ALPHONSINE.

Sr Sofie Rojal 1817

ALPHONSINE,

OU

Fr. 66

LA TENDRESSE MATERNELLE.

PAR Mme DE GENLIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez H. NICOLLE et COMPAGNIE, Libraire, rue des Petits-Augustins, n° 15.

De l'Imprimerie des Annales des Arts et Manufactures, rue J.-J. Rousseau, n° 14.

1806.

ALPHONSINE,

OU

LA TENDRESSE

MATERNELLE.

CHAPITRE XXII.

Le lendemain, Léonore me répéta tout ce qu'elle m'avoit dit la veille. Ayant passé une nuit tranquille, n'ayant point vu paroître le comte, j'eus plus de confiance en ses discours ; je lui témoignai le desir d'aller me promener dans le jardin ; mais elle me déclara qu'elle avoit ordre de ne point me laisser sortir de ma chambre jusqu'à l'arrivée de mon grand-père. J'essayai dans cette journée d'obtenir ma liberté, en faisant à Léonore les promesses les plus capables

de tenter une femme avide et intéressée ; elle ne me répondit que par un sourire amer et dédaigneux, qui me glaça. Il fallut renoncer à cette espérance. Après le dîner, elle me laissa seule environ deux heures, mais en m'enfermant avec soin. Alors, je considérai attentivement le lieu où j'étois. Je remarquai à l'autre bout de la chambre une porte que je ne pus ouvrir ; je questionnai Léonore sur cette porte. Elle me répondit qu'elle donnoit dans une galerie qui conduisoit à une cave. Voulez-vous, poursuivit-elle, voir cette cave, qui est immense et assez curieuse ? A ces mots, elle tira de sa poche une grosse clef, attachée à un ruban bleu, et elle fit quelques pas pour aller ouvrir la porte. Je l'arrêtai en lui disant, que je n'avois nulle envie de voir cette cave. Elle n'insista pas ; et il n'en fut plus question. N'attendant rien de sa complaisance, toute proposition de sa part m'étoit suspecte, et quoique je fusse bien éloignée de soupçonner la noirceur de ses des-

seins, j'imaginai confusément que peut-être je trouverois le comte de Moncalde dans le lieu où elle paroissoit desirer me conduire. Je n'hésitai point à refuser de la suivre. Je conservai une inquiétude vague qui me tourmenta davantage encore durant la nuit, persuadée que le comte viendroit me surprendre par cette porte. Ce qui acheva de me confirmer dans cette idée, c'est que je n'y voyois point de verroux de notre côté, et l'autre porte d'entrée en avoit deux. Cependant, comme cette seconde nuit se passa tout aussi paisiblement que l'autre, je me trouvai rassurée le matin.

Léonore, suivant sa coutume, me quitta après le dîner : un quart-d'heure après, j'aperçus à terre, sur le plancher, une lettre. Je la ramassai ; elle étoit décachetée, à l'adresse de Léonore, et de l'écriture du comte : je me hâtai de la lire ; elle contenoit ce qui suit :

« J'arriverai mardi entre minuit et « deux heures du matin. J'entrerai par

« l'ouverture de la cave qui donne sur
« le jardin. Je traverserai la cave, je
« monterai l'escalier, je me trouverai
« ensuite dans la petite galerie; et de
« là à la porte de sa chambre...... Ayez
« soin que cette porte ne fasse pas de
« bruit en s'ouvrant...... Quand j'entre-
« rai, vous vous en irez par la cave,
« dont je laisserai les portes ouvertes.....
« Vous n'oublierez pas le breuvage as-
« soupissant...... Soyez exacte et vigi-
« lante; relisez cette lettre plusieurs
« fois, et gardez-la pour me la rendre
« mardi. »

L'horreur dont je fus saisie après avoir lu ce billet me rendit immobile pendant quelques minutes...... C'étoit le lendemain que devoit s'exécuter ce noir complot. Je rassemblai toutes mes forces, afin de réfléchir à ce que je pouvois faire dans une telle extrémité. Je me décidai d'abord à dissimuler. Je jetai la lettre sous une chaise, près de la porte; ensuite je songeai aux moyens de me sauver. Je n'en trouvai point

d'autre que de dérober la clef de la porte qui conduisoit à la cave ; car on parlait dans la lettre d'une *ouverture* qui donnoit sur le jardin, et j'espérois pouvoir m'échapper par ce passage...... Quand j'entendis revenir Léonore, je me promenois avec agitation dans ma chambre, et je devins si tremblante, que je fus forcée de m'asseoir...... Elle n'eut pas l'air de remarquer mon trouble ; elle paroissoit elle-même fort émue...... Elle chercha dans sa chambre, et voyant la lettre à terre, elle la ramassa...... Je tenois un livre, et j'affectois de lire avec une extrême attention...... Elle vint me parler, et me demander si je n'avois pas trouvé un billet. Je témoignai de l'étonnement à cette question, et Léonore reprit aussitôt son maintien ordinaire. Je fus persuadée qu'elle ne se doutoit de rien à dix heures ; je me couchai, et je feignis de m'endormir. Aussitôt Léonore posa son lit de sangle contre la porte d'entrée. C'étoit ce qu'elle faisoit tous les soirs ; elle alluma la lampe de nuit,

ensuite elle se déshabilla, et, à travers mes rideaux, je la vis ôter plusieurs choses de ses poches, entre autres la grosse clef avec le ruban bleu, qu'elle mit dans le tiroir de sa table de nuit, ce qui me fit un grand plaisir. Il étoit plus facile de prendre là cette clef que de la tirer de ses poches, qu'elle mettoit toujours sous le chevet de son lit. Elle se coucha, et au bout d'un quart-d'heure, je l'entendis ronfler. Alors je me levai tout doucement. Je m'habillai à la hâte; j'avois eu la précaution de mettre dans mes poches quelques bijoux et de l'argent: je n'avois pas tous mes diamans; Léonore s'étoit emparée de mon écrin, sous prétexte de le serrer. Je m'approchai de sa table de nuit; j'avois un battement de cœur qui m'ôtoit la respiration; j'ouvris le tiroir, je tirai la clef; j'allai à la porte, je mis la clef dans la serrure, j'ouvris la porte et la refermai de l'autre côté, sans faire le moindre bruit. Je me crus sauvée, et le mouvement de joie que j'éprouvai

ne peut se décrire...... Je me trouvai dans une petite galerie de bois, au bout de laquelle je vis une porte, qui n'étoit fermée que par un crochet, et qui donnoit sur un escalier de la cave. Je tenois une bougie allumée, j'avois pris sous mon bras mon petit chien, que j'avois emporté de Madrid, et que je n'osois laisser dans ma chambre, dans la crainte qu'il ne réveillât Léonore...... Je descendis l'escalier, qui avoit plus de deux cents marches : il étoit coupé par une seconde porte, que je trouvai ouverte. Je descendis encore, en tournant, une trentaine de marches, et j'entrai dans une cave d'une prodigieuse étendue. Alors je ne m'occupai que du soin de chercher l'issue qui conduisoit dans le jardin. J'errai long-temps dans la partie basse de ce souterrain : ne trouvant rien, je dirigeai mes pas vers l'autre extrémité, qui alloit toujours en montant; je marchois lentement, regardant attentivement de tous côtés, lorsque j'entendis tout-à-coup le mur-

mure d'une fontaine : ce bruit me fit tressaillir de joie ; car je ne doutai point qu'il ne vînt du jardin, et que l'ouverture de la grotte ne fût là...... Je tournai à droite, et j'entrai dans un enfoncement qui forme dans cette caverne une espèce de galerie de soixante-douze pas, au fond de laquelle se trouve une cascade s'élançant d'un rocher assez élevé, et tombant derrière une masse énorme de rochers amoncelés, où cette eau, sans doute se précipitant sur un plan incliné, s'ouvre un passage à travers les pierres, et va se perdre dans le jardin. Cette fontaine naturelle ne forme point de ruisseau dans la caverne ; elle n'y donne même pas d'humidité. Toutes mes recherches étant infructueuses, je sortis de cette galerie : il ne me restoit plus à visiter que le reste de la partie haute du souterrain, c'est-à-dire environ le quart de ces caves immenses. Après avoir fait quelques pas, je m'étonnai de trouver sous mes pieds des nattes de paille, et de voir que non-seulement le plan-

cher en était couvert, mais que les murs en étoient tapissés...... J'avançai, et bientôt ma surprise redoubla en remarquant au bout de cinquante pas des tapisseries tendues sur les nattes de paille... Je précipite ma marche, j'arrive à l'extrémité du souterrain, et je reste immobile en apercevant un lit, un seul fauteuil, sans aucun autre siége, une table, sur laquelle étoient posés une coupe, une carafe, une tasse, un couvert, une pile d'assiettes, une grande corbeille pleine de fruits nouvellement cueillis, et d'autres rafraîchissemens..... Au pied du lit se trouvoit un énorme coffre entr'ouvert. J'y jette les yeux, et je vois qu'il est rempli de linge et de vêtemens...... Un tremblement affreux me saisit..... D'une main défaillante, je pose ma bougie sur la table; je tombe dans le fauteuil, en m'écriant : Grand Dieu! pour qui donc a-t-on préparé cette sombre demeure!.... et je ne vois nulle issue pour sortir de ce souterrain!..... il n'y en a point!..... Cette pensée me fit frémir....

Fatiguée d'avoir parcouru cette caverne pendant deux heures, je voulus cependant chercher encore ce passage qui conduisoit au jardin. D'ailleurs, il me sembloit que rester fixée dans cette partie meublée de la caverne c'étoit m'y établir, et pour ainsi dire me condamner moi-même à l'habiter...... Hélas! il n'étoit plus temps de fuir et d'éviter ma destinée...... Je me levai; et dans ce mouvement, mes regards se portant sur la table, j'aperçus un billet posé près de la corbeille; mes cheveux se dressèrent sur ma tête en lisant sur l'adresse mon nom, tracé de la main du comte!..... Je retombai sur mon siége, et déployant ce fatal billet, je lus ce qui suit: « Ce souterrain ne contient qu'une seule porte, « qui vient d'être fermée, et qui ne se « rouvrira jamais...... Vous trouverez « tous les jours votre nourriture près « de l'escalier. Elle sera mise dans une « corbeille attachée à une corde, et que « l'on fera descendre par un guichet fait « à la porte. »

Après cette lecture, je restai pétrifiée d'étonnement et de terreur...... Dans ce moment, ma bougie, qui finissoit, s'éteignit...... Les profondes ténèbres qui m'environnoient achevèrent de me glacer d'horreur...... Il me sembla que mon sang ne circuloit plus dans mes veines, et que toutes mes facultés demeuroient suspendues; mon esprit se trouva fixé à cette idée terrible: *La porte de ce souterrain ne s'ouvrira plus pour moi!*.... Une soif ardente me fit sortir de cet état de stupeur; je cherchai, et je trouvai sur la table une carafe d'eau. Je bus avec avidité, mais au bout d'un moment je me sentis si malade, que j'imaginai que l'eau que je venois de boire étoit empoisonnée..... L'idée d'un crime affreux, jointe à celle de la mort, remplit mon ame d'épouvante, d'indignation et d'horreur...... Du fond de cet abyme, j'invoquai, mais en tremblant, l'Etre éternel!... J'étois coupable, je n'avois rien expié! Je priai sans espérance et sans ferveur... Cependant, mes douleurs se calmèrent,

je fis sonner ma montre, il étoit cinq heures du matin..... Hélas ! m'écriai-je, le jour a paru depuis long-temps. . Le soleil éclaire l'univers, mais il ne luira plus pour moi !.... Comme je disois ces paroles, mon chien, qui dormoit sur mes genoux, se réveilla, et me lécha les mains. Je fondis en larmes, en pensant que ce petit animal étoit le seul être vivant dans la nature dont je dusse attendre désormais quelques marques de sensibilité.... Ces pleurs, que le saisissement avoit suspendus jusqu'alors, me soulagèrent. Quand on verse des torrens de larmes, on se plaint, on gémit, mais du moins on est hors d'état de réfléchir, même de penser; et dans les maux extrêmes, c'est beaucoup, lorsqu'on n'a pas encore le bonheur d'être fortifié par la religion.

L'excès de mon accablement me fit tomber dans un assoupissement qui dura quelques heures, mais qui fut souvent interrompu par de violens mouvemens de terreur. Je me réveillois en sursaut. Je croyois toujours entendre la voix du

comte..... Je redoutois plus que la mort une surprise qui m'eût fait tomber entre ses mains..... A huit heures, je fis sonner ma montre...... Un instant après, mon chien, qui couroit dans la caverne, se mit à aboyer..... Je frissonnai..... Et tout-à-coup, une voix éclatante fit retentir le souterrain..... C'étoit Léonore qui m'a-peloit du guichet, à l'aide d'un porte-voix..... Je compris que l'on vouloit me donner ma nourriture...... Mais dans cette affreuse obscurité, j'employai un temps énorme à chercher la porte, quoique je fusse guidée par mon chien, qui m'y conduisait, et par la voix, qui de temps en temps répétoit mon nom. Avant d'arriver au guichet, j'aperçus, avec un saisissement de joie, une foible lueur; j'osai rapidement me flatter que les portes étoient ouvertes, et qu'on alloit me rendre la liberté, après m'avoir fait subir cette terrible épreuve..... Mais tout étoit fermé, et Léonore, en m'entendant approcher, s'étoit hâtée de s'éloigner. Je ne trouvai qu'une corbeille, attachée à la

corde, et contenant une lampe allumée et des alimens...... J'avois desiré de la lumière, et cette lampe allumée redoubla ma terreur; elle éclairoit ma lugubre habitation ...... En jetant les yeux autour de moi, je voyois mon avenir, et ma funeste destinée toute entière.... Cependant je pris la corbeille, je la portai dans le fond de la caverne, où se trouvoit mon lit, et que j'appellerai désormais ma chambre. En cherchant dans la corbeille, j'y trouvai un billet de Léonore, qui me prescrivoit de rattacher tous les soirs à la corde une corbeille vide; elle m'avertissoit aussi, qu'elle ne m'appelleroit plus à l'avenir, et elle m'annonçoit que, tous les deux jours, à quatre ou à cinq heures du matin, la corbeille, remplie d'alimens, seroit déposée au bas de l'escalier. Le ton simple et laconique de ce billet achevoit de me prouver que mon sort étoit fixé sans retour. D'ailleurs je n'en pouvois douter en voyant le soin avec lequel ce souterrain étoit arrangé, et les provisions de tout genre qu'il con-

tenoit...... Enfin, je me rappelois avec épouvante le caractère à-la-fois bas, orgueilleux et vindicatif du comte...... Ces idées me glaçoient d'horreur !..... Assise et immobile sur le bord de mon fauteuil, je regardois fixement, avec une morne consternation, le lit où je devois coucher jusqu'à ma dernière heure...... Grand Dieu ! m'écriai-je, c'est donc sur cette couche de douleurs que, dépouillée pour toujours de l'espoir du repos, je passerai désormais toutes mes nuits !..... Je ne pourrai plus que succomber au sommeil, sans jamais goûter sa douceur...... Là, toujours mon réveil sera douloureux et terrible !..... là, ma dernière volonté sera stérile et nulle, et mon dernier soupir solitaire..... Je mourrai là, privée des secours de la religion, des consolations de l'amitié, et sans doute, des honneurs de la sépulture !..... En parlant ainsi, une sueur froide inondoit mon front ; un sombre désespoir pénétroit mon ame abbatue...... Le plus violent ressentiment y mit le comble. Le

comte de Moncalde, cet homme que j'avois tant aimé, devint l'objet de toute ma haine. Sentiment affreux ! d'autant plus pénible pour moi, qu'il étoit impuissant, et contraire à mon caractère. Je retrouvai de l'énergie pour invoquer contre lui la vengeance céleste ; mais ce ne sont pas là les prières qui consolent et qui fortifient : elles aigrissent les maux, et rendent plus profondes les blessures du cœur. Après ces transports d'une colère impétueuse, je tombai dans un abattement inexprimable. Cet état dura toute la journée. Sur le soir, je sentis une telle lassitude, que, malgré l'excès de ma répugnance, je fus obligée de me coucher. Je versai un torrent de pleurs en me mettant au lit ; il me sembloit que j'entrois dans ma tombe..... Je pris dans mes bras mon petit Azor (c'étoit le nom de mon chien), et je cédai au pénible sommeil qui appesantissoit mes paupières..... Je dormis long-temps, mais en me réveillant d'heure en heure ; et quel affreux réveil !..... Au même ins-

tant, une pensée unique et terrible, semblable à un coup de poignard, me rendoit toute ma douleur, en me faisant sentir l'horreur de mon sort..... Je ne me levai qu'à neuf heures du matin. Ma lampe n'étoit pas encore éteinte, je l'avois renouvelée avant de me coucher; car j'avois trouvé dans la ruelle de mon lit plusieurs provisions que je n'avois pas vues d'abord; entre autres une grande bouteille d'huile, et quelques livres de bougies. Quoiqu'on m'eût annoncé qu'on ne m'apporteroit ma nourriture que tous les deux jours, je fus au guichet; je n'y vis rien que ma corbeille que, l'on n'avoit point encore enlevée. Je m'étois attendue à ne rien trouver; et j'avois pour cette journée plus d'alimens qu'il ne m'en falloit. Néanmoins la vue de cette corbeille vide me consterna; elle me fit faire d'effrayantes réflexions. Je pensai en frémissant que mon existence dépendoit de la volonté d'un homme atroce, ou de la négligence de la femme mercenaire qui lui étoit entièrement dévouée...

Cependant, rassemblant toutes mes forces, je me mis à méditer profondément sur ma situation déplorable; je cherchai avec courage et persévérance les moyens de m'en tirer, ou de l'adoucir. Je connus d'abord, en me rapelant toutes les précautions qu'on avoit prises, que mon enlévement et ma captivité étoient un grand mystère, et que certainement mon grand-père n'en avoit aucune connoissance; je ne doutai point que le premier postillon masqué, meurtrier de don Sanche, ne fût le comte, et j'ai su depuis que c'étoit en effet lui-même; mais quel étoit le second postillon masqué qui m'avoit donné des marques de sensibilité? Léonore en vain m'avoit dit que cet homme étoit un valet de mon grand-père. Je connoissois trop la droiture et les sentimens du duc de Mendoce pour imaginer qu'il eût approuvé de telles violences. J'étois sûre que s'il eût voulu punir sa petite-fille coupable, il n'auroit invoqué contre elle que les lois. Quel étoit donc ce con-

fident et ce complice du comte, qui ne s'étoit point démasqué, qui n'avoit point paru depuis, dont on me cachoit le nom? Je ne pouvois le deviner. Je présumois qu'il ignoroit ma captivité; je desirois qu'il en fût instruit. Il me sembloit que cet être inconnu, qui n'avoit aucune raison de me haïr, auroit pu me protéger. Malgré le billet terrible qui m'annonçoit que la porte du souterrain ne se rouvriroit plus pour moi, plus j'y pensois, et moins je pouvois me persuader que le comte, malgré toute sa dureté, fût capable d'exercer toujours une si étrange barbarie; la singularité même de mon malheur me rassuroit sur sa durée. Avant que l'habitude ait familiarisé avec une situation extraordinaire, on croit toujours impossible qu'elle ne change pas : un extrême étonnement suffiroit seul alors pour donner de l'espérance. J'imaginai donc, qu'afin de m'amener à consentir à ce qu'on desiroit, on ne vouloit que m'effrayer, et que l'on ne me tiendroit renfermée dans cette ca-

verne que quelques semaines. Cette idée me parut vraisemblable ; mais elle ne pouvoit que diminuer ma terreur, et non la détruire. D'ailleurs, combien d'inquiétudes de tout genre me tourmentoient ! Que pensoient de ma fuite et de mon absence et le duc de Mendoce et ma famille ? Et qu'étoit devenu don Pèdre, après m'avoir attendu vainement au rendez-vous indiqué ? Sans doute il ignoroit mon enlévement et la mort de don Sanche ; peut-être me soupçonnoit-il d'inconstance et de perfidie ; peut-être avoit-on trouvé le moyen de me noircir à ses yeux ! Cette idée m'accabloit, car j'avois un tendre attachement pour lui, et son estime m'étoit chère...... Après avoir épuisé toutes les conjectures, je pris la ferme résolution de montrer un grand courage, une patience inébranlable, afin d'ôter tout espoir de me réduire par la violence et la terreur. Je visitai tout le souterrain avec détail ; ce qui occupa ma journée entière. Je levai un pan de tapisserie, et j'eus un mouve-

ment de joie en découvrant un caveau que je n'avois point encore vu. J'espérois toujours, machinalement, trouver une issue. Il falloit descendre une trentaine de marches pour parvenir au fond de ce caveau. Avant de me décider à cette entreprise, je rentrai dans ma chambre; je pris un briquet posé sur ma table, et deux bougies; ensuite je retournai au caveau. Il me parut si sombre, les murs étoient si noirs, que je sentis un mouvement de frayeur qui me fit arrêter sur la première marche. Il me sembloit que je devois le trouver rempli d'assassins. Mais en réfléchissant que si l'on vouloit m'arracher la vie on le pourroit aussi facilement où j'étois, je descendis, et je vis que ce caveau contenoit une espèce de petit puits recouvert d'une grille qui, attachée à une charnière, se levoit et se refermoit. Ce caveau pouvoit contribuer à entretenir la propreté dans ce que j'apelle mon appartement; et quoique j'eusse l'espérance de ne rester que peu de semaines dans le souterrain, cette décou-

verte me fit plaisir; car je voyois qu'on n'a-voit point creusé nouvellement ce puits; il étoit fort ancien, et servoit sûrement jadis à rafraîchir le vin durant l'été, comme beaucoup d'autres puits de ce genre, fabriqués dans les caves de ce pays, lorsqu'elles sont voisines d'un étang ou d'une pièce d'eau. Je remontai dans ma chambre, j'examinai tous les meubles, j'ouvris une armoire qui contenoit des livres, de la musique, et une guitare. M'offrir une guitare dans un si triste cachot ne fut à mes yeux qu'une dérision cruelle; cependant, cette guittare me devint bien précieuse dans la suite. Mais ce qui me causa une surprise agréable, ce fut de trouver dans le tiroir de la table tout ce qu'il falloit pour écrire. J'imaginai aussitôt de mettre une lettre adressée au comte de Moncalde dans la corbeille vide que je devois rattacher le lendemain à la corde du guichet. En effet, jécrivis au comte une longue lettre; je lui mandois que la violence n'obtiendroit jamais rien de

moi ; mais, que s'il vouloit me rendre ma liberté, et m'envoyer en France ou en Italie, je ne me plaindrois jamais ; que je garderois un silence éternel sur tout ce qui s'étoit passée entre nous, et que je ferois tous les sacrifices d'argent et d'intérêt qu'il pourroit desirer. J'espérai un tel succès de cette lettre, que je fus presque tranquille après l'avoir écrite. Je me couchai de bonne heure. Je dormis assez paisiblement, et je ne fus réveillée qu'à cinq heures du matin, par les aboiemens d'Azor, ce qui m'annonçoit qu'on apportoit ma nourriture au guichet. Je me levai précipitamment, je courus à la porte de la cave, et je trouvai la corbeille remplie d'alimens. Je l'emportai, je la vidai, et j'y mis la lettre. Il falloit attendre plusieurs jours pour avoir la réponse. Je supposois que le comte étoit dans le château, et je pensois que peut-être la porte du souterrain me seroit ouverte sur la fin de la semaine. Je passai toute cette journée et le jour suivant à écrire tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma fuite

de Madrid. Au bout de deux jours, la corbeille qui contenoit ma lettre fut enlevée, et en attendant la réponse si desirée, je continuai d'écrire mon histoire; mais j'éprouvai plus d'agitation que les jours précédens. Plus le moment où je devois recevoir une réponse s'approchoit, et plus je sentois s'affoiblir mes espérances. Enfin on apporta la corbeille que j'attendois avec tant d'impatience. J'y vis avec saisissement une lettre sous enveloppe, je l'ouvre précipitamment, et je n'y trouve que ma propre lettre, toute cachetée, avec un billet de Léonore, conçu dans ces termes: « Monseigneur « est à Madrid, il m'a défendu de lui « envoyer des lettres de vous, ni de me « charger de la moindre commission de « votre part; il m'a ordonné, si vous « faisiez quelque tentative à cet égard, « de vous déclarer que votre sort est fixé « sans retour, et que rien dans l'univers « ne peut le changer. »

L'indignation, le resentiment que j'éprouvai, suspendirent en moi la cons-

ternation et la douleur que devoit me causer cet insolent et cruel billet. Je me rappelai, avec plus d'amertume que jamais, la dureté barbare de la vindicative Léonore, et avec quel artifice elle m'avoit fait entrer, de ma propre volonté, dans le cachot qu'on me destinoit pour tombeau...... Je frémissois en pensant que j'étois livrée à une femme d'un tel caractère...... Cependant il me vint une pensée consolante. J'avois de l'argent, deux bagues d'un assez grand prix, et quelques autres bijoux; je connoissois l'avidité de Léonore; je me flattai que du moins j'obtiendrois d'elle de se charger d'écrire au comte, pour lui dire une partie des choses que contenoit ma lettre. Je résolus de parler à Léonore à travers le guichet, et je m'y trouvai le surlendemain avant cinq heures du matin. Aussitôt que je vis descendre la corbeille, j'appelai Léonore, elle me répondit; le son de sa voix me fit tressaillir; néanmoins prisonnière depuis plus de huit jours, et

confinée dans une horrible solitude, je n'entendois pas sans une sorte de plaisir le son d'une voix humaine. Léonore me dit qu'elle avoit reçu l'ordre de ne me point parler, que désormais elle ne me répondroit plus, et elle s'éloigna précipitamment. Je restai anéantie...... Je ne savois plus comment m'y prendre pour offrir de l'argent ou des présens à cette impitoyable geolière. Tout peut se dire dans une conversation; mais des offres semblables me paroissoient dangereuses et difficiles à faire par écrit. D'ailleurs, je n'étois pas sûre que le comte fût absent; peut-être étoit-il encore dans le château; peut-être accompagnoit-il Léonore lorsqu'elle m'apportoit ma nourriture, afin de s'assurer de sa fidélité. Toutes ces réflexions m'engagèrent à différer ma proposition. Je passois toujours mes journées à écrire. Je ne lisois point. Les livres qu'on m'avoit donnés n'étoient que des romans, et dans la situation où j'étois, cette lecture frivole m'eût été odieuse.

Je me promenois durant une grande partie de la journée dans ces vastes souterrains, en portant une petite lanterne qu'on avoit eu soin de mettre dans ma chambre. Rien ne m'étoit plus désagréable que la nécessité de porter cette lanterne en marchant. Souvent je la posois à terre pour me promener dans l'espace qu'elle éclairoit ; presque toujours je passois de beaucoup cet espace, et je m'accoutumois ainsi, sans en avoir le projet, à marcher dans une totale obscurité. J'allois tous les soirs faire une prière dans le caveau de la fontaine; le mouvement et le murmure de l'eau me rendoient ce lieu aussi agréable qu'une prison peut l'être.

D'ailleurs, la fontaine de cette petite caverne, la forme pittoresque des rochers qui la forment, la beauté de sa cascade pourroient plaire dans tous les sites. Dans un jardin, elle seroit remarquée au milieu des plus belles fabriques.

Au bout de quelques jours j'écrivis

à Léonore pour la prier de me donner des Heures et quelques livres de piété. Cette demande me fut accordée. Alors je hasardai de mettre dans la corbeille une vingtaine de pièces d'or, avec un billet dans lequel je remerciois Léonore, en lui faisant entendre que j'avois les moyens de reconnaître mieux encore les complaisances qu'elle pourrait avoir pour moi. Mon présent fut très-bien reçu ; Léonore me fit une réponse assez douce, quoiqu'elle répétât qu'elle seroit fidèle à ce qu'elle appeloit son devoir ; mais je vis clairement qu'elle avoit pris à mon égard des dispositions infiniment plus favorables, et toutes mes espérances se fortifièrent.

J'étois depuis près de trois semaines dans le souterrain lorsque je commençai à soupçonner un événement dont la seule idée bouleversa toute mon existence...... J'eus lieu de croire que je portois dans mon sein un gage de ma foiblesse...... Ce ne fut pour moi d'abord qu'une pensée foudroyante......

Nul attendrissement ne s'y mêla dans ce premier moment ; je ne sentis que l'horreur de ma situation : mon imagination ne m'offrit qu'une affreuse réunion de maux inouis, sans consolation et sans espérance. Je ne vis que la honte à mes propres yeux, des souffrances terribles sans secours, et la mort la plus douloureuse...... Je ne songeai point à l'enfant qui devait naître de moi ; car il me paroissoit impossible, dans un tel abandon, de mettre au jour une créature vivante...... Cependant, l'espoir de sortir de ma prison calma un peu mes terreurs ; mais cet espoir étoit beaucoup plus vague et plus incertain que les jours précédens : j'attachois mille fois plus de prix au bonheur de recouvrer ma liberté, et je craignois davantage de ne la pouvoir obtenir.

Je récrivis à Léonore, pour la conjurer de m'accorder un moment d'entretien. Elle y consentit, et me donna rendez-vous au guichet, en me préve-

nant qu'elle frapperoit trois coups pour m'avertir : mais je restai près du guichet toute la nuit à l'attendre ; elle vint à quatre heures du matin. Alors, sans perdre de temps, je la conjurai d'envoyer ma lettre au comte. Elle me refusa nettement, en me repétant ce qu'elle m'avoit écrit. Elle ajouta que tout ce qu'elle pouvoit faire étoit d'adoucir ma captivité, en m'accordant tout ce que je pourrois raisonnablement lui demander. Eh bien! lui dis-je, chargez-vous de lui mander que je lui propose de me faire religieuse dans un couvent de France, s'il veut m'y envoyer. Ensuite montrez-moi la réponse qu'il vous fera sur ce sujet ; quelle qu'elle puisse être, quand je l'aurai lue, je vous prouverai ma reconnaissance, en vous offrant l'un des diamans que je possède. J'ai apporté dans cette cave deux superbes bagues ; je serai heureuse de vous en donner une, si je reçois de vous cette preuve d'humanité. Léonore rêva un moment ; ensuite elle consentit à ce que

je desirois. Comme elle ne vouloit pas dire au comte qu'elle m'avoit parlé, il fut convenu que je lui écrirois à elle seule, et qu'elle enverroit ma lettre. Avant de la quitter, je lui donnai encore une vingtaine de pièces d'or.

Après avoir attendu douze jours, je reçus la réponse que le comte adressoit à Léonore. Cet écrit contenoit ce qui suit :

« Je vous avois défendu de me parler « de cette femme criminelle, et je ne « tolérerois pas une seconde désobéis- « sance à cet égard. Répétez-lui que sa « destinée est fixée sans retour ; qu'a- « près tout ce que j'ai fait, il n'est plus « en mon pouvoir d'y rien changer « sans me perdre. Quand elle voudroit « reprendre maintenant la chaîne qu'elle « a rompue, il ne me seroit plus possible « d'y consentir. Ceci n'est point une « épreuve ; je ne veux, je n'attends rien « d'elle. Tout est fini ; la sentence est « irrévocable. *Ne m'en parlez jamais.* »

Ce billet fatal fit évanouir toutes mes espérances ; il produisit sur moi une

impression d'autant plus terrible, que j'avois presque la certitude du malheur dont je n'avois eu que des soupçons douze jours auparavant.... Mon courage et mes forces m'abandonnèrent ; un nuage couvrit mes yeux ; mon cœur flétri cessa de palpiter........ Je perdis l'usage de mes sens..... Je restai long-temps dans cet état ; je ne recouvrai ma connoissance, que pour me livrer au plus affreux désespoir...... J'éprouvai d'abord un accablement inexprimable ; je pouvois à peine soulever ma tête appesantie..... Mais, peu-à-peu, je sentis mon sang s'allumer et bouillonner dans mes veines. Il me fut impossible de rester assise. Je me levai, je sortis de ma chambre, j'errai dans la caverne comme une insensée. De temps en temps je m'arrêtois en répétant, Que deviendrai-je ! Au bout de quelques heures, un frisson si violent me saisit, que je fus obligée de retourner dans ma chambre, et de me jeter sur mon lit. Alors, je pensai que j'allois être délivrée du

malheureux fardeau que je portois dans mon sein. Je n'ignorois pas qu'à l'époque de six semaines cet événement n'avoit rien de douloureux, ni même de dangereux pour la vie. Je trouvai dans cette idée une sorte de consolation; mais un instant de réflexion me fit comprendre l'horreur d'un tel sentiment. O Dieu! m'écriai-je; à quel point le dernier degré de la misère humaine peut dénaturer le caractère!....... J'ose presque former un souhait barbare.... Hélas! si j'avois la plus légère espérance de conserver cet enfant infortuné, je pourrois tout supporter pour lui; mais quand il seroit possible qu'il eût la force, malgré les tourmens que j'éprouve, de vivre et de croître dans mon sein, sa mort et la mienne n'en seroient pas moins inévitables dans quelques mois!... C'étoit ainsi que chaque pensée sembloit aggraver mon désespoir... Quoiqu'on m'eût dit plusieurs fois que mon sort étoit fixé pour toujours, je n'avois jamais pu le croire; mais ce dernier billet m'ôtoit

enfin toute espèce d'illusion. Je me rappelois avec épouvante, ces paroles : *Quand elle voudroit reprendre la chaîne qu'elle a rompue, il ne me seroit plus possible d'y consentir.... Après tout ce que j'ai fait, il n'est plus en mon pouvoir de rien changer à son sort sans me perdre.*

Je connoissois enfin que j'étois immolée sans retour à la haine, à la vengeance et à la cupidité ; car j'imaginois facilement que le comte avoit trouvé les moyens de s'approprier ma dépouille. Je passai deux jours dans un état inconcevable d'agitation et d'égarement ; tantôt accablée, immobile, sur mon lit ou dans mon fauteuil; tantôt parcourant le souterrain, même durant la nuit..... Je considérois avec plus de terreur que jamais ces tristes murs, ces rochers, ces longues galeries voûtées, ces sombres caveaux où je devois passer le reste infortuné de mes jours..... Depuis que j'avois entièrement perdu l'espérance, cette lugubre demeure avoit repris pour

moi toute l'horreur de la nouveauté ; chaque objet m'y causoit tout le saisissement d'une première surprise... Lorsqu'il me fut possible de mettre quelque ordre dans mes idées, je pensai que je devois tout faire, tout tenter, pour gagner Léonore. Une foible lueur d'espérance me rendit un peu de force. Je lui écrivis pour lui mander que j'avois la fièvre ; que j'étois si malade, que je ne pourrois sûrement pas aller au guichet chercher ma nourriture. Le surlendemain, je la conjurai d'entrer dans le souterrain, et de venir me donner quelques secours. J'accompagnai cette lettre de la bague de pierreries que je lui avois promise. Le jour où j'attendois Léonore, je restai dans mon lit, quoique je n'eusse plus la fièvre. Je voulois qu'elle me trouvât couchée, et qu'elle me crût malade. J'espérois l'intéresser, l'émouvoir ; je ne croyois pas que l'on pût voir avec insensibilité dans cette ténébreuse prison une femme de dix-sept ans condamnée à y rester toujours !.....

Les aboiemens de mon chien, et son extrême agitation, m'annoncèrent l'arrivée de Léonore..... J'écoutai, et dans le silence profond de cette caverne, j'entendis de très-loin marcher Léonore; cette espèce de bruit me fit une sensation extraordinaire.... J'allois donc voir une créature humaine! Il me sembloit qu'elle ne pouvoit venir me chercher dans ce souterrain que pour me délivrer; j'oubliai le caractère de Léonore; c'étoit une femme, je l'attendois comme ma libératrice, et je fondois en larmes. A mesure que je l'entendois s'approcher de moi, mon attendrissement redoubloit, mon cœur s'élançoit vers elle, je lui tendois les bras.... Elle parut enfin, mais son seul aspect me glaça..... Elle tenoit d'une main une lanterne sourde, et de l'autre un grand panier rempli de biscuits, de bouteilles de vin et de sirops. Sa figure, hommasse et dure, avoit quelque chose de plus sombre qu'à l'ordinaire; on pouvoit remarquer sur sa physionomie une légère nuance d'em-

barras, mais rien n'y peignoit la douce pitié; on n'y voyoit nulle trace d'émotion. Elle s'assit à mon chevet, et, avec une extrême sécheresse, elle me questionna sur ma santé. J'étois hors d'état de lui répondre, je ne pleurois plus, et j'étois suffoquée.... Léonore voulut me tâter le pouls. Je lui donnai mon bras, et elle me dit d'un ton de reproche que je n'avois point de fièvre. Elle se leva pour me quitter, je saisis sa robe pour la retenir. Elle se remit dans le fauteuil. Je lui demandai ce que je deviendrois si j'avois une grande maladie; elle me répondit qu'elle me soigneroit, et qu'elle pourroit fort bien me tenir lieu de médecin. Vous savez parfaitement, lui dis-je, que vous ne seriez pas en état de suppléer un médecin; mais me direz-vous aussi que vous pourriez me tenir lieu d'un prêtre? — L'intention suffit pour être sauvé; repentez-vous du désordre et du scandale de votre vie; soumettez-vous à votre sort, en songeant que vous devez expier votre

folie et vos déréglemens, et Dieu vous fera miséricorde. Que vous diroit un confesseur ? que Dieu vous avoit comblée de tous ses dons, et que vous avez indignement abusé de ses bienfaits et de sa bonté ; il vous diroit que vous avez souillé les premiers jours de votre vie, et qu'il est juste que le reste en soit consacré à la pénitence ; je vous répète ici les propres discours de monseigneur ; certainement ils sont pieux et raisonnables. Il n'y avoit que trop de vérité dans ces cruels reproches ; mais malgré l'état déplorable où je me trouvois réduite, je sentis profondément l'humiliation de m'entendre parler avec cette insolence par une femme qui m'avoit servie. J'eus peine à me contenir ; Hélas ! c'étoit l'orgueil qui survivoit à toutes les illusions humaines, et qui se révoltoit encore dans la poussière du tombeau !....

Ah ! m'écriai-je, Dieu sans doute punit les foiblesses coupables, mais il punit aussi la barbarie.... — On pourroit vous traiter avec plus de sévérité ; les

criminels n'ont souvent pour demeure qu'un étroit cachot, que de la paille, du pain et de l'eau; vous avez une prison spacieuse, de beaux meubles, un bon lit, une excellente nourriture, et j'ai reçu l'ordre de vous donner toutes les choses d'agrément que vous pourrez desirer. Pendant ce discours, les larmes amères du dépit, de la colère et de l'indignation, inondoient mon visage... Cependant il falloit implorer cette femme!... Ah! soyons indulgens pour les infortunés, alors même qu'ils paroissent démentir leur caractère. Il faut être heureux pour agir toujours avec une parfaite droiture et avec une noble fierté. La vertu, fondée sur la religion, peut sans doute être constante, inébranlable, au sein même de l'adversité; mais la grandeur humaine a besoin de bonheur.

Le cœur plein de ressentiment, je dis à Léonore que je la remerciois de me parler avec tant de franchise; mais j'ajoutai que je sentois que je ne pourrois vivre dans ce souterrain, et je la

conjurai de prendre pitié d'une infortunée, qui feroit tout pour elle si elle en obtenait sa liberté..... A ces mots, Léonore m'interrompit brusquement, comme si je lui eusse proposé un crime et une folie. Je ne me rebutai point; je lui promis de lui assurer une pension infiniment plus considérable que celle qu'elle tenoit du comte, et de lui donner en outre une grande somme d'argent. Mais, dit Léonore d'un ton ironique, quelle sera mon assurance?.... — Un écrit que je signerai. — Les écrits signés en prison ne sont pas reçus en justice. — Ma reconnoissance ne sera-t-elle pas votre garant? — Quand vous pourriez oublier que c'est moi qui vous ai conduite dans ce château, et qui vous ai fait entrer dans ce souterrain, comment vous seroit-il possible de me garantir du ressentiment de votre famille?....... Songez que je ne pourrois vous rendre la liberté sans exposer la mienne, sans trahir mon maître, et même sans le perdre.... Ne nourrissez donc point une

si folle espérance ; ne m'en parlez plus, ou je serai forcée d'en instruire monseigneur, et vous serez traitée alors beaucoup plus rigoureusement. En disant ces paroles, Léonore se leva, et se hâta de s'éloigner. Elle me laissa pétrifiée de saisissement et de douleur... Cependant, tout-à-coup, une pensée extravagante me rendit toutes mes forces. J'osai concevoir le projet de voler sur les traces de ma cruelle geolière, et de m'échapper malgré elle. Je m'élançai de ma chambre ; j'entendois encore la marche pesante de Léonore, je me dirigeai de ce côté ; mon chien, qui me suivoit en aboyant, empêchoit Léonore d'entendre le léger bruit que je faisois en courant derrière elle, car j'avois les pieds nus.... Bientôt j'aperçus la clarté de la lanterne que portoit Léonore ; j'arrivai à la première porte de la cave en même temps qu'elle. Avec quel battement de cœur je la vis prendre sa grosse clef, la mettre dans la serrure, et enfin ouvrir la porte!..... Alors, au

moment où elle passoit pour sortir, je me précipitai hors du souterrain. Ce mouvement fut si impétueux, que je renversai Léonore sur les marches de l'escalier. Enhardie par ce premier succès, je franchis l'escalier avec la rapidité de l'éclair, j'atteins et je touche la dernière porte; hélas! elle étoit fermée.... En vain mes foibles mains s'attachent à la serrure, en vain j'ose tenter de la forcer.... Léonore, furieuse de mon entreprise et de sa chute, accourt et vient ressaisir sa proie.... Je me débats avec une force dont le courroux de Léonore s'augmente; elle me prend dans ses bras nerveux, et, m'arrachant le mouchoir que j'avois sur le cou, elle s'en sert pour m'attacher les mains derrière le dos. Je fais retentir le souterrain de mes cris lamentables, et, succombant à mon désespoir, je m'évanouis sur le sein de ma cruelle ennemie.... Elle me porta sur mon lit, me délia les mains, et me laissa, sans me donner le moindre secours.

En rouvrant les yeux, je me retrouvai dans mon affreuse solitude. Le profond silence du souterrain me fit frémir.... Mon chien dormoit à côté de moi; son sommeil me fit de la peine, je le réveillai.... Je me sentois le corps brisé; mes mains portoient l'empreinte de la brutalité de Léonore; je les montrai à mon chien, il en lécha toutes les meurtrissures; et tandis que ce petit animal me caressoit, et paroissoit compatir à mes peines, je pleurois, mais doucement, et sans aucune véhémence. J'étois si foible, si fatiguée, que je ne pouvois rien éprouver d'énergique. Mon ame étoit affaissée comme mon corps, et l'excès de mon abattement me plongeoit dans une espèce d'apathie qui me tenoit lieu de résignation. Je restai dans cet état, couchée, quatre ou cinq jours; j'avois des fruits, de l'eau et des sirops sur ma table; je ne pris point d'autre nourriture, je ne fus point au guichet durant tout ce temps; quand j'y retournai, je trouvai deux corbeilles au

lieu d'une ; toutes les deux ne contenoient que du pain. Dans l'une et l'autre se trouvoit un billet de Léonore ; elle m'annonçoit dans le premier que, pour me punir d'avoir *abusé de sa condescendance*, elle ne me donneroit que du pain pendant quinze jours. Dans le second, elle disoit qu'elle imaginoit que je voulois encore faire la malade pour l'attirer dans le souterrain, puisque je n'avois pas été chercher la corbeille ; mais qu'elle ne se décideroit pas légèrement à me faire une seconde visite.

Je n'avois plus d'espérance. Quoique je n'aie jamais eu la pensée impie d'attenter à mes jours, j'étois tout-à-fait dégoûtée de la vie ; je m'attendois à la perdre en faisant une fausse couche sous peu de jours.... J'étois enfin parvenue à regarder mon sort avec cette sorte d'indifférence que donnent un cœur presque entièrement desséché, une imagination éteinte, un découragement absolu, et la lassitude d'un malheur extrême, sans remède. Dans cette dis-

position, j'étois du moins délivrée de la crainte; et, n'ayant plus de ménagement à garder, j'écrivis à Léonore le billet suivant :

« Je méprise et je brave les menaces « d'une servante insolente et féroce, « digne complice d'un scélérat, le plus « vil de tous les hommes. »

Léonore ne me répondit point, mais elle continua à ne m'apporter que du pain. J'avois du vin et des confitures sèches, et cette espèce de diète, loin de m'être contraire, me garantit sans doute d'une grande maladie. Je ne faisois plus d'exercice, je restois toujours au lit. Quinze jours s'étant écoulés de la sorte, je sentis avec étonnement ma santé se rétablir, et mes forces renaître. La pénitence que Léonore m'avoit imposée étant finie, elle me remit à ma nourriture ordinaire. Je me levai, je m'habillai, et je m'aperçus que ma taille grossissoit beaucoup........ Grand Dieu ! m'écriai-je, sera-t-il donc possible que ce malheureux enfant vive

jusqu'à son terme,... afin que j'aie l'angoisse inexprimable, avant de mourir moi-même, de le voir expirer à mes yeux?....... Cependant je me rappelai que beaucoup de femmes grosses avoient porté des enfans morts pendant six semaines, même deux mois, et je restai persuadée que ma scène avec Léonore avoit tué le mien. Comme j'étois prête à manquer de bougie et d'huile pour ma lampe, j'écrivis à Léonore pour lui en demander. Voici quelle fut sa réponse :

« N'étant point la servante d'une misé-
« rable, justement punie pour ses crimes,
« et n'ayant point d'ordre à recevoir
« d'elle, je ne lui donnerai de la lumière
« que lorsque je le jugerai à propos. »

Je ne m'abaissai point à supplier Léonore de révoquer cet arrêt rigoureux; mais j'économisai tellement ce qui me restoit d'huile et de bougie, que je trouvai le moyen d'avoir de la lumière trois ou quatre heures par jour, et au bout de ce temps je reçus une assez bonne provision de bougie.

J'étois depuis près de quatre mois dans le souterrain, lorsqu'un matin, en m'habillant, je fus plus frappée qu'à l'ordinaire de l'épaisissement de ma taille, et je crus sentir un léger mouvement de mon enfant..... Mon cœur, profondément ému, battit avec violence..... Je sentis un second mouvement très-marqué..... Ce signe de vie, qui n'avoit plus rien d'incertain, ne me fit éprouver que de l'attendrissement et de la joie. L'espoir aussitôt remplaça dans mon cœur la triste prévoyance. Une révolution soudaine changea mes sentimens et releva mon courage...... Il vit! m'écriai-je, malgré tant de secousses violentes, tant de maux inouis, qui auroient dû l'anéantir; il a pu prendre son accroissement dans mon sein..... Il vit!...... Sa figure est déja formée...... Il vit! et il a de la force...... La main toute-puissante qui l'a conservé ne peut-elle pas faire un second prodige?..... O mon Dieu! poursuivis-je en me mettant à genoux, je me soumets à

mon sort; j'en accepte la rigueur comme une juste expiation de mes fautes : je ne vous demande point de briser la barrière qui me sépare des humains; mais j'ose vous implorer pour l'innocence. Inspirez-moi ce que je dois faire dans mon étrange situation; conservez-moi mon enfant; soyez son protecteur et mon guide...... O miracle heureux de la consolante religion ! Après avoir fait cette prière, toutes mes terreurs se dissipèrent, tout me parut possible, je me sentis rattachée à la vie, et fortifiée comme par un enchantement. Un avenir mille fois plus intéressant que n'avoient pu l'être tous mes beaux jours passés se déployoit devant moi; j'y voyois mon enfant, je me dévouois volontairement à la pénitence, je n'étois plus seule, je n'étois plus dénuée de secours, le souverain Protecteur veilloit sur moi.... J'étois confiante, parce que j'étois soumise. Je pris de nouvelles résolutions, et elles furent inébranlables. J'écrivis à Léonore pour l'assurer que mon cœur étoit

changé, et que j'abjurois toute espèce de ressentiment. Cette démarche ne me coûta point; la religion la dictoit, et j'exprimois la vérité. Je ne songeai plus qu'à retourner sincèrement à la vertu, à calmer mon esprit et mon imagination, à ménager ma santé, et à tout préparer pour l'époque où je devois devenir mère. Je me rappelai, comme un bienfait de la Providence, que j'avois vu l'une de mes femmes accoucher heureusement, sans autres secours que ceux qu'elle reçut de ses compagnes et de moi. Je me retraçai avec détail toutes les circonstances de cet événement; et ce souvenir m'a été de la plus grande utilité. J'étois certaine que ne demandant point de visites à Léonore, je n'en recevrois plus, et que si j'avois le bonheur de conserver mon enfant, je pourrois cacher son existence à mes persécuteurs. Sans hésiter, je me serois privée de lui pour son bonheur, mais je frémissois en pensant qu'il pouvoit tomber entre les mains du

plus barbare de tous les hommes. Quand de si funestes idées venoient, malgré moi, s'offrir à mon imagination, je les écartois en recourant à la prière. Ensuite je me disois : Dieu sera notre égide ; qu'aurons-nous à craindre ? et je répétois avec délices ces paroles divines de la sainte écriture : *Celui qui n'a que le Très-Haut pour appui, recevra des marques constantes de la protection du Dieu du ciel......*

Je pensois qu'en distribuant à propos l'argent et les bijoux qui me restoient, je pourrois regagner les bonnes graces de Léonore, c'est-à-dire obtenir d'elle les choses que je voulois lui demander. Je ne fus point trompée dans cette attente. Je la priai d'abord de me donner un crucifix et des livres ; la Vie des Solitaires du désert, et quelques ouvrages de médecine que j'indiquai ; entre autres les œuvres d'un médecin que je lui nommai, parce que je savois qu'il avoit beaucoup écrit sur les femmes enceintes, sur l'accouchement, et sur

les enfans. Je joignis un présent à ces demandes, qui furent favorablement reçues : j'eus sur-le-champ le crucifix et les ouvrages de piété ; dix ou douze jours après, les livres de médecine, où je lus avec avidité tout ce qui pouvoit m'intéresser dans ma situation. Je fis un oratoire de la grotte où couloit la fontaine. J'y plaçai mon crucifix, et j'allois y faire ma prière soir et matin. J'attachai solidement le crucifix sur le rocher, à côté de la cascade ; j'étendis à terre une natte de paille, sur laquelle je me mettois à genoux. J'obtins de Léonore une grande quantité de mousse, dont je couvris une roche saillante, qui formoit un siége assez commode. Je lisois là tous les jours la Vie des Solitaires du désert. Cette lecture avoit un tel charme pour moi, que je ne m'en lassai jamais. Combien j'enviois la tranquille et majestueuse solitude du désert, de ces champs inhabités, où rien ne bornoit la vue et l'imagination ! Combien j'admirois ces pieux

anachorètes, qui, loin des cités et des hommes, jouissant du moins d'une entière indépendance, sacrifioient à Dieu une dangereuse liberté, s'imposoient les devoirs les plus rigoureux, et s'assujettisoient au genre de vie le plus austère! Il est vrai, me disois-je, qu'ici je suis privée de la lumière du soleil et de la contemplation de la nature; mais Dieu n'est-il pas ici comme dans les déserts? n'ai-je pas l'espoir d'y doubler mon existence? O! si la bonté suprême produit un tel miracle, cette caverne deviendra le temple de la reconnoissance et du bonheur!...... Quand j'y tiendrai mon enfant dans mes bras, où pourra-t-on aimer autant? et dans quel lieu de la terre pourra-t-on bénir Dieu avec autant d'amour et de ravissement?..... Goûter dans tous les instans le charme d'une reconnoissance passionnée, aimer sans mesure et sans jalousie, n'est-ce pas là le ciel?.....

De si douces idées m'élevoient au-

dessus de moi-même, et me donnoient un courage surnaturel.

Ce fut cependant avec un attendrissement mêlé de la plus douloureuse inquiétude que je préparai la layette de mon enfant; plus d'une fois j'arrosai mon ouvrage de mes larmes...... J'ouvris le grand coffre qui contenoit ma provision de vêtemens. En cherchant le linge dont j'avois besoin, je découvris une espèce de casette; c'étoit une toilette portative, et je ne puis décrire ce que j'éprouvai en voyant au fond de ce souterrain ma figure réfléchie dans un miroir!.... Depuis ma captivité, nul regret frivole n'avoit jusque là profané ma situation et ma douleur; mais, dans ce moment, je pensois avec saisissement que je n'avois pas encore atteint ma dix-huitième année;..... je me voyois pour jamais ensevelie dans cet abyme, et avec tout l'éclat de la jeunesse. Je fixois un triste regard sur la glace qui m'offroit mes traits; je considérois avec une pénible émotion ce visage oublié

déja peut-être, et cette fraîcheur qui devoit se faner dans l'ombre..... Je me retraçois, malgré moi, mille souvenirs dangereux!..... Les regrets qu'on peut s'honorer d'éprouver sont adoucis par la pensée même que la cause en est intéressante ; mais qu'ils sont amers lorsqu'ils font rougir!..... Enfin, revenant à moi-même, je brisai le miroir, comme un meuble désormais inutile pour moi; et néanmoins, en faisant cette action, je sentis quelques larmes s'échapper de mes yeux.

Après cette espèce de sacrifice, il me sembla que je venois d'acquérir toute la solidité de l'âge mûr; je ne pensai plus à cette beauté fragile dont je ne devois jamais revoir l'image. Depuis cette époque, toutes mes journées s'écoulèrent avec rapidité : la prière, le travail, la lecture assidue de mes livres de médecine, en remplissoient tous les momens.

J'étois depuis cinq mois dans le souterrain, lorsqu'un soir, après avoir prié comme de coutume dans mon oratoire,

je m'assis sur le banc de mousse, à côté de la fontaine. Je n'avois pas encore senti au fond de mon ame tant de calme et de sérénité; je repassai dans mon esprit mes années écoulées. Je n'y trouvai de bonheur que dans les jours innocens de mon enfance. En pensant à ma jeunesse, je ne me rappelai que des inquiétudes, des peines déchirantes, et des fautes..... Et tout-à-coup, songeant à la mort de don Sanche, je pensai avec horreur que ma coupable fuite étoit la véritable cause de ce tragique événement, et que, sans moi, le malheureux don Sanche vivroit encore. Cette idée ne s'étoit point encore offerte à mon imagination, du moins aussi distinctement, et avec autant de force. Elle me pénétra de remords; je reconnus, dans l'amertume de mon cœur, que je méritois mon sort.... Hélas! dis-je, à peine entrée dans la carrière de la vie, je n'ai fait que des actions imprudentes et criminelles; et Dieu m'a séparée de toutes les créatures humaines. Eh bien! ici, seule avec Dieu, la voix

puissante de la vérité me parlera sans obstacles ; ce n'est qu'affoiblie et confuse, qu'elle parvient parmi les hommes ; et le tumulte empêche souvent de l'entendre. O voix révérée ! parle, je t'écoute !... Tu me dis d'accepter avec joie l'adversité d'un moment, parce qu'elle peut m'épargner un châtiment éternel ; tu me dis d'être humble, parce que je suis foible et coupable. Ah ! je puis ici me retracer sans distraction toutes mes fautes ; me seroit-il possible d'y conserver de l'orgueil ? Cette fausseté sociale, qu'on appelle *urbanité, politesse*, ne pourra plus me corrompre, nul exemple dangereux ne m'entraînera ; nul langage flatteur ne me séduira désormais. Ces avantages frivoles, que je tiens de la nature et de l'éducation, ne m'enorgueilliront plus.... La raison et la foi me disent également que je dois regarder cette caverne, non comme une prison ténébreuse, mais comme un sûr asyle, puisqu'avec la résignation et l'oubli des injures, je m'y trouve heureusement à

l'abri de tout danger, et de toute foiblesse. Ici, placée par la Providence, j'y suis en dépôt pour la vie future ;..... et, tandis que sur la terre tout s'agite, que les passions y produisent sans cesse des erreurs et des crimes, je puis y goûter par avance la paix profonde du tombeau..... Ne suis-je pas rayée de la liste des vivans ? Je ne vois plus le soleil marquer le nombre de mes jours. Les pleurs accordés à ma perte sont déja séchés, et sans doute ce monde léger ne parle plus de moi !..... Je n'existe plus pour la société ; arrachée à tout ce qui doit périr, ma destinée n'a plus rien de terrestre ; je suis tout entière à l'Être éternel, au Créateur de l'univers : c'est jouir déja de l'immortalité...... Non, je ne suis point enfermée dans une étroite enceinte. En quittant la terre et toutes ses erreurs, je suis entrée dans le sanctuaire même de la Divinité ! Où finissent toutes les illusions de la vie, l'éternité commence.... Au milieu des vains plaisirs du monde, on n'entrevoit Dieu qu'à travers un

nuage..... Mais sous ces voûtes, où les joies mondaines ne pénétreront jamais, il se montre à découvert ; il remplit, il éclaire cette caverne ; je le vois par-tout ; je l'entends, et je n'entends que lui !.....

Ces pensées, qui partoient du fond de mon ame, me causèrent un ravissement inexprimable ; elles me plongèrent ensuite dans une rêverie délicieuse, qui me fit veiller beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire. Je ne me couchai qu'à minuit. A peine étois-je dans mon lit, que mon chien se mit à aboyer. Ce n'étoit point l'heure où l'on m'apportoit ma nourriture. J'écoutai avec saisissement, je crus entendre un léger bruit. Les aboiemens d'Azor redoublèrent, et bientôt j'entendis marcher..... L'étonnement, l'inquiétude et l'espérance m'agitèrent à-la-fois...... Cependant on approchoit. Léonore, est-ce vous ? m'écriai-je d'une voix entrecoupée.... On ne répond point, je frissonne ; mais on lève le pan de tapisserie qui servoit de porte à ma chambre,..... et la plus étrange vision me rend

immobile de surprise et de terreur!....

Je crus voir un spectre ; c'étoit don Sanche qui s'offroit à mes regards !..... Don Sanche, pâle, tremblant, s'arrêtant à deux pas de mon lit, et fixant sur moi des yeux où se peignoient le trouble et l'égarement..... Dieu! m'écriai-je, est-il possible? est-ce don Sanche que je vois?.. Ah! me dit-il enfin, j'ai été aux portes de la mort,..... et sauvé miraculeusement... J'ai un long récit à vous faire;... mais laissez-moi respirer un moment. A ces mots, il s'assit. Je le considérois en silence. Il avoit l'air d'un criminel déconcerté qui paroît devant son juge; il ne pouvoit soutenir mes regards, et c'étoit ainsi que l'ascendant invincible du remords et de la vérité forçoit l'oppresseur à trembler devant sa victime..... Sans doute la candeur est crédule quand rien n'a pu lui donner de la défiance ; c'est qu'alors une prévention, naturellement favorable, l'empêche de profiter de l'instinct puissant qui pourroit l'éclairer. Mais la droiture est pénétrante,

tout ce qui est faux lui déplaît et la frappe ; elle n'est la dupe de l'artifice que lorsqu'elle repousse les soupçons.

Le ton, le maintien, la physionomie de don Sanche, tout dévoiloit à mes yeux le complice du comte de Moncalde. Mille souvenirs s'offrirent rapidement à ma mémoire, et furent pour moi autant de traits de lumière..... Néanmoins, je sentis qu'il falloit dissimuler ; j'eus la force de m'y contraindre. Après un long silence, don Sanche reprit la parole ; il me fit un récit plein d'embarras et d'invraisemblances de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis notre séparation. Suivant cette fable, il étoit resté long-temps sans connoissance sur la lisière de la forêt, et dangereusement blessé du coup de pistolet. Des paysans le secoururent ; il fut deux mois entre la vie et la mort. Ensuite, ne sachant où l'on m'avoit conduite, il se rendit à Madrid ; il y vit le comte, et après une explication terrible avec lui, il lui déclara qu'il le dénonceroit s'il ne lui disoit où j'étois. Le

comte réfléchit quelques instans; ensuite il lui demanda sa parole d'honneur de lui garder le secret sur ce qu'il alloit lui révéler. Don Sanche le lui promit, et le comte lui avoua tout. Don Sanche, lié par son serment, se contenta de demander la permission de me voir; il l'obtint, et partit sur-le-champ pour le royaume de Grenade.

J'écoutai paisiblement cette narration. Don Sanche avoit trop de pénétration pour ne pas voir qu'il ne me persuadoit nullement. Quoiqu'il eût eu le temps de se préparer, la parole lui manqua plusieurs fois; sa rougeur alors marquoit assez le désordre de ses pensées. Mais c'est toujours beaucoup pour les fourbes que l'on veuille bien ne pas les confondre; cette dissimulation leur prouve que l'on croit devoir les ménager, et il leur semble que la crainte les préserve du mépris; car la crainte est la seule espèce de considération à laquelle le méchant puisse prétendre. Enfin, poursuivit don Sanche, je suis

ici, et je n'y suis que pour vous; désormais votre seul appui sur la terre, je saurai vous soustraire à la vengeance atroce d'un barbare.... Eh bien, interrompis-je, vous allez donc me rendre ma liberté?....—Je vous la rendrai, n'en doutez pas....—Et pourquoi pas dans ce moment?.... — Cela est impossible. Le comte est en force ici, je n'y puis rien pour vous sans son consentement; et j'ai donné ma parole de ne le point dénoncer....— Pouvez-vous avoir de tels ménagemens pour votre assassin?—Il m'a juré que dans ce premier moment de trouble il ne me reconnut point; il me croyoit dans la voiture, et n'imaginoit pas que j'en fusse le conducteur. D'ailleurs, on vous a ravi toute possibilité de reparoître à Madrid; vous avez voulu emmener Dazeli, et l'on est universellement persuadé que ce page étoit votre amant. Ce qui a confirmé tout le monde dans cette pensée, c'est que ce jeune homme, au lieu de suivre la route que je lui avais tracée, s'est échappé, et

n'a point reparu. Ainsi donc, m'écriai-je en fondant en larmes, afin de noircir ma réputation et de déshonorer ma mémoire, on a aussi immolé cet infortuné!....

Don Sanche ne fut pas fâché que j'eusse l'idée d'un crime qui m'ôtoit tout espoir de me justifier. J'ignore, reprit-il, si cet attentat a été commis; mais ce qu'il y a de certain, c'est que vous êtes perdue sans retour dans l'opinion publique, et que votre grand-père a de telles préventions, que rien dans l'univers ne pourroit l'engager à vous revoir. — Et don Pèdre? — Ne songez plus à lui, il est marié. — Don Pèdre! — Vous ayant attendue vainement au lieu indiqué, il revint à Madrid; là, tout le monde l'assurant que vous aviez passé dans les pays étrangers avec Dazelis, il crut ne pouvoir se consoler qu'en épousant une riche héritière; je n'arrivai à Madrid que le lendemain de son mariage. Mais, poursuivit Don Sanche, il est tard, le comte

m'attend à la porte du souterrain, je dois vous quitter, je reviendrai demain, j'ai des choses extraordinaires à vous dire, je les réserve pour un entretien plus calme et plus long; je serai demain ici à trois heures après midi. A ces mots, don Sanche se leva et me quitta. Je passai la nuit entière à réfléchir sur cet événement, dont, au fond, j'attendis la fin de ma captivité, mais non sans une extrême inquiétude sur la manière dont je pourrois l'obtenir. Je n'avois pas le moindre doute sur la perfidie de don Sanche; je ne croyois de son récit, que ce qu'il m'avoit dit des calomnies répandues contre moi; mais je connoissois trop don Pèdre pour imaginer qu'il se fût marié; j'étois certaine que, même en me supposant coupable d'une si basse trahison, il n'auroit éprouvé qu'une violente et profonde douleur, et renoncé pour jamais à l'hymen. Je voyois clairement que ma fuite, conseillée par don Sanche en l'absence de don Pèdre, n'avoit été concertée qu'a-

vec le comte, pour me faire tomber dans un piége effroyable; je me rappelois que le billet qu'on m'avoit donné de don Pèdre étoit vague, ne parloit ni de fuite ni de rendez-vous, et qu'il étoit sans date; je ne doutois point qu'il n'eût été remis à don Sanche dans une toute autre occasion, et qu'il ne l'eût gardé pour me déterminer à partir sans délai. Enfin j'étois persuadée que le comte n'avoit tiré sur don Sanche qu'un coup de pistolet chargé à poudre, et qu'après mon enlévement, ce second postillon masqué, compatissant et mystérieux, n'étoit autre que don Sanche lui-même, qui, déguisé, avoit passé la rivière, et étoit venu nous rejoindre dans le lieu où nous avions attendu le relais. Mais quel étoit le but de tant de noirceurs et de tout ce complot ténébreux? Quel intérêt animoit don Sanche? Malgré mon éloignement naturel pour lui, je rendois justice à son désintéressement; je savois qu'il étoit absolument incapable d'agir par un motif de cupi-

dité; je me rappelai les soins constans qu'il m'avoit rendus, le projet qu'avoit eu le comte de me le donner pour amant, et il me fut aisé de pénétrer la vérité. Je compris alors qu'on ne m'avoit laissé cinq mois entiers dans le souterrain, qu'afin de me disposer à me trouver trop heureuse d'en sortir à quelque prix que ce fût; je me flattai qu'avec beaucoup de prudence, et par conséquent un peu de dissimulation, en cachant mon ressentiment, mon mépris et mon aversion, en laissant prendre quelque espérance, sans m'engager et sans rien promettre, il me seroit facile d'obtenir promptement ma liberté. Je n'aurois jamais pu m'abaisser à feindre dans une telle occasion sans l'intérêt le plus puissant, celui de la vie et de la conservation de mon enfant. Je me promis bien de cacher soigneusement à mes oppresseurs cet important secret.

Les infortunés ont un tel besoin de l'espérance, que plus ils sont à plaindre,

et plus ils la reprennent aisément. Toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je sortirois sûrement de ma prison sous peu de jours, peut-être dans quelques heures.

Don Sanche vint un peu plutôt qu'il ne l'avoit annoncé. J'avois pris la précaution de m'habiller, de manière à cacher entièrement ma taille; placée derrière une grande table assez élevée, j'étois assise dans mon fauteuil, dont j'avois mis le coussin sur un petit tabouret, pour servir de siége à don Sanche. Lorsque je l'aperçus, j'éprouvai le plus pénible sentiment d'indignation, et en même temps une vive frayeur.... Il ne m'avoit montré la veille que de la sécheresse. L'excès de son embarras, et ses remords même, ne lui avoient pas permis de se livrer à la pitié; mais dans cette seconde entrevue, il parut profondément attendri de ma situation. Il considéra en silence le triste réduit que j'occupois; ensuite il fixa sur moi ses regards, et je vis quel-

ques larmes mouiller ses paupières..... Je l'invitai à s'asseoir, il obéit, mit ses deux mains sur ses yeux, et resta quelques minutes dans cette attitude.... Je suis sûre, lui dis-je, qu'une curiosité barbare ne vous conduit point ici; que vous n'y venez pas pour être spectateur d'une infortune sans exemple. Ah! répondit-il d'une voix basse et tremblante, si vous connoissiez mon cœur, vous sauriez que j'ai souffert, et que je souffre plus que vous.... Ce ton de sentiment me fit frissonner. Il me fut impossible de répondre....

Vous quitterez cette affreuse demeure, continua-t-il, n'en doutez pas;... mais le comte poursuit à Rome la cassation de son mariage; il est irrévocablement décidé à ne vous rendre la liberté que lorsque cette affaire sera terminée, et cela peut durer encore quelques mois.... — Et par quelle raison faut-il que j'attende cette décision dans un cachot? Suis-je donc condamnée à y passer le reste de mes jours, si la

cour de Rome ne dissout pas cette funeste union? — Soyez tranquille; nous sommes déja certains que le mariage sera déclaré nul. — Eh bien, pourquoi me retenir ici? — Vous n'en sortirez qu'après avoir contracté un nouvel engagement... A ces mots, je restai pétrifiée; et don Sanche feignant de ne pas remarquer l'état où j'étois, On recevra, dit-il, votre parole dans ce lieu même, ensuite on vous conduira dans la chapelle de ce château; vous y trouverez un prêtre polonois, qui ne sait pas un mot d'espagnol ou de françois; il vous donnera la bénédiction nuptiale, et le lendemain vous partirez avec votre heureux époux...—Et quel sera cet époux?... Ah! s'écria don Sanche en se jetant à genoux, ne le devinez-vous pas?..... Pour vous posséder, pour obtenir cette main qu'on rejette, je suis capable de tout, oui de tout, excepté de feindre à vos yeux... Non, je ne vous ai jamais trompée; si vous avez ignoré mon amour, c'est que vous n'avez pas daigné

le remarquer.... Vous devez me haïr, je le sais. Dans l'espoir de vous conquérir, je me suis associé aux fureurs d'un barbare, qui n'est guidé que par le desir de la vengeance, et par la plus honteuse cupidité ; mais confondrez-vous avec un vil scélérat l'homme égaré par une passion insurmontable? Ma vie entière expiera mon crime, elle vous sera consacrée, c'est la dévouer à la vertu ; je deviendrai digne de vous.... Je vous aime, on peut tout attendre de moi.... Honoré de votre main, je justifierai mon bonheur, je brûlerai d'immortaliser le nom qui sera devenu le vôtre. Fallût-il vous quitter pour acquérir de la gloire, je n'hésiterois pas. Vous ranimerez dans mon ame tous les sentimens généreux....... Jugez de mon amour par tout ce que j'ai fait;.... oui, par mes crimes même.... J'abhorre la perfidie, et, pour devenir votre époux, je vous ai trahie. Je voudrois pouvoir vous offrir un trône, et je vous ai plongée dans un cachot. Je

hais le tyran qui vous opprime, et je suis son complice! Je suis sensible à la pitié, et j'ai fait couler vos larmes!.... Pour parvenir à mon but, eût-il fallu d'autres forfaits? je les aurois commis; mais quand l'amour m'aura donné le bonheur, et qu'il me commandera la vertu, avec quel transport, avec quel ravissement j'obéirai!..... et que m'en coûtera-t-il? La félicité solide et suprême ne peut rien produire que de grand. Tout est pur, tout est parfait dans le ciel, parce que tout y est souverainement heureux... N'espérez donc pas m'échapper. Vous avez perdu sans retour votre famille, votre amant, votre patrie; le sort vous a réduite à n'exister que pour moi; nous irons, sous d'autres noms, nous fixer dans une terre étrangère.... Un riche héritage me donne la possibilité de vous offrir une grande fortune. Cédez donc à votre destinée... Je vous le répète, vous ne sortirez de ce lieu qu'à ce prix, et je vous proteste avec vérité qu'il seroit hors de mon

pouvoir de vous rendre la liberté sans cette condition ; le comte n'y consentiroit jamais. Il veut s'assurer que vous ne resterez point en Espagne, et que ses crimes ne seront jamais connus ; ma sincérité sur tout le reste vous est en ceci mon garant. Je viens de démentir tout ce que je vous ai dit hier; je viens de vous tout avouer. J'avois préparé des fables, et je n'ai pu soutenir un mensonge en votre présence. Oui, je vous ai fait tomber dans un piége affreux; mais, sans moi, votre indigne époux eût attenté à votre vie, ou vous eût condamnée au plus horrible genre de captivité. C'est moi qui ai préparé ce souterrain; c'est moi qui préside au choix de vos alimens........ J'ai trahi votre espoir et celui de don Pèdre; mais don Pèdre n'avoit pour vous qu'un sentiment vulgaire, et, comme je vous l'ai dit, il est marié....

Pendant cet étrange et long discours, le ressentiment, l'indignation, le mépris, m'élevèrent au-dessus de toute

espèce de crainte. Vos aveux, lui dis-je, n'ont aucun mérite à mes yeux, puisque vous avez dû voir hier que je ne vous croyois pas. Et vous cherchez encore à me tromper aujourd'hui ; car je suis certaine que don Pèdre n'est point marié. S'il ne l'étoit pas, reprit-il, qu'y pourriez-vous gagner? Pensez-vous que le comte voulût vous voir épouser l'homme auquel il a voué une haine éternelle? et que moi-même, j'eusse l'inconséquente folie, après tout ce que j'ai fait, de vous rendre la liberté pour vous remettre dans les bras de mon rival? — Vous êtes le maître de mon sort; mais du moins je puis disposer de mon cœur, et jamais un serment abhorré ne sortira de ma bouche. A ces paroles, prononcées non avec l'emportement de la colère, mais avec tout le calme du plus profond dédain, don Sanche rougit, et garda le silence un instant. Il se leva, et s'appuya sur la table, en me regardant fixement. En effet, me dit-il, votre destinée est dans

mes mains...... Je suis sur la terre le seul ami qui puisse vous servir... Quelle que soit votre haine pour moi, je n'en suis pas moins l'unique protecteur que la fortune vous ait laissé.... Ecoutez-moi, ne me répondez-point, je reviendrai dans deux jours prendre vos derniers ordres. Comme je vous l'ai dit, la cassation de votre mariage ne sera peut-être prononcée que dans sept ou huit mois: certain d'obtenir cet arrêt, nous sommes cependant traversés par un ennemi puissant du comte; et c'est pourquoi cette affaire peut traîner en longueur. Je suis forcé d'aller dans quelques jours en Portugal, pour y recueillir la succession qui m'est échue. Mon absence sera de plusieurs mois..... On ne vous demandera une dernière réponse qu'à mon retour, lorsque vous pourrez disposer de votre main...... Il m'est affreux de penser que, d'ici là, vous resterez dans ce souterrain...... Il ne tiendroit qu'à vous d'en sortir dans l'instant même..... Donnez-moi votre parole, que vous

recevrez ma foi aussitôt que votre mariage sera dissous, et sur-le-champ je vous reconduirai dans l'appartement que vous avez occupé déja. Vous y attendrez mon retour sous la garde de Léonore..... Je ne vous donnerois pas cette parole, interrompis-je, quand vous m'offririez à ce prix mon entière liberté.... Pensez-y bien, reprit don Sanche ; après-demain vous recevrez mes adieux. A ces mots, il me quitta brusquement. Je connoissois enfin mon sort ; j'étois livrée à deux scélérats, également redoutables, l'un par ses ressentimens, sa haine et sa cupidité ; l'autre par son odieux amour. Cependant, je craignois moins don Sanche. J'aimois mieux être sous sa garde que sous celle du comte ; les attentats de la haine n'inspirent que la terreur, ceux de l'amour ne détruisent jamais entièrement une sorte de confiance et d'espoir. Un homme véritablement passionné ne paroît jamais vil aux yeux de la femme qu'il aime éperduement ;

même en rejetant ses vœux avec horreur, on ne méprise point ses sentimens ; la vanité, dans ce cas, ne dispose que trop à ne point juger son caractère d'après ses actions les plus coupables ; enfin, je voyois dans l'ame corrompue de don Sanche quelques traces de grandeur et de sensibilité ; et j'avoue que l'excès de sa passion, la persévérance dont elle le rendoit capable, la férocité même qu'elle lui donnoit, me causoient une espèce de surprise, qui dans certains momens ressembloit presque à l'admiration. Je n'éprouvai pas la moindre tentation de me remettre, en l'état où j'étois, sous la garde de Léonore, sur-tout en l'absence de don Sanche ; car, alors, qui eût protégé mon enfant ? J'eusse mille fois mieux aimé la mort que de le remettre entre les mains du comte ;... mais, j'étois sûre qu'en prenant l'affreux engagement qu'on exigeoit de moi, et en faisant l'aveu sincère de ma situation, don Sanche, sans hésiter, consentiroit à tout

ce que je pourrois desirer relativement à mon enfant; qu'il me retireroit sur-le-champ, et pour jamais, et du souterrain et du château..... Cette pensée me bouleversa, elle me donna subitement une sorte d'incertitude qui me fit horreur.... Je me représentai avec plus d'effroi que jamais les dangers terribles que j'étois près de courir. La possibilité de m'en tirer heureusement ne me paroissoit plus qu'une chimère, précisément parceque je voyois un moyen certain d'y échapper..... Je me répétois en frissonnant : M'est-il permis de sacrifier la vie de mon enfant ?.... Ces idées me jetèrent dans une inconcevable perplexité... Mon irrésolution me causoit à-la-fois toutes les terreurs du péril qu'entraînoit mon refus, et tous les remords du consentement qui pourroit me rendre la liberté..... Mais, au bout de quelques heures, la religion vint fortifier mon courage chancelant. Quoi ! m'écriai-je, j'épouserois l'homme perfide et féroce qui m'a précipitée dans cet abyme; qui,

dans l'espoir d'épuiser mes forces et ma patience, m'y retient depuis cinq mois !.. Après avoir été une épouse coupable, je trahirois celui que j'aime et qui reçut mes sermens ! Et pour qui ? pour l'auteur cruel de tous mes maux ; pour un homme sans principes et sans frein, qui m'enlève à don Pèdre, à ma famille, et qui m'entraîneroit pour toujours loin de ma patrie !.... Ayant tout perdu par sa trahison, j'aurois la bassesse d'accepter ses dons, de partager avec lui sa fortune ! Je ne vivrois que des bienfaits de celui qui ma trompée, trahie, dépouillée ; de celui qui a jeté sur ma réputation une tache ineffaçable !..... Je promettrois, aux pieds des autels, un attachement éternel, une soumission sans bornes, à mon barbare oppresseur, au complice du comte de Moncaïde !..... Et qui me répondroit de la durée des sentimens de ce cœur corrompu ? Qui m'assureroit qu'il protégeroit toujours mon enfant ? Don Sanche est-il fait pour être le protecteur de l'enfant de don

Pèdre ?..... Et que pourroit-il faire pour cet enfant infortuné ? Le reconnoître pour le sien, en m'épousant! Souffrirois-je une fausseté si criminelle?...... Cependant, en n'y consentant point, mon enfant restera à jamais sans état; il me reprochera un jour la honte de sa naissance, qui seroit plus ignominieuse encore par cet odieux hymen. Mais Dieu, qui récompense surement un repentir sincère et courageux, ne peut-il pas me tirer de ce souterrain, et en me faisant retrouver don Pèdre, légitimer la naissance de mon enfant?... Comment se peut-il que l'offre de sortir de cette caverne ait dissipé d'une manière si soudaine, et mes résolutions, et ma confiance en la bonté toute puissante?.... Non, non. Grace au ciel, ma foi est toujours la même..... Eh que deviendrois-je en quittant cette prison, si Dieu m'abandonnoit? Pourroit-il ne pas réprouver l'union monstrueuse qu'on me propose ?.... Jusqu'ici, je n'ai pu lui offrir, en expiation de mes fautes,

que des regrets et des maux auxquels je ne pouvois me soustraire ; maintenant, tout est changé ; en suivant mon devoir, en restant fidèle au serment qui me lie à don Pèdre, en rejetant les vœux d'un scélérat, en ne comptant que sur le secours de Dieu, j'ennoblirai mon infortune. Le malheur ne pésera plus sur moi ; j'aurai le droit de m'en glorifier !.... Oui, mon Dieu ! je me jette dans vos bras ; c'est à vous seul que je confie mon enfant et ma vie ! Je jure de n'épouser jamais que le père de mon enfant ; je jure que ma bouche ne prononcera jamais une promesse lâche ou trompeuse. En disant ces paroles avec le plus ardent enthousiasme, je me mis à genoux, et les bras fortement croisés sur ma poitrine, je restai en silence dans cette attitude pendant quelques minutes. J'éprouvois une espèce d'extase dont rien ne peut donner l'idée ; j'entendois au fond de mon cœur une voix céleste m'assurer de mon pardon..... Dans cet instant de joie et de ravissement, je sentis remuer mon

enfant avec plus de force que jamais ; des larmes délicieuses inondèrent mon visage. Oui, cher enfant! m'écriai-je, tu vivras! Oui, tu feras le bonheur de ta mère! Lorsqu'elle te tiendra dans ses bras, pourra-t-elle songer à sa captivité? Que dis-je? Non, deja je ne suis plus captive ; cette caverne n'est plus une prison pour moi ; désormais, ce sera volontairement que je l'habiterai. J'en pourrois sortir, et j'y reste. Je suis maintenant une heureuse pénitente, rentrée en grace et consacrée à Dieu. Les mois, les années que je passerai dans ce souterrain, me seront comptés sur le livre de vie. Ce temps ne sera plus perdu pour moi ; il effacera le passé, il m'assurera l'avenir..... Ici, je goûterai les délices dont jouissoient les pieux habitans des déserts. Ce n'est plus la nécessité qui me retient dans un affreux cachot, c'est ma volonté qui me fixe dans une grotte chérie, qui va devenir la patrie de mon enfant....

En effet, de cet instant, l'aspect de

la caverne changea pour moi. Elle étoit devenue la demeure de mon choix ; je la vis avec d'autres yeux ; j'en pris possession en ce jour mémorable ; je la visitai de nouveau dans toute son immense étendue ; je la considérai presque avec le goût qu'inspire l'idée de la propriété. Un pressentiment secret m'avertissoit que j'y passerois plusieurs années, que j'y éléverois paisiblement mon enfant, et qu'ensuite nous en sortirions avant que mon enfant eût atteint les premières années de la jeunesse. Cette idée est restée tellement gravée dans mon imagination et dans mon cœur, que sans chercher à deviner comment elle pourroit se réaliser, elle a toujours fait ma plus grande consolation. Au bout de deux jours, don Sanche revint ; je l'attendis et le reçus dans mon oratoire, c'est-à-dire dans la grotte de la fontaine, où j'avois placé mon crucifix. Il examina ce lieu avec émotion ;..... ensuite il me renouvela ses propositions. Je lui répondis avec dou-

ceur, mais je refusai avec fermeté. Alors sa physionomie prit une expression effrayante; il éclata en menaces; je l'écoutai avec un calme qui le déconcerta. Mais songez-vous, poursuivit-il, que si vous persistez dans cette folle obstination, cette horrible caverne sera votre tombeau? — Eh bien! croyez-vous, don Sanche, que la mort n'y soit pas plus douce qu'au milieu des illusions du monde? Sachez même qu'on y peut vivre, non-seulement sans désespoir, mais avec sérénité...... A ces mots, toute sa colère s'éteignit; ses regards, fixés sur moi n'exprimèrent plus que la surprise et l'attendrissement. O, Diana! dit-il d'une voix entrecoupée, Diana!..... ce n'est pas vous en effet, qu'il faut plaindre...... c'est celui qui vous adore sans espérance;..... c'est l'infortuné qui, chargé de crimes et consumé d'amour et de remords, vous admire avec enthousiasme!..... Non, créature angélique, tu n'es point ma victime; c'est moi seule que j'immole

en te persécutant,..... et néanmoins un ascendant funeste me fixe dans la route affreuse où je suis engagé...... Je jette avec terreur les yeux sur le passé; je regrette avec désespoir la vertu qui seule pouvoit me donner le droit de prétendre à ton cœur...... Depuis cinq mois, quels tourmens inexprimables n'ai-je pas soufferts!..... Je vois, dans tous les instans de ma vie, Diana dans un cachot; je vois sa douceur céleste; je la vois supporter ses maux avec un calme majestueux et une résignation sublime!..... Et moi, j'abhorre la vie; la rage et l'enfer sont dans mon cœur!... O! crois-tu que je puisse jouir de la clarté des cieux dont je te prive,..... de la liberté que je t'ai ravie?..... Je vois naître le jour avec horreur; je hais la lumière du soleil; elle me rappelle les ténèbres qui t'environnent; la verdure, les cieux, le spectacle entier de la nature, tout me retrace tes peines et ma barbarie...... Que la terre que tu n'habites plus me paroît vile et méprisable! L'uni-

vers est pour moi concentré dans ce souterrain..... Qu'il est noir le tissu de ma destinée !.... Malgré mon admiration, mon amour, ma pitié, mes remords dévorans, je ne puis reculer en arrière, je ne puis consentir à te perdre..... Il faut que Diana soit à moi, ou que nous périssions tous deux !.... Ah ! don Sanche ! répondis-je, votre ame, je le vois, conserve encore de l'élévation..... Comment pouvez-vous supporter l'état que vous me dépeignez, quand il vous seroit si facile de regagner votre propre estime et la mienne ; quand un beau retour sur vous-même vous assureroit des droits immortels à ma reconnoissance ? Rendez-moi ma liberté. Je ne ferois en cela, reprit don Sanche, qu'un simple acte de justice, qui par conséquent ne pourroit effacer de votre esprit le souvenir de ma trahison et de ma cruauté. Je serois capable de m'immoler pour vous s'il étoit possible que ce fût héroïquement ; mais ce n'est point une action vulgaire qui peut me tenter ;

ce n'est point un froid pardon que je veux. Quand je serois absous par vous, mon cœur déchiré me condamneroit toujours; il ne se pardonnera jamais vos souffrances..... Que m'importent votre clémence et votre générosité ? C'est votre amour qu'il me faut, ou votre admiration, ou du moins une reconnoissance passionnée..... Songez que sans moi on vous eût précipitée au fond d'un étroit cachot, situé dans la partie humide et basse de ce souterrain, et qu'on en eût fait murer les galeries hautes et saines qui sont creusées dans le roc. Une prison de six pieds, de la paille, du pain et de l'eau; tel étoit le sort qu'on vous réservoit. Avant de me faire cette horrible confidence, on me fit jurer par tout ce que les hommes ont de sacré que je ne le révélerois jamais. Je n'ai pu vous sauver qu'en me chargeant de votre destinée; j'ai servi mon amour, il est vrai; mais vous me devez la vie..... Enfin, si je vous rendois la liberté sans aucune condition, je se-

rois parjure et je perdrois lâchement le comte de Moncalde; car je le perdrois sans courir aucun risque moi-même. Votre libérateur n'auroit rien à craindre de votre famille et de la rigueur des lois...... Je vous jure, interrompis-je, que le comte ne seroit point dénoncé. Je passerois le reste de mes jours hors de l'Espagne, dans un couvent, et sous un nom supposé — Oubliez-vous que tous vos biens sont donnés au comte de Moncalde? Vous ne pourriez subsister sans les réclamer... Il est vrai, tout ce que je possède est à vous; mais accepteriez-vous les dons de l'homme dont vous refusez la main? — Oui, j'en accepterois une dot de religieuse. — C'est la seule chose au monde que je ne puisse vous donner... Renoncez donc à de frivoles espérances, qui ne vous paroîtront que des chimères, si vous voulez y réfléchir... Je pars demain pour huit ou neuf mois; peut-être même serai-je absent un an.... Un an, repris-je; quoi! si long-temps!.. Je fis

cette question avec une expression d'inquiétude très-naturelle; car je frémissois en pensant que j'allois être tout ce temps sous la seule garde du comte et de Léonore..... Ce mouvement ranima toutes les espérances de don Sanche, et lui fit supporter avec modération la fermeté de mes refus. Il me montra la douceur la plus respectueuse; il me demanda si je ne desirois pas que Léonore vînt chaque matin me servir pendant une heure. Cette proposition me fit tressaillir. Je lui répondis simplement que je n'avois nul besoin d'elle. J'eus la présence d'esprit de ne pas montrer combien je redoutois ses visites, dans la crainte de lui donner des soupçons, ou que dans un autre temps on ne me l'envoyât pour me contrarier lorsqu'on éprouveroit quelque redoublement d'humeur. Mais heureusement pour la sûreté de mon secret, don Sanche étoit bien éloigné de tout soupçon; il avoit cru voir en Léonore quelques mouvemens de commisération pour

moi; pensant d'ailleurs qu'il étoit impossible de résister de suite et longtemps à mes prières et à mes larmes, il s'étoit persuadé que si je passois quelques mois avec Léonore, je finirois par la gagner. C'est pourquoi, malgré son amour et sa propre pitié, il préféra me laisser dans le souterrain. D'ailleurs, il se croyoit assuré que je ne soutiendrois pas cette horrible existence, et il ne doutoit pas qu'à son retour je n'acceptasse enfin des offres que, du moins en apparence, je ne rejetois ni avec horreur ni avec dédain. Il me questionna sur ce qui pouvoit me manquer dans le souterrain; je lui demandai une pendule, une petite pharmacie portative renfermée dans une boîte, et quelques autres choses. Il me promit que Léonore me les apporteroit dans cette soirée même. Avant de me quitter, il me conjura de réfléchir mûrement à ma situation. Il me prévint qu'il m'écriroit le lendemain, au moment de son départ. En effet, Léonore fut oc-

cupée le reste du jour à m'apporter, à diverses reprises, tout ce que j'avois demandé, à l'exception de la pharmacie; mais un petit billet de la main de don Sanche m'annonçoit que je l'aurois sous huit jours. On me mandoit de plus, dans ce billet, que je recevrois une lettre le lendemain matin, et qu'on alloit m'envoyer encore une corbeille de rafraîchissemens. Une demi-heure après, je reçus ce dernier envoi; c'étoit un grand panier qui contenoit des glaces, des ananas, un gros bouquet de roses et de fleurs d'orange, avec un superbe coffre d'ébène et d'ivoire, enrichi d'incrustations d'or et de nacre, rempli d'eaux de senteur et de parfums de toute espèce, dont quelques-uns étoient dans une cassolette d'or. J'ai toujours beaucoup aimé les parfums; j'en étois privée depuis près de six mois, et dans cet espace de temps, je n'avois pas vu de fleurs. Je ne pus regarder ce bouquet sans éprouver une douloureuse sensation. Il fut arrosé de mes pleurs.

Je me retraçai avec amertume les prés fleuris, les doux ombrages, et toutes les productions de la terre. Ah! m'écriai-je, qu'on est insensé, qu'on est injuste envers la Providence, d'oser se plaindre quand on possède une chaumière, un jardin et un petit verger!..... O! combien je me trouverois heureuse maintenant, si le ciel, en me conservant mon enfant, me rendoit la liberté, et nous donnoit un humble asyle, une petite ferme avec trois arpens de terre!..... Il existe des recluses mécontentes de leur sort, et elles ont des compagnes.... Elles jouissent de la clarté des cieux, et elles cultivent des fleurs...... Ah! faut-il donc habiter un souterrain pour connoître, pour apprécier tous les bienfaits du Créateur, et ces dons magnifiques et charmans que sa bonté prodigue à tous les êtres?

Néanmoins, malgré ces tristes retours sur moi-même, ce présent de don Sanche me fut très-agréable. Je parfumai ma caverne, et sur-tout mon oratoire.

Je pris dans ma chambre un beau guéridon doré, que je portai dans cette jolie grotte; je le plaçai vis-à-vis la fontaine, en face du crucifix. Je posai sur la table une cassolette, dans laquelle je fis brûler des pastilles d'une odeur délicieuse, et je mis mes belles fleurs dans un grand vase de crystal, que je déposai au pied du crucifix. Ensuite, je jouis de tout cet arrangement avec un sentiment de mélancolie qui n'étoit pas sans quelque charme, mais qui cependant affoiblissoit mon courage. Durant toute cette soirée, je sentis mon ame émue, s'abattre et s'amollir. Je reconnus que ces parfums produisoient en moi des sensations dangereuses, en me rappelant des souvenirs vifs et pénétrans du monde et de mes beaux jours...... Je résolus de purifier ces impressions, en ne parfumant désormais que mon oratoire. J'imaginai que cette espèce de plaisir, consacré uniquement à la piété, ne m'inspireroit plus, sous peu de temps, que des idées religieuses, et ce fut en effet ce qui m'ar-

riva. Cette petite expérience me fit faire d'utiles réflexions sur le parti que l'on pourroit tirer, dans l'éducation de la jeunesse, des premières impressions que font sur nous les objets extérieurs, selon les idées qu'on y attache et qu'on nous en donne dès l'adolescence. Si le bruit des timbales et des trompettes réveille toujours en nous les idées de la gloire, c'est uniquement parce que ces instrumens donnent le signal des batailles. Ce sont les poètes, ce sont leurs fictions, et les romances que nous chantons dès notre enfance, qui retracent à notre imagination égarée les charmes suborneurs de l'amour, quand nous voyons un clair de lune ou de beaux ombrages, quand nous entendons de la musique, le ramage des oiseaux, et le murmure de l'onde, ou quand nous respirons le doux parfum des fleurs..... Ainsi le délire insensé des amans et des poètes a profané toute la nature, dont l'aspect ravissant ne devroit exciter en nous que l'admiration et la reconnaissance pour le

Créateur de l'univers ; impression si naturelle, que nous l'éprouvons malgré nous pour tout ce que la création nous offre de grand et de majestueux. Des sentimens terrestres et profanes ont métamorphosé pour nous les chastes asyles de l'innocence, les jeunes bois, les bosquets, les rians coteaux, les prairies émaillées de fleurs ; nos passions ont souillé les jardins enchantés d'Eden ; mais l'amour n'a pu répandre ses prestiges sur des objets plus imposans. Le sublime, par son essence même, ne sauroit produire que des idées religieuses et des sentimens vertueux. On trouve toujours la Divinité au milieu des sombres forêts, et sur les montagnes dont le sommet se perd dans les nues ; à la vue des cieux parsemés d'étoiles, ou sur le rivage des vastes mers, c'est elle encore qui s'offre à l'imagination. Je me rappelai que l'égarement qui avoit une si funeste influence sur ma vie n'avoit point pour excuse une grande passion. On est en garde contre un amour coupable:

l'innocence même en conçoit les conséquences fatales ; mais on ne se défie point des sensations agréables qui paroissent n'avoir rien de criminel. Le péril le plus redoutable est celui sur-tout auquel on n'a jamais pensé. Dans la première jeunesse, lorsqu'on n'a aucune expérience, le charme de certaines impressions est d'autant plus dangereux, qu'on s'y livre sans prévoyance et sans remords.

Ces réflexions me firent concevoir un plan d'éducation dont les principales idées pourroient être adoptées dans toutes les situations mais dont le succès seroit possible sur tous les points dans la mienne, si le ciel daignoit exaucer mes vœux.

Cependant, le lendemain du jour où je reçus le présent de don Sanche, aussitôt que je m'éveillai, je fus chercher, avec une sorte d'empressement, la corbeille dans laquelle je devois trouver une lettre de lui. Voici ce que contenoit cette lettre :

« Je pars dans une heure,..... et mon « cœur se déchire en pensant que vous « vous obstinez à rester dans cette affreuse « caverne..... Vous ne voulez pas vous « remettre sous la garde de Léonore, « eh bien, placez-vous sous la mienne. « Envoyez-moi, signée de votre main, « la promesse que j'exige, et je vole « au souterrain, je vous délivre, je vous « emmène en Portugal avec moi.... Dans « quelques minutes vous pouvez revoir « la clarté des cieux, et quitter pour ja- « mais cet odieux séjour..... Je vous pro- « pose un lien que vous abhorrez; mais « je ne puis être votre libérateur qu'à « ce prix.... Si j'avois un autre moyen de « vous associer pour jamais à mon sort, « je l'emploierois. Je veux sur-tout vous « voir jusqu'à mon dernier soupir, vous « consacrer ma vie; je veux que vous « ne deviez qu'à moi votre existence. « Si je pouvois m'assurer de vous en « vous adoptant pour ma sœur, le titre « de votre frère me suffiroit. Mon amour « pour vous n'est point une passion vul-

« gaire ; il n'est cruel et féroce que parce « qu'il se trouve dans l'impossibilité « de se montrer généreux. Soyez à moi, « Qu'aucun mortel sur la terre ne puisse « m'enlever Diana, et je me soumettrai « à toutes les lois qu'il vous plaira de « m'imposer. Voulez-vous, en me don- « nant votre main à la face des autels, « que je prenne l'engagement de renon- « cer aux droits d'un époux ? Je n'hési- « terai point à vous sacrifier mon bon- « heur, quand vous aurez remis le vôtre « et votre destinée entière entre mes « mes mains..... Craindriez-vous que je « ne manquasse à ma parole après « l'hymen ? Eh quoi ! n'êtes-vous « pas déja en mon pouvoir ? Vous « avez vu mon respect ; .... mais que « votre rigueur ne se fie point à ce « sentiment insurmontable que vous « m'inspirez. Vous rendrez mon carac- « tère atroce, si vous me forcez à jouer « long-temps le rôle exécrable de votre « oppresseur...... Diana, vous pouvez « dormir dans ce souterrain ; mais tan-

« dis que vous bravez ainsi votre tyran,
« l'amour et le désespoir veillent!... ils
« veillent pour former, durant tout le
« long espace des nuits, les plus sinistres
« projets!... Vous n'aviez point de pas-
« sion pour don Pèdre, vous me l'avez
« dit ; pensez-vous que j'aie oublié cette
« confidence ?..... Qui peut donc mettre
« entre nous une invincible barrière ?....
« Ma trahison ? Mais sans elle, je vous
« perdois!... O prends pitié de toi-même.
« Daigne accepter l'empire de ce cœur
« éperdu, bouleversé! de ce cœur pas-
« sionné, que tu peux élever, purifier et
« rendre égal au tien !.... Que me man-
« que t-il ? Une vie pure..... Ah! n'en
« doute pas, don Sanche en recevant
« ta foi deviendra le plus vertueux des
« humains;... la gloire des armes peut-
« elle te toucher?... Allons en France,
« la guerre y est allumée, je combat-
« trai les Anglois... Ton ame généreuse
« ne sauroit être insensible au plaisir
« de faire du bien ; nous recueillerons
« des infortunés, nous établirons des

« hospices pour le malheur; ma vie
« s'embellira de tes bonnes actions....
« Ah! de plus d'une manière tu m'auras
« appris à plaindre ceux qui souffrent...
« Mais si tu me rejettes, c'en est fait,
« je deviendrai sans retour inaccessible
« à la pitié ; j'acheverai de creuser
« l'abyme où les passions m'ont jeté ;
« ma rage désespérée te forcera d'y
« tomber avec moi..... Dis-moi, me
« hais-tu?.... O combien j'aimerois
« mieux ta haine et tes emportemens,
« que ce froid mépris que tu me mon-
« tres. Je ne puis supporter la douce
« sérénité de ton regard....... Quel effet
« terrible il produit sur moi, ce regard
« angélique! il me désarme, il me tue...
« Vingt fois hier je fus tenté de me
« poignarder à tes yeux. Mais que de-
« viendras-tu si je t'abandonne?... In-
« sensé que je suis! j'ose me flatter
« quelquefois que tant d'amour doit
« finir par être partagé.... Ah! gardez-
« vous de m'arracher cette espérance ;
« elle fait votre sûreté.... Répondez-moi

« sur-le-champ, je vous en conjure ;
« j'attends à la porte du souterrain,
« prêt à l'ouvrir, si vous dites un mot...
« O Diana! laissez-vous fléchir. Jamais
« le temps n'a été plus serein, jamais
« l'aurore n'a brillé d'un éclat si doux...
« Venez encore embellir toute la na-
« ture, qui semble se ranimer pour
« vous recevoir. Je ne la vois plus, de-
« puis six mois, qu'à travers un voile
« funèbre ; venez lui rendre à mes
« yeux tous ses charmes.... Généreuse
« Diana, venez redonner a un infortuné
« la vie et le bonheur.... »

Après avoir lu cette lettre, je ne pus m'empêcher de déplorer le sort du malheureux qui se laissoit dominer par une passion si violente. J'eus un instant l'idée de joindre à mon refus la confidence de mon secret; j'étois sûre qu'alors, sans rien exiger de moi, il viendroit aussitôt me retirer de la caverne... Tous ses premiers mouvemens avoient quelque chose d'héroïque ; mais ses passions avoient pris sur son cœur un si

funeste empire, qu'on ne devoit jamais attendre de lui une constante générosité. Dans ses effusions de sensibilité, sa franchise, et l'on pourroit même dire sa candeur, étoient extrêmes; cependant il n'en étoit pas moins capable des artifices les plus criminels et les plus profondément combinés.... Je réfléchis qu'il ne manqueroit pas de s'emparer de mon enfant, et de s'en faire une espèce d'otage; que par ce moyen il disposeroit souverainement de moi. Cette idée me fit horreur. J'avois eu déja la pensée, dans sa dernière visite, de le suivre jusqu'à la porte du souterrain; là, de me jeter à ses pieds, en le conjurant de me laisser sortir. J'étois presque persuadée qu'il n'auroit pu résister à cette scène; mais je fus retenue par la crainte mortelle qu'en me voyant marcher, il ne s'aperçût de mon état; d'ailleurs, il s'éloignoit toujours avec rapidité, et il m'étoit impossible de courir pour l'atteindre. Je lui répondis avec douceur et ménagement, mais je

persistai dans mon refus. Une heure après, je reçus un billet plein d'amour et de menaces; il finissoit en me conjurant, si je changeois de résolution, de le lui mander sur-le-champ par un courier que Léonore enverroit aussitôt que j'en donnerois l'ordre. Il partit pour Lisbonne, et j'ai su depuis avec certitude qu'il fit en effet ce voyage.

Ce ne fut pas sans un redoublement de crainte et de tristesse que je me retrouvai sous la seule garde de Léonore. Quoique j'eusse reçu toutes les choses que je pouvois desirer, je lui fis, ce jour même, un petit présent; mais je gardai toujours en réserve, pour les besoins à venir, une magnifique bague, un assez beau cœur de diamans, la chaîne de pierreries de ma montre, et trois cents ducats qui me restoient.

Je ne fus occupée, pendant les trois premières semaines de l'absence de don Sanche, qu'à finir et à compléter ma layette. Ensuite, imaginant que la

musique pourroit un jour amuser mon enfant, desirant même la lui enseigner, je résolus de me remettre à la guitare et au chant.. J'avois une provision de cordes et de musique; je remontai ma guitare, et prenant un livre de romances, j'essayai d'en chanter une; mais aussitôt que j'entendis ma voix retentir sous ces tristes voûtes, je m'arrêtai en tressaillant. Une musique et des paroles profanes, qui n'exprimoient que le bonheur et l'amour, étoient si déplacées dans ce lieu, qu'elles ne pouvoient paroître qu'une espèce de folie choquante.... Je me promis de faire des paroles sur les airs qui me plaisoient, et de mettre en musique des noëls et des cantiques, dont j'avois un recueil imprimé. Ce fut en effet mon seul amusement pendant près de six semaines; durant ce temps, je reçus plusieurs lettres de don Sanche, je n'y répondis point.

Cependant j'étois captive depuis sept mois, et l'accroissement prodigieux de

ma taille me fit connoître que j'approchois du terme fatal. Nous étions aux derniers jours de l'automne. J'avois toujours pensé que je ne devois naturellement accoucher que sur la fin de décembre ; mais je sentois depuis vingt-quatre heures de légères douleurs, et je vis que cette grande crise étoit très-prochaine. Cette pensée me bouleversa, comme si tout ce qu'elle présentoit d'effrayant ne se fût jamais offert à mon imagination. Je me répétai avec terreur : *Demain, aujourd'hui peut-être....* Cette idée me rendit stupide ; je ne savois plus, ni ce que je devois préparer, ni ce que j'avois à faire ; je ne pouvois même plus me rappeler ce que j'avois lu avec tant d'attention, et ce que j'avois projeté... Je passai toute une soirée dans cet état ; mais tout-à-coup le mal-aise que j'éprouvois se calma ; je m'endormis, mon sommeil fut paisible. Je me réveillai en parfaite santé ; il étoit quatre heures du matin ; c'étoit le jour où Léonore devoit m'apporter

ma nourriture. Je me hâtai d'aller au guichet, et en m'y rendant les douleurs me reprirent. J'attendis une demi-heure, ensuite je vis descendre la corbeille. J'appelai Léonore, elle me répondit; je lui dis que, me trouvant incommodée d'une courbature, je voulois garder le lit six ou sept jours; qu'ayant une grande provision de sirops, de vin, de gelées et de fruits secs, j'aurois, avec ce qu'elle m'apportoit, plus de nourriture qu'il ne m'en falloit pour ce temps. Léonore crut que j'avois le dessein de l'engager à me faire une visite; elle me répondit qu'elle venoit de recevoir l'ordre réitéré du comte, de ne point entrer dans le souterrain; ce qui me fit un plaisir extrême. Cette défense, renouvelée dans un tel moment, me parut un bienfait du ciel, et me rendit tout mon courage. J'avois déja plusieurs fois, quoique sans espérance, demandé un confesseur à Léonore; je recommençai alors mes supplications à cet égard. Léonore me ré-

pondant toujours que le desir et l'intention suffisoient, Eh bien, lui dis-je, quand on ne peut se confesser à un prêtre, la religion approuve que l'on s'humilie, et que l'on s'accuse tout haut devant le témoin, quel qu'il soit, qui peut nous entendre; écoutez-moi donc... A ces mots, je me mis à genoux devant le guichet; avec la ferveur la plus vive et toute la sincérité de mon cœur, je fis rapidement l'aveu de mes fautes. Je terminai cette confession par ces paroles : Je reconnois que tant de foiblesse a mérité le châtiment que je subis; c'est devant cette porte, qui ne s'ouvrira plus pour moi, que je me soumets à mon sort, que j'embrasse avec joie l'adversité qui me purifie, que je bénis mes persécuteurs, qui me réconcilient avec Dieu, et que je vous demande pardon, ma chère Léonore. du scandale que je vous ai causé... Parlez-moi, dites-moi que vous m'avez entendue.... Léonore me répondit, mais je reconnus au son de sa voix qu'elle

rioit. Jamais sa dureté la plus cruelle ne m'a fait éprouver un mouvement de surprise et d'indignation aussi vif... Mais je réprimai sans peine ce ressentiment ; dans la situation terrible où j'étois, je trouvai même une sorte de plaisir à souffrir avec patience un outrage de plus. J'avois apporté un petit panier vide, dans lequel je mis vingt-cinq ducats et une grande chaîne d'or, que j'offris à Léonore. Elle retira le panier, en me remerciant d'un ton qui auroit eu quelque chose d'affectueux, si la sensibilité pouvoit s'allier avec le son de sa voix.

Je m'éloignai du guichet, satisfaite de moi. Dans ce redoutable moment, c'étoit un bonheur inappréciable ; j'avois toujours de petites douleurs, mais à d'assez grands intervalles. J'imaginai que je n'entrerois en travail que le soir ou dans le nuit. Quoique j'eusse un tremblement involontaire dans les jambes et dans les mains, et qu'il me fût difficile et pénible de marcher et d'agir,

mon âme étoit remplie de confiance, ma tête parfaitement saine; je me sentois avec joie en état de ne rien oublier et de ne rien omettre de tout ce que j'avois à faire dans ce jour si mémorable pour moi.

CHAPITRE XXIII.

Suite de l'histoire de Diana.

En quittant le guichet, je fus d'abord dans ma chambre pour y déposer la corbeille remplie d'alimens que je venois de recevoir de Léonore. Ensuite j'allai dans mon oratoire. Après avoir fait une longue prière, je posai un vase rempli d'eau bénite sur mon guéridon, que je portai dans ma chambre, à la droite du chevet de mon lit. J'étois lasse, et mon tremblement durant toujours; je bus un petit verre d'eau de fleurs d'orange; je me reposai une demi-heure dans mon fauteuil. Je n'avois plus que des douleurs sourdes. Je pris un peu de nourriture. Il étoit huit heures du matin. J'achevai mes préparatifs. J'approchai, du côté gauche de mon lit, une grande table, sur laquelle j'arrangeai avec ordre toutes les choses

dont j'avois besoin pour mon enfant et pour moi. Je mis sur un plateau plusieurs bouteilles de sirop , de la gelée de viande, des confitures, du sucre, du vin, du pain, des biscuits, et sur ce côté de la table, six bouteilles et quatre grandes carafes remplies d'eau. Vers le milieu de la table, j'établis sur le réchaud à l'esprit-de-vin une bouilloire pleine d'eau. La layette et les autres choses nécessaires occupoient le reste de la table. Je mis sur ma table de nuit placée de l'autre côté, près du guéridon, ma lampe de nuit avec deux flambeaux, et j'attachai à l'une des colonnes de mon lit un grand sac qui contenoit plusieurs livres de bougie. Enfin, je mis à terre au pied de mon lit deux grands seaux vides qui étoient dans ma chambre depuis deux jours. J'étois si occupée par tout ce travail, que mes pensées étoient comme suspendues. Mais quand j'eus fini, je fus saisie d'effroi en considérant tant de préparatifs, en songeant qu'il falloit pour ne pas périr et pour

ne pas tuer mon enfant, que j'eusse assez de force, d'intelligence et de présence d'esprit, pour m'en servir à propos, avec adresse, et pour remplir seule, sans aucun aide, les différens emplois de sage-femme, de garde-malade et de nourrice, en souffrant les douleurs les plus aiguës. Mon tremblement, qui avoit cessé, me reprit avec violence; il devint presque convulsif...... Je me remis dans mon fauteuil; j'avois soif, je bus un peu d'eau et de vin; je priai Dieu avec ardeur, je me calmai, et m'endormis. Au bout d'une heure, une douleur me réveilla; il étoit midi..... Je mangeai un peu, mes douleurs augmentèrent; en se rapprochant, elles devinrent très-vives; alors je me déshabillai pour me coucher; j'allumai ma lampe de nuit et deux bougies, et me mettant à genoux sur mon fauteuil: O mon Dieu! m'écriai-je en élevant mes bras vers le ciel, je suis abandonnée de la nature entière: mais que sont les secours humains sans votre protection? Ranimez

mon amour ; ma confiance et ma foi, la créature soumise et délaissée ne doit-elle pas tout attendre de vous !..... A ces mots, je me levai, je passai du côté du guéridon, et je me mis au lit. Je me sentis fortifiée d'une manière miraculeuse ; mes douleurs croissoient toujours, et mon courage augmentoit en proportion. Pendant tout mon travail, qui, à ne le compter que de ce moment, dura neuf heures et demie, je n'eus pas une idée noire, pas une crainte, pas un instant de foiblesse. Enfin, à l'instant où ma pendule sonnoit dix heures du soir, je fus heureusement délivrée (le premier de novembre), et j'entendis crier mon enfant.. O moment de bonheur impossible à décrire !... Je suspendis pour ainsi dire, ma joie ; je n'eus pas l'instant de m'y livrer, il falloit agir encore, et donner à cet enfant les soins nécessaires. Dieu, que j'implorois, que je remercioois avec transport, me guida ; je fis pour mon enfant et pour moi tout ce qu'auroient pu faire les gens de l'art... J'avois passionné-

ment desiré une fille, et je possédois, je tenois dans mes bras une fille charmante, en parfaite santé ;.... et le miracle de sa naissance étoit pour moi le gage de la protection divine et le garant de l'avenir !..... O puissance trop peu connue de la religion et de la nature, combien vous me fites mépriser alors les vains plaisirs et les joies profanes du monde !.... Je répandis de l'eau bénite sur la tête de ma fille. Plus heureuse que toutes les autres mères, j'étois destinée à lui tenir lieu de tout ; je la baptisai ;.... je la nommai *Alphonsine*, d'un des noms de baptême de son père..... Mon Dieu! m'écriai-je en la baignant de larmes, mon Dieu! bénissez cette innocente créature, dont l'existence est un prodige de votre bonté!..... Anges du ciel, étendez sur mon enfant vos ailes protectrices ; ô daignez la cacher aux yeux redoutables de la haine et de la jalousie !.... En parlant ainsi, je serrois ma fille contre mon sein ; je la contemplois avec ravissement. Que

j'étois heureuse! je ne souffrois plus, je n'étois même pas affoiblie ; ma fille avoit une force et une fraîcheur étonnante. Je l'avois couchée sous ma couverture et dans mes bras ; je ne pouvois lui donner un berceau, mon lit devoit toujours être le sien. Jamais le ciel n'avoit uni par de tels liens une mère à son enfant!.... Quel changement dans ma situation!.... Il n'étoit plus possible que l'ennui pénétrât dans ma caverne, où l'intérêt le plus puissant alloit occuper et remplir tous les instans de ma vie ; mon imagination ne pouvoit plus s'égarer, cet événement venoit d'effacer de ma mémoire tous les souvenirs dangereux, et de fixer tous les sentimens de mon cœur..... Avec quel plaisir j'admirois l'arrangement de ma chambre, et les heureux préparatifs dont la vue m'avoit causé tant de saisissement le matin! Combien je jouissois de l'idée que j'avois pu me suffire à moi-même dans ces momens terribles, ou, pour mieux dire, que la main puissante de

Dieu avoit tout fait!..... A minuit, je pris quelques tasses d'une boisson rafraîchissante; quoique que j'eusse envie de dormir, je résistois au sommeil qui alloit me priver du bonheur de penser à ma fille et de la voir. Il me sembloit que c'étoit me séparer d'elle...... Cependant je m'endormis; mais la crainte de blesser mon enfant me réveilla plus d'une fois. Que ce réveil étoit délicieux! je la retrouvois à côté de moi, je la regardois, et je me rendormois en bénissant Dieu...... Le lendemain matin, ce fut avec délices que je m'arrangeai dans mon lit pour y passer la journée.... Je r'habillai mon enfant; elle cria un peu, mais elle s'appaisa promptement. Il est bien remarquable que dans cette journée, et durant toutes celles que je passai dans mon lit, il ne se soit pas offert à mon imagination une seule idée affligeante; j'étois tout entière à mon bonheur, rien ne pouvoit m'en distraire dans ces premiers momens de ravissement et de reconnois-

sance, l'inquiétude et la prévoyance m'eussent paru de l'ingratitude et de l'impiété. Ainsi, par le pouvoir suprême de la religion, ce moment si redouté fut le plus beau de ma vie; seule au fond d'un cachot, privée de toute consolation humaine, dans la situation où l'on a le plus besoin des secours de l'art et des soins de l'amitié, j'ai joui de la félicité la plus pure et la plus parfaite que l'on puisse goûter sur la terre!

Quel eût été l'étonnement de mes oppresseurs, si à cette époque on eût pu leur dire que j'étois la créature de l'univers la plus heureuse. Le bonheur vient de l'ame, et de la conscience satisfaite.

On peut le trouver dans les cloîtres les plus austères, dans les déserts les plus arides, et, en dépit du sort et des tyrans, dans les prisons, sur les échafauds même; et lorsqu'on en jouit dans ces diverses situations, ce ne peut être qu'avec transport, parce que c'est tou-

jours avec la sécurité délicieuse de la vertu, et avec tout l'enthousiasme d'une imagination exaltée.

D'après les instructions que j'avois puisées dans mes livres, je ne donnai à teter à mon enfant que le troisième jour; ce fut encore pour moi un nouveau sujet de gratitude envers la Providence, car j'avois une prodigieuse abondance de lait. Allaiter son enfant est sans doute un bonheur pour toutes les mères; mais combien ce devoir fut plus satisfaisant, plus doux à remplir pour moi que pour toute autre! Il étoit d'une telle importance! J'étois pour mon enfant la seule nourrice de l'univers; nulle autre ne pouvoit me suppléer ni me remplacer; elle m'étoit trop chère pour imaginer que la nécessité pût diminuer un jour à ses yeux le mérite de mes soins; j'aimois à penser que le ciel ne lui avoit donné que moi sur la terre pour la soigner, la nourrir et l'élever. Cette destinée maternelle me paroissoit digne d'envie; il me sembloit que ma

fille m'en appartenoit mieux. Je remerciois le ciel qui m'imposoit l'obligation de me dévouer tout entière au seul attachement passionné de mon cœur.

Je restai six jours dans mon lit, je me levai le septième, et, pour la première fois, je m'éloignai de mon enfant pour aller au guichet; j'y trouvai deux corbeilles remplies d'alimens; je me hâtai de les rapporter. Aux trois quarts du chemin, en revenant, j'entendis crier mon enfant, mais de très-loin; l'oreille d'une mère pouvoit seule l'entendre. J'avois passé le caveau de la fontaine; ce qui me fit connoître que, même à l'entrée de ce caveau, il seroit impossible d'entendre les cris de mon Alphonsine. Je précipitai ma marche autant qu'il me fut possible; je n'étois pas très-foible, mais j'avois toujours les jambes et les mains extrêmement tremblantes. Après cette première absence, je brûlois de revoir mon Alphonsine; je m'assis dans mon

fauteuil pour la déshabiller et pour la r'habiller plus à mon aise ; ensuite j'arrangeai un peu ma chambre ; j'en renouvelai l'air pendant quelques minutes, en relevant le grand pan de tapisserie qui formoit une espèce de porte ; je brûlai du vinaigre et du sucre, et je me recouchai. Je ne me relevai que trois jours après ; j'étois en parfaite santé. Je fus ce jour-là dans mon oratoire, j'y portai ma fille, j'avois d'avance éclairé notre passage, en posant à terre deux lampes, à une grande distance l'une de l'autre, car la moindre lueur me suffisoit pour me conduire ; j'avois même pris l'habitude de marcher très-sûrement dans les ténèbres ; je connoissois si bien la caverne, que je m'y promenois quelquefois sans aucune lumière ; mais, en portant ma fille, l'obscurité totale m'auroit causée la plus vive frayeur. Arrivée dans mon oratoire, je me mis à genoux aux pieds de mon crucifix ; je tenois mon enfant dans mes bras ; dans cette attitude, je

paroissois l'offrir à Dieu. Cette idée m'attendrit profondément, et me troubla pour la première fois. Je pensai que je pouvois perdre cette enfant chérie; que Dieu, toujours maître de ses dons, pouvoit me la reprendre; qu'elle m'étoit confiée, mais qu'elle n'appartenoit qu'à son Créateur, qui ne l'avoit formée que pour lui; et que je devois toujours être prête à la lui rendre sans murmurer...... Mes larmes coulèrent, toute mon ame fut ébranlée.... Je descendis au fond de mon cœur, et en y retrouvant la soumission la plus parfaite à la volonté de Dieu, ce trouble affreux se calma; néanmoins il m'en resta une impression ineffaçable de tristesse. Dans une solitude absolue, les idées qui frappent vivement laissent de profondes traces; elles sont, pour ainsi dire, des événemens, le cœur qui les produit en conserve à jamais le souvenir. Depuis la naissance de ma fille, les journées s'écouloient pour moi avec une inconcevable rapidité; outre

les soins nécessaires qu'il falloit lui donner, je passois des heures entières à la regarder dormir, ou à la promener dans mes bras, sans toutefois aller plus loin que mon oratoire, afin de ne pas risquer qu'on l'entendît crier du guichet, si par hasard on y venoit à une heure différente de celle où l'on s'y rendoit ordinairement. J'avois toujours l'attention, dans ces promenades, de me faire suivre par mon chien, afin d'être avertie, par ses aboiemens, de toute approche étrangère. J'avois eu la précaution, dès les premiers jours de mon entrée dans la caverne, d'établir Azor à deux cents pas de ma chambre, sur un petit lit de nattes; c'étoit là qu'il passoit communément toutes les nuits, car il ne m'avoit annoncé que par hazard la première arrivée de Léonore. Il erroit alors dans le souterrain. Ma chambre, fermée par de grosses nattes et d'épaisses tapisseries, étoit trop éloignée de la porte pour que mon chien même eût pu entendre du bruit au guichet.

Ainsi livrée à mon Alphonsine, j'avois à peine le temps de faire de la musique, de dessiner un peu, de lire et d'écrire, mais j'en trouvai toujours assez pour réfléchir à mon plan d'éducation. Je résolus dès ce moment de ne plus faire de musique devant elle aussitôt que ses organes commenceroient à se développer un peu, et de ne répandre aucun parfum dans la caverne jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de six ou sept ans, si Dieu vouloit prolonger notre existence et notre séjour dans le souterrain jusqu'à cette époque. Je préparois déja dans mon imagination les scènes qui devoient par la suite attacher à toutes les sensations d'Alphonsine des souvenirs touchans et des sentimens vertueux. Hélas! j'ignorois encore à quel point cette première éducation devoit être différente de toutes les autres..... Le dix-huitième jour de la naissance d'Alphonsine, je fis dans ma caverne une découverte qui me causa la joie la plus vive. Etant dans

mon oratoire, je voulus essuyer quelques taches (causées par la vapeur de l'eau) sur mon crucifix; d'une main je tenois mon mouchoir, de l'autre une bougie, et je vis la flamme de ma bougie vaciller; en même temps je sentis sur ma main un petit vent frais, qui sortoit d'une des fentes du rocher....... Je fus transportée de joie. Malgré mon détachement du monde, cette foible communication avec la terre me causoit un ravissement inexprimable. Mon premier mouvement fut d'aller chercher ma fille, pour lui faire respirer cet air salutaire, qui, venant peut-être des champs ou d'un jardin, nous apportoit quelques particules, ou du moins quelques émanations, de fleurs et de verdure. J'étois encore dans mon oratoire lorsqu'Azor aboya; je fus très-émue, parce que ce n'étoit pas l'heure où Léonore se rendoit au souterrain. Je reportai ma fille dans mon lit, et je courus au guichet. J'y trouvai la corbeille ordinaire, mais elle contenoit un

billet de Léonore; je l'ouvris en tremblant, et j'y lus ces mots :

« J'ai reçu l'ordre positif de mon-
« seigneur de ne vous plus donner de
« lumière; vous en devez avoir encore
« pour quelques jours; ménagez-la bien,
« car vous n'en aurez plus. »

Cet arrêt terrible fut pour moi un coup de foudre. Comment pourrois-je élever mon enfant, comment pourrois-je même la soigner? et en supposant que ma tendresse fût assez ingénieuse pour trouver des moyens qui ne se présentoient pas dans ce moment à mon esprit, quelle seroit l'existence de cette malheureuse enfant?... Ces pensées me déchirèrent l'ame........ Cependant je songeai que le salut de ma fille dépendoit de mon courage, et je ne me laissai point abattre. Au lieu de fixer ma pensée sur l'horreur de cette nouvelle situation, je ne m'occupai qu'à chercher les moyens de l'adoucir, et même à combiner si, malgré tout ce qu'elle présentoit d'effrayant, elle n'a-

voit pas quelques avantages, à plusieurs égards.

J'avois toujours tellement ménagé l'huile et la bougie qu'on me donnoit, que je m'en étois trouvé une assez grande provision à la naissance d'Alphonsine; mais depuis dix-huit jours je l'avois presque épuisée : il ne me restoit qu'environ six livres de bougie et deux bouteilles d'huile. Je savois que don Sanche étoit maître absolu de mon sort, et je ne doutai point que cette cruauté ne vînt de lui. Je vis que, ne recevant aucune réponse à ses lettres, il s'étoit décidé à lasser ma patience, et que le comte, dont l'intérêt s'accordoit avec ses desseins, qui même lui donnoit sûrement les conseils les plus barbares, desiroit que je fusse persuadée que don Sanche n'avoit point de part à ces traitemens inhumains. J'imaginai bien que si j'écrivois à don Sanche je pourrois obtenir qu'on me rendît de la lumière pendant quelques jours; mais ensuite, ne me replongeroit-on pas

promptement dans les ténèbres, quand on me verroit persister dans mes refus?.... Je pensai (car je ne pensais qu'à ma fille) que la privation d'une jouissance aussi utile qu'agréable est un extrême malheur, mais qu'on ne peut souffrir de l'ignorance absolue d'un bien, quelque réel qu'il puisse être. Je me rappelai que tous les aveugles-nés supportent la vie sans chagrin, quoiqu'ils sachent qu'ils sont privés du plus précieux de tous les sens; je me dis que ma fille seroit beaucoup moins à plaindre qu'eux si je lui laissois ignorer totalement l'usage et l'existence de la vue. D'ailleurs, si nous devions passer plusieurs années dans la caverne, je ne voulois point lui dire que nous étions prisonnières; je desirois qu'elle pût croire que cette enceinte étoit l'univers; que nous n'étions placées là, par l'Etre-Suprême, que pour attendre doucement (en bénissant notre Créateur et en nous aimant) une autre vie pleine de gloire et de félicité. J'étois persuadée que le

vague d'idées que lui donneroit la privation de la vue serviroit à mes desseins, et par conséquent à lui assurer l'espèce de bonheur que je pouvois lui procurer durant notre captivité. Cependant je n'en pensois pas avec moins d'amertume, que je ne pourrois lui apprendre ni à lire, ni à écrire, ni à dessiner, ni à s'occuper des ouvrages de son sexe; que j'aurois aussi peu de moyens de l'amuser que de l'instruire; qu'enfin je serois privée du bonheur de la voir. Mais je comptois pour rien tout ce qui m'étoit personnel; je n'existois plus que pour ma fille.

Il y a dans l'emploi d'un grand courage je ne sais quoi de consolant pour l'amour-propre, qui élève l'ame et les idées. C'est une force qui, dirigée par la religion, s'accroît et devient sublime lorsqu'on s'y confie. Je me sus gré de n'avoir pas succombé sous ce dernier coup. J'en tirai le plus heureux présage pour l'avenir; je pensai que lorsqu'on trouve en soi-même la puissance de résis-

ter avec fermeté aux persécutions, on doit finir par triompher de ses ennemis. Dès ce premier moment, je fis tous les préparatifs qu'exigeoit ma nouvelle situation. J'établis dans ma chambre, dans mon armoire et dans mon coffre, un ordre d'arrangement qui pût me faciliter des recherches faites sans lumière; je savais déja combien il fallait faire de pas pour aller à mon oratoire ou pour descendre dans le caveau du puits; je posai mes tables et mes autres meubles à des places fixes, de manière qu'ils ne se trouvassent point sur mon passage. Rien ne contribue à faire supporter le malheur comme l'obligation et la force d'agir; non-seulement on se distrait de sa peine, mais on découvre des consolations inattendues; on a le plaisir d'inventer des expédiens ingénieux; et lorsqu'on a mis en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son imagination, on se trouve toujours moins à plaindre qu'on n'avoit cru l'être d'abord. Je mis à part, dans une armoire, les

six livres de bougie et la moitié de l'huile que je possédois, décidée à les conserver précieusement pour les circonstances imprévues où je pourrois en avoir un indispensable besoin. Je résolus d'employer l'autre bouteille d'huile pour m'éclairer, tandis que je ferois des vêtemens pour Alphonsine. Sa layette étoit composée de manière qu'elle pouvoit s'en servir jusqu'à trois ans, et je voulois lui faire des habits pour l'âge de quatre ou cinq. Le soir, après l'avoir couchée, je fondis en larmes, en pensant que cette enfant chérie, durant tout notre séjour dans le souterrain, ne reverroit plus la lumière.... Elle s'endormit profondément. O mon enfant! m'écriai-je, persécutée dès les premiers jours de ta naissance, tu viens de perdre la jouissance du plus précieux don de la nature!... Mes ennemis cruels, même en ignorant ton existence, trouvent le moyen de t'opprimer.... Hélas! à peine tes yeux commençoient à distinguer une foible lueur! Demain ils cherche-

ront vainement la clarté!... vainement tu les rouvriras, tu ne trouveras plus qu'une affreuse obscurité! Et ta mère infortunée, enveloppée dans les mêmes ténèbres, et faite pour diriger tes premiers pas, ne sera ton guide qu'en tremblant; tu recevras mes caresses sans pouvoir recueillir un regard maternel, sans lire ma tendresse dans mes yeux!.... Toujours seules, toujours ensemble, nous vivrons sans nous voir; tu ne connoîtras pas mes traits!...

En proférant ces tristes plaintes, je répandois des ruisseaux de pleurs, et mon cœur se brisa lorsque j'éteignis la lampe de notre chambre; je ne devois plus la rallumer pour ma fille! Il me sembla que je faisois un acte de barbarie, comme si j'eusse moi-même, par ma seule volonté, privé mon enfant de la lumière.

Le lendemain fut un jour affreux pour moi; ma fille cria continuellement; chacun de ses cris m'arrachoit l'ame, car j'imaginois que l'obscurité

les causoit. Je la promenai doucement une grande partie de la journée, mais dans un petit espace de soixante-douze pas. Je n'osai aller plus loin, parce qu'il falloit tourner plusieurs fois, et je voulois étudier encore cette partie de la caverne avant de m'y risquer avec elle. Depuis ce triste jour, ma malheureuse enfant, jusqu'à l'âge où elle commença à parler, fut toujours gémissante ; elle crioit sans cesse ; n'étant point distraite par les objets extérieurs, rien à cet âge ne pouvoit l'égayer ; cependant elle se portoit bien, elle engraissoit, elle tetoit et dormoit parfaitement.

Pour moi, accoutumée depuis plus de huit mois à rester souvent, même en agissant, dans une obscurité totale, je n'eus pas beaucoup de peine à la r'habiller et à la soigner sans voir clair. Mon adresse à cet égard devint telle au bout de quelques mois, que je la servois avec preque autant de facilité que si j'eusse eu ma lampe. Pendant

tout le temps que dura ma bouteille d'huile, en n'allumant ma lampe que deux heures et demie tous les soirs, aussitôt qu'Alphonsine étoit couchée et endormie; j'étois occupée sans relâche à travailler pour elle, et à blanchir son linge, qu'il étoit impossible de donner à Léonore avec le mien. Dans le temps où l'on ne me refusoit rien, j'avois demandé et obtenu une grande provision de savon, que j'employois, avec épargne, uniquement à cet usage. Je faisois ces travaux dans mon oratoire, dont la fontaine m'étoit d'un grand secours. Avant d'éteindre ma lampe, je préparois dans une corbeille mille petites choses pour le lendemain. J'allois dans l'obscurité, en tenant cette corbeille, retrouver ma fille et me coucher, après avoir posé la corbeille sur la table, au chevet de mon lit. Depuis cette époque, la privation personnelle de la lumière n'en fut point une pour moi; au contraire, j'aimois à partager le malheur de mon enfant; je m'ap-

plaudissois des progrès de mon adresse; je me disois que ma fille en auroit davantage encore ; et je n'ai jamais revu seule la clarté sans éprouver un sentiment douloureux, et même une espèce de remords, en songeant que mon enfant n'en jouissoit pas. Si j'eusse été seule, en passant ainsi tous les jours douze ou treize heures dans une obscurité profonde, je crois que je n'aurois pu supporter l'ennui d'une telle oisiveté; mais je tenois ma fille dans mes bras, je me promenois avec elle environ cinq ou six heures, à diverses reprises. J'avois encore des momens de bonheur, ceux où je l'allaitois, ceux où, me livrant à la douce espérance qui ne m'a jamais quittée, je me représentois l'instant de notre délivrance. J'ai tellement pensé à cet avenir de joie et de ravissement, et à tout ce que je sentirois en rendant à ma fille la lumière, en la voyant jouir de la clarté du jour, de l'aspect des cieux et des merveilles de la nature, que si Dieu me réserve cette

félicité suprême, je n'éprouverai rien que je n'aie imaginé. Je me peignois à moi-même, sous des traits si vifs, la situation fortunée où je me plaçois, ces rêveries avoient un tel charme pour moi, qu'elles ont répandu sur mes tristes jours toutes les émotions du bonheur, tous les transports de la joie. Ce sont, il est vrai, des illusions ! je n'en suis pas moins dans un sombre souterrain! qu'importe, si ces chimères m'occupent délicieusement....... Hélas ! la vie elle-même n'est qu'un songe rapide, qu'un enchaînement d'illusions, agréables ou douloureuses ; rien n'y est réel que la vertu ; d'ailleurs, tout y est idéal ou trompeur. On s'afflige, on se livre à la joie pour des chimères, on voit ce qui n'est pas, on espère l'impossible, on compte sur ce qui n'arrivera jamais. Presque toujours la prévoyance n'est qu'une inquiète et triste folie ; et la sécurité qu'un aveuglement. Dans les situations ordinaires de la vie, quand on se rappelle ses craintes, ses inquié-

tudes, ses chagrins et ses plaisirs, on est étonné d'avoir pu s'effrayer, se tourmenter, s'affliger et se passionner. Les objets et les causes de tant de vives agitations ne paroissent plus, offerts par le souvenir, que des fantômes et des rêveries. On aime sans être aimé; on aime parce qu'on suppose ce qui n'est pas, surtout quand on aime passionnément. On chérit un être imaginaire, une idole qu'on s'est créée.... Si la sensibilité nous abuse, l'amour-propre produit plus d'illusions encore. On se croit applaudi, admiré, quand on est, en secret, critiqué avec rigueur, avec injustice, et même calomnié. La gloire que l'on poursuit échappe, ou n'est obtenue qu'aux dépens du bonheur et de la tranquillité; on ne la possède jamais telle qu'on se l'étoit représentée; elle est toujours troublée, contestée, fragile.... Enfin, tout est dans la vie l'ouvrage fantastique de notre imagination. L'espèce de bonheur que je suis parvenue à me former n'est donc pas, au fond, d'une nature très-

différente de celui que l'on appelle réel? J'ai supporté sans doute des maux inouis, j'ai souffert des anxiétés et des angoisses dont rien ne peut donner l'idée; mais ces momens affreux ont été rapides, la religion en a toujours tempéré promptement l'horreur; et dans ce cachot, impénétrable au jour, où les passions m'ont plongée; dans cet abyme obscur où la vengeance me retient, j'ai joui des sensations les plus pures et les plus délicieuses; j'ai goûté des joies célestes et ravissantes; et, ce qui peut-être paroîtra plus extraordinaire encore, mes journées, en général, se sont écoulées d'une manière douce et tranquille; et je me rappelle que dans la première année de mon mariage je n'ai pas passé un seul jour sans gémir et sans répandre des torrens de larmes. Les dédains du comte et ma passion pour lui me rendoient la plus infortunée de toutes les créatures. Rien cependant ne peut se comparer au sentiment que m'inspire ma fille. Avant

d'être mère, je n'avois même pas l'idée d'un tel attachement, parce que tout est égoïsme et déraison dans l'amour, tout est pur et désintéressé dans la tendresse maternelle. Une affection si généreuse pourroit-elle ne pas agrandir l'ame, perfectionner les vertus, et donner le courage?....

Cependant, comme je desirois augmenter ma petite provision de bougie, afin de pouvoir de temps en temps travailler pour ma fille, je donnai encore quelques ducats à Léonore, et je la conjurai de m'apporter de la lumière, l'assurant que je n'en avois plus du tout. Elle me répondit qu'il ne tenoit qu'à moi de devenir heureuse, en consentant à faire le bonheur de don Sanche. Elle ajouta qu'elle ne vouloit pas, par une complaisance déplacée, autoriser mon obstination, et qu'enfin elle devoit obéir aux ordres qu'elle recevoit. Je la pressai vainement, elle fut inflexible. Elle me dit dans cette conversation, que don Sanche ignoroit entièrement la

nouvelle rigueur exercée contre moi, mais je n'en crus rien.

Cette idée me rendit tout l'éloignement, tout le mépris que j'avois eu pour lui, et que ses derniers entretiens et ses lettres avoient, je l'avoue, fort diminués. Le soir même, en allaitant mon enfant, une pensée accablante jeta l'épouvante jusqu'au fond de mon ame. Il entroit dans le plan de mes oppresseurs de me pousser à bout par tous les moyens imaginables; il ne me parut que trop possible qu'après avoir employé vainement tant de cruautés, on en vînt enfin à me réduire au pain et à l'eau; et alors comment nourrir mon enfant? De ma force et de ma santé dépendoit son existence; sa vie étoit inséparablement unie à la mienne; idée touchante et terrible!.... Hélas! toutes les mères goûtent la joie de penser que leurs enfans leur survivront; et moi, par un malheur qui bouleverse toutes les lois de la nature, si je succombois à mes maux, j'entraînois avec moi ma fille

dans la tombe !..... Cette affreuse réflexion, qui devoit me causer les peines les plus déchirantes, m'engagea à parler encore à Léonore le surlendemain. Je ne voulus pas lui confier mes horribles craintes; mais je lui dis que ma santé s'altéroit sensiblement, que j'avois mal à la poitrine, et que je desirois qu'elle ajoutât une pinte de lait aux alimens qu'elle m'apportoit tous les deux jours. Elle me le promit. Mais, repris-je, si par un caprice bizarre et cruel, on vous le défendoit ? A cette question Léonore rêva un moment; ensuite, prenant la parole, Quant à votre nourriture, dit-elle, soyez tranquille, je vous donnerai toujours ce que vous demanderez, si vous êtes discrète...... — Oh ! ma chère Léonore ! j'aurai autant de discrétion que de reconnoissance. — Jusqu'ici on ne m'a rien défendu à cet égard ; mais si par la suite on vouloit vous retrancher des alimens, comptez sur moi. Ces paroles me transportèrent ; j'aurois voulu pouvoir embrasser celle qui me don-

noit une telle assurance ; je la remerciai en pleurant ; je lui dis que j'avois encore de l'argent et quelques beaux diamans ; que tout seroit pour elle si elle me tenoit parole, et que la première fois qu'elle viendroit, je lui donnerois un cœur de pierreries qui valoit plus de six cents ducats. Elle me répondit que la religion et l'humanité la faisoient agir, et non l'intérêt ; et elle m'annonça qu'elle reviendroit le soir même m'apporter une pinte de lait. Comme j'entendois parfaitement au son de sa voix quand elle étoit bien disposée en ma faveur, je connus qu'elle n'avoit jamais été si contente de moi. Je crus pouvoir hasarder une nouvelle prière ; je possédois un briquet, mais je n'avois presque plus d'amadou ; j'en demandai, avec quelques paquets d'allumettes. Je lui dis que, vivant dans d'épaisses ténèbres, je trouverois une sorte d'amusement à battre un briquet, à voir du moins quelques étincelles, quelques traits de lumières en brûlant les

allumettes. Léonore n'hésita point à m'accorder l'amadou ; elle fit quelques difficultés pour les allumettes. J'insistai, en m'engageant à n'en brûler qu'une par jour, et elle céda. Elle revint le soir m'apporter une pinte d'excellent lait, une grande provision d'amadou, et une douzaine de paquets d'allumettes. Je reçus ces présens comme des richesses inestimables, que je ne crus pas trop payer en donnant un magnifique cœur de rubis et de brillans. Cette heureuse soirée, qui calmoit mes plus cruelles inquiétudes, me fit passer une bonne nuit. Par un bonheur singulier, mon sommeil, depuis la naissance d'Alphonsine, a preque toujours été paisible ; je n'ai jamais fait un rêve sinistre ; mes songes m'offroient constamment les douces images que je me représentois dans mes longues rêveries ; je voyois ma fille parvenue aux premières années de l'adolescence ; je me promenois, avec elle, sous des ombrages délicieux, ou dans des prairies émaillées de fleurs ; je jouis-

sois de sa surprise, des transports de sa joie..... Des voix célestes dirigeoint notre route; des anges du ciel, brillans de lumière protégeoient, guidoient Alphonsine, et planoient sur sa tête!.... En me reveillant, je me trouvois encore heureuse; ma fille étoit à mes côtés, je l'entendois respirer doucement. Elle dormoit appuyée sur mon sein.....

J'avois fini tous mes petits travaux pour elle; il me restoit bien peu d'huile, je cessai d'allumer ma lampe. Je couchois ma fille après mon dîner; elle dormoit au moins trois heures. Pendant son sommeil j'allois dans mon oratoire prier Dieu et jouer de la guitare; j'y chantois des cantiques et des romances dont j'avois composé les paroles. Mais je ne passois pas tout ce temps loin d'Alphonsine; de demi-heure en demi-heure je me levois, j'allois écouter si elle dormoit. Les soirs, j'écrivois; j'avois pris l'habitude d'écrire passablement sans lumière, au moyen d'une petite règle que j'appliquois sur mon

papier, et qui me servoit à contenir ma plume et à former mes lignes d'écritures droites, à des distances les unes des autres à-peu-près égales; je n'écrivois alors qu'un journal et des réflexions. Ces premiers mémoires, extrêmement détaillés, m'ont fourni depuis les matériaux de cette histoire, que je n'ai recommencé à écrire que la dixième année de ma captivité. Ma fille avoit quatre mois; et depuis le dix-huitième jour de sa naissance, j'étois privée de sa vue, je n'osois la regarder durant son sommeil, dans la crainte qu'elle ne se réveillât; mais ne pouvant plus résister au desir passionné de la voir un moment, j'imaginai un jour, en la couchant, de lui mettre un épais bandeau sur les yeux; elle le souffrit sans pleurer, et s'endormit aussitôt. Alors je me hâtai d'aller dans mon oratoire, pour y allumer une bougie; car, dans la crainte de réveiller mon enfant, je ne battois jamais mon briquet dans ma

chambre..... J'allumai ma bougie, et, tremblante de joie et d'attendrissement, je m'approche du lit; je me mets à genoux sur un tabouret; je pose la lumière sur la table de nuit; je jete des yeux baignés de larmes sur l'unique objet de ma tendresse..... Le bandeau me déroboit la moitié de son petit visage, ses yeux, ses sourcils, une partie de son front et de son nez;.... mais combien je la trouvai embellie!... Avec quel sentiment religieux de reconnoissance je la contemplois!.... Ingrate que je suis, me disois-je quelquefois, je gémis, et je possède ce trésor!.. et Dieu, pour me le donner, a daigné faire un miracle.... Nous vivons, elle grandit et se fortifie; elle a la douce fraîcheur d'une rose blanche,.... et je jouis d'une santé parfaite..... Après tant de prodiges et de bienfaits, m'est-il permis de craindre l'avenir? Notre existence n'est-elle pas mille fois plus miraculeuse que ne pourra l'être notre délivrance?.... Que m'importent les noirs desseins de mes

ennemis ? Dieu n'est-il pas ici ? ne veille-t-il pas sur mon enfant?.... Innocente créature, ange tutélaire de cette caverne, j'aime à penser que toute la protection divine repose sur ta tête; que c'est pour ton salut que je suis inspirée; que c'est à toi que je devrai la fin de mes peines. Je ne puis offrir à Dieu que des regrets et une pénitence forcée, mais ton innocence nous obtiendra toutes les faveurs du ciel.... Tu répands déja le bonheur dans ce souterrain ; tu le sanctifieras ; tes premiers sentimens seront pour ton Créateur et pour ta mère; les louanges de Dieu seront chantées ici par une bouche pure..... O! combien, dans ce lieu, l'hommage que tu rendras à l'Éternel sera digne de lui être offert!... Tu n'auras jamais connu les joies profanes de la terre ; tes regards seront chastes comme ta pensée. Tes yeux n'auront vu que l'uniforme et sombre nuit ; la vanité n'aura pu jeter dans ton jeune cœur des germes de corruption ; ta mère même ne connoîtra pas

ta beauté ; le langage de la flatterie ne t'aura point séduite ; les accens de ta mère, et des chants religieux auront seuls frappé ton oreille. Enfant béni du ciel, plante délicate et chérie, cultivée dans l'ombre, à l'abri d'un soleil brûlant et des vents destructeurs ; toi dont les sens ne seront jamais profanés ; toi qui ne pourras éprouver que des sensations vertueuses, ah ! sans doute ta vie sera fortunée ; les premiers jours en seront si purs !.... Ces pensées remplissoient mon ame d'une joie surnaturelle. La foi religieuse et la reconnoissance en bannissoient toute inquiétude ; l'amour maternel se confondoit dans mon cœur avec la piété ; avec quelle ferveur, avec quel transport je bénissois, j'adorois Dieu en regardant ma fille !... Je restai plus de deux heures dans cette situation délicieuse ; ma fille fit un mouvement, et j'éteignis en soupirant ma lumière..... Je me promis de la revoir ainsi tous les deux ou trois mois.

C'est bien en effet à la piété que j'ai

dû des momens si doux, et l'étonnante tranquillité dont j'ai joui. Que serois-je devenue dans ce triste séjour, si j'eusse été sans religion?....

Le lendemain j'éprouvai un grand chagrin; je me rapelai que j'avois porté et laissé dans mon oratoire un panier qui contenoit la moitié de ma petite provision de bougie, ainsi que l'amadou et toutes les allumettes que Léonore m'avoit données. J'allai chercher ce panier pour le remettre dans mon armoire, et ma surprise fut extrême, lorsqu'en tâtonnant dans cette obscurité, je ne retrouvai plus que de la cire fondue répandue sur la terre. Il est vraisemblable que dans mon trouble et ma précipitation, j'avois laissé tomber dans la corbeille le reste d'une allumette allumée, qui mit le feu aux autres et à l'amadou, ce qui consuma le panier et les bougies. Ce fut un événement bien affligeant pour moi, et je me punis avec sévérité de cette étourderie; car, voulant réserver pour les besoins à venir le peu de bou-

gie qui me restoit, je renonçai au bonheur de revoir mon enfant. Cette résolution forcée m'attrista profondément; non-seulement elle me privoit d'un plaisir inexprimable, elle m'ôtoit encore la douceur de l'attente; j'avois un intérêt de moins à compter les jours qui s'écouloient. Cependant, je jouissois toujours avec délices des progrès de ma fille, sa force augmentoit sensiblement chaque jour, et ses premières dents percèrent heureusement; elle crioit moins; à sept mois, elle commençoit à me donner des signes de sensibilité; bientôt elle doubla véritablement mon existence, en répondant à mes caresses... Comme elle n'étoit distraite par aucun objet extérieur, et que je lui répétois sans cesse les premières paroles que je voulois qu'elle prononçât, elle parla plutôt qu'aucun autre enfant; et je ne puis dire ce que j'éprouvai, lorsqu'un matin, que je la tenois dans mes bras, je l'entendis articuler distinctement ces mots: *Mon Dieu!*.... A cette voix an-

gélique, à cet accent touchant, je crus entendre en effet un ange. Pénétrée d'un respect religieux, je tombai à genoux, en serrant mon enfant contre mon sein... Mon ame entière s'élança au pied du trône de l'Eternel, mais je n'osai prier, je n'osai joindre ma voix à cette voix innocente... J'écoutois avec saisissement. Deux fois elle répéta *Mon Dieu!*... Quel moment! ô combien il accrut ma confiance en la protection divine!.... Quelle heureuse révolution dans mon sort! Ma fille parloit! elle avoit alors dix mois, elle parloit!.... Bientôt le silence affreux de la caverne alloit cesser... Le plus pur de tous les êtres vivans alloit invoquer Dieu pour nous! Cet objet uniquement aimé pourroit bientôt m'appeler, m'écouter, me comprendre, et me répondre!..... Ah qu'il m'étoit facile désormais d'oublier l'univers, dont j'étois séparée! Que contenoit-il qui fût comparable pour moi à ce que je possédois? La religion, la solitude, le malheur, et de profondes méditations,

m'avoient appris à mépriser tous les plaisirs factices, tous les biens de convention, toutes les jouissances frivoles de la vanité. Dans cet asyle ténébreux, la mort étoit si près de moi !.... Je pensois a dix-huit ans comme on pense toujours sur le bord de la tombe lorsqu'on s'y trouve avec sa raison et toutes ses facultés. Que pouvoit m'offrir le monde ? de vains plaisirs, dont j'avois perdu le goût, et dont je connoissois la dangereuse illusion ; des richesses ? je venois de donner avec joie des diamans pour quelques allumettes ; je ne concevois plus qu'il fût possible d'estimer ce qui n'est pas utile, et que l'on pût aimer le faste et la magnificence. Je ne tenois plus à la vie que par le cœur ; ma caverne renfermoit l'unique objet qui pouvoit m'y attacher.

Alphonsine, les jours suivans, répéta mille fois le nom sacré qu'elle avoit appris ; elle ne manquoit pas de le dire dès quelle desiroit ou demandoit quelque chose ; elle avoit l'air d'invoquer Dieu,

et de s'adresser à lui, et c'étoit toujours avec une voix un peu plaintive, d'une douceur enchanteresse ; c'étoit en elle, hélas ! un accent naturel, qu'elle a conservé, et qui lui donne un ton suppliant que je n'ai jamais entendu sans émotion et sans attendrissement. Après lui avoir fait rendre ce premier hommage au Créateur, je ne m'occupai plus qu'à lui apprendre à m'appeler, et j'y parvins en peu de jours.

Toutes les mères ont connu ce bonheur, mais qui jamais a pu le goûter comme moi ? Rien ne peut me distraire des jouissances maternelles ; je suis mère, uniquement mère, dans tous les momens de ma vie.

Ma fille commençant à montrer de l'intelligence, je cherchois de mille manières à l'amuser ; je ne voulois pas qu'elle entendît de la musique ; et cependant, au milieu de cette obscurité profonde, le bruit et le mouvement étoient les seules choses qui pussent faire sur elle quelque impression. Elle

ne crioit plus ; néanmoins je connoissois parfaitement quand elle s'ennuyoit, parce qu'alors elle gémissoit sourdement, en laissant tomber sa tête sur ma poitrine. Une caresse suffisoit pour la ranimer ; mais, à onze mois passés, elle n'avoit point encore donné le plus léger signe de gaieté ; je ne l'avois jamais entendue rire. Peut-être sourioit-elle ; hélas ! je l'ignorois ; les doux sourires de mon enfant étoient perdus pour moi !.... Azor, quatre mois auparavant, ayant cassé son collier, j'avois serré ce collier qui portoit deux grelots, et j'imaginai d'en faire un jouet pour Alphonsine ; cette invention me procura l'un des plus grands plaisirs que j'aie goûté dans le souterrain ; j'entendis enfin ma fille faire plusieurs éclats de rire..... Ces premiers rires, qui me rendirent si heureuse, me causèrent cependant une sorte de saisissement et un attendrissement douloureux. Le son du rire étoit si discordant et si étrange dans ce lieu ;..... cette innocente joie, qui me

charmoit, me faisoit faire un si triste retour sur la situation de cette enfant chérie!..... Tandis qu'elle rioit, mes pleurs couloient..... Le collier d'Azor ne m'en devint pas moins précieux. Je me rendis au guichet le jour suivant, pour demander à Léonore une douzaine de grelots, que j'ajustai autour de l'étui d'ivoire d'un crayon, et je composai ainsi un joujou qui fit les délices de mon Alphonsine. Je l'exerçois doucement à marcher; elle a marché tard; elle étoit craintive, et quoiqu'elle n'ait jamais fait un pas, jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, sans me tenir par la main, elle montre toujours en marchant une sorte de frayeur machinale, qu'elle exprime par de petits tressaillemens, et en s'accrochant de temps en temps à ma robe. Je parvins de la sorte à l'époque la plus intéressante pour moi, l'anniversaire de la naissance de ma fille. Je célébrai ce jour, le plus beau de ma vie, en en passant la plus grande partie en prières dans mon ora-

toire. Le matin, je donnai à mon enfant un petit évantail, qui parut la charmer; elle n'avoit jamais senti que l'air léger et presque imperceptible qui s'échappoit des fentes du rocher de la fontaine; elle ne connoissoit ni le bruit des vents ni la fraîcheur des zéphyrs; le mouvement que je donnois, près de son visage, à l'éventail, lui causa un plaisir extrême. Elle m'en remercia, en m'embrassant à plusieurs reprises, et en répétant, du ton le plus doux et le plus touchant: *Mon Dieu!..... Maman!....* Ensuite je lui livrai l'éventail, qui l'occupa jusqu'au soir, et qui a fait depuis l'un de ses plus grands amusemens. En réfléchissant sur mes fautes passées, sur la miséricorde divine, et sur ma situation, je crus devoir faire à Dieu un dernier sacrifice. J'avois un petit portrait en miniature de don Pèdre; il m'étoit devenu plus précieux depuis la naissance d'Alphonsine; car j'avois le dessein de le lui donner par la suite; mais en ce jour mémorable, qui

me retraçoit si vivement les bienfaits de Dieu, et les miracles de bonté qu'il avoit opérés en ma faveur, je pensai que je ne devois pas garder, dans un séjour de pénitence, le gage profane d'un amour criminel. Le matin, tandis que ma fille dormoit encore, je fus dans mon oratoire. Je me mis à genoux, j'offris à Dieu ce dernier sacrifice, comme un hommage de reconnoissance. Ensuite, je montai sur le siége de mousse, j'étendis le bras, et je jetai le portrait, à l'endroit où la fontaine, partagée en deux nappes d'eau, tombe avec fracas derrière la grande masse de rochers; le portrait, emporté par l'onde, diparut parmi les rochers..... Cette action me coûta; mais, en satisfaisant ma conscience, elle acheva d'assurer ma tranquillité.

Depuis huit mois je n'avois pas vu ma fille; je résolus de la voir ce soir même, seulement quatre ou cinq minutes, me promettant de ne la regarder que ce peu de temps, une fois chaque année, à pareil

jour. En la couchant, je lui mis le bandeau sur les yeux; mais je l'entendis pleurer. Mon cœur fut déchiré, en pensant que je lui causois une contrariété qui ne pouvoit lui être utile. Combien je me trouvai barbare de faire couler ses larmes, pour mon seul plaisir!... Aussitôt j'ôtai son bandeau, et je la couchai; elle pleuroit toujours; je l'appaisai en la caressant. Elle s'endormit. J'étois assise au chevet du lit, je tenois une de ses petites mains, et au bout d'une demi-heure je sentis cette main tressaillir deux fois. Je me rappelai tout-à-coup qu'elle avoit encore une grosse dent à percer, et qu'elle avoit peu teté dans la journée.... Sa main étoit brûlante. J'imaginai qu'elle avoit des convulsions...... Inspirez-moi, mon Dieu! m'écriai-je. Ma fille, à moitié réveillée, répéta, *mon Dieu!*..... Sa petite voix, lamentable et tremblante, acheva de m'arracher l'ame.... Je repris le bandeau, que j'attachai sur ses yeux; et, me cachant derrière un pan de tapisserie, j'allumai

une bougie, que je mis dans ma lanterne sourde. Alors, je pris un de mes livres de médecine, et je relus l'article marqué par le signet, et intitulé *Convulsions des enfans.* Il commençoit ainsi : *La première chose à faire, c'est de mettre l'enfant au grand air, d'ouvrir une fenêtre, et de le porter sur un balcon; faute de cette précaution, l'enfant peut périr en quelques minutes.....* En lisant ces lignes, si terribles pour moi, je sentois mon sang se glacer dans mes veines... Ah! jamais je n'avois connu comme dans ce moment toute l'horreur du lieu que j'habitois..... Cependant, il falloit agir; je pensai que la fraîcheur du caveau de la fontaine pourroit en quelque sorte suppléer au grand air; j'y portai mon enfant, qui me parut plongée dans une espèce de sommeil léthargique; je la posai sur un coussin, et je fus lui préparer une potion dont mon livre me donnoit la recette.... J'eus beaucoup de peine à la lui faire avaler; enfin, j'y parvins. Mais un instant après, elle

devint immobile ; ce que je voyois de son visage étoit d'une pâleur effrayante ; son pouls annonçoit une extrême défaillance ;... et je n'avois plus rien à faire ; il falloit attendre l'effet de la potion !... Elle se meurt ! dis-je, en jetant autour de moi des regards égarés. Elle se meurt !.... et je ne puis appeler de secours !... Privée de sa vue depuis huit mois, je ne devois la revoir que mourante.... O ! je ne l'aurai donc possédée quelques instans que pour connoître le tourment d'aimer sans mesure, pour la voir expirer dans mes bras, pour creuser moi-même sa tombe dans cet effroyable abyme, et pour l'ensevelir de mes mains !.. Que dis-je, hélas ! ô Dieu, juste et bienfaisant pardonne ! Le murmure est dans mon cœur et dans ma bouche. Ah ! pardonne !..... En me donnant cette enfant dans cette caverne, tu m'as prescrit de m'y dévouer uniquement ; tu m'as demandé mille fois plus d'amour pour elle que tu n'en exiges de toutes les autres mères..... Daigne

donc pardonner cet égarement maternel..... Je me soumets à ta volonté, toujours équitable.... Cette enfant est à toi, si tu veux la réunir à la troupe heureuse des anges, dois-je m'en affliger? La vie n'aura pas été pour elle un voyage pénible; elle en atteindra le but dès les premiers instans de son existence... Elle n'en aura point connu les maux affreux; elle n'aura point senti les angoisses d'une mère infortunée...... Ah! quand je songe que sur la terre elle pourroit souffrir un jour ce que j'éprouve, je puis supporter l'idée de sa mort..... O! mon enfant, que m'importera mon sort quand je serai tranquille sur le tien! S'il est possible que je te survive, je ne me plaindrai point. Je me dirai: elle est heureuse! Insensible à tous les événemens de la vie, mon ame, détachée de la terre, te suivra dans le séjour immortel. Je t'y verrai dans le sein de Dieu. Je jouirai de ton bonheur, et, certaine de te rejoindre, muette et résignée sur ta tombe, j'attendrai, en t'in-

voquant, l'instant qui doit nous réunir....

En parlant ainsi, j'avois les yeux fixés sur ma fille; je vis qu'elle entr'ouvroit la bouche, ses lèvres étoient entièrement décolorées. Je frémis jusqu'au fond des entrailles, je crus qu'elle alloit expirer. O ma dernière espérance sur la terre! m'écriai-je, tu vas donc t'évanouir pour toujours!.... et moi je vais rester fixée, jusqu'au terme de ma déplorable vie, dans cet état affreux d'angoisse et de douleurs inexprimables.... Tous mes projets sont anéantis, tous mes desirs sont éteints.... Le temps ne marchera plus pour moi que pour me conduire dans la tombe, il ne produira plus de changement dans mon sort, ni de nouveaux sentimens dans mon cœur.... Je n'aurai plus de sensibilité que pour regretter et pour souffrir.... Non, je ne reverrai jamais la lumière des cieux. Je veux mourir dans ton sépulcre. Hélas! tes derniers regards n'auront pu se fixer sur ta malheureuse mère. Je ne verrai ton visage que

lorsqu'il sera couvert de l'ombre éternelle de la mort.... Cette pensée déchirante me donna la plus violente tentation de dénouer son bandeau tandis qu'elle respiroit encore; mais je fus retenue par l'idée que l'espèce de révolution qu'elle éprouveroit en recevant la clarté avanceroit peut-être ses derniers momens..... Comme j'hésitois encore, elle fit un mouvement, je tressaillis;... elle étend les bras, et la douce espérance vient aussitôt ranimer mon cœur éperdu. Je levai mes mains vers le ciel, nul langage humain ne pouvoit exprimer ce que je ressentois. Je ne prononçai que ces paroles: Anges du ciel, parlez, priez pour moi!.... Ma fille se mit à crier;.... je la regardai; j'avois un peu relevé son bandeau; je vis qu'elle reprenoit sa carnation naturelle; je l'embrassai avec tous les transports du bonheur; je la serrai contre mon sein en l'inondant de mes larmes; je tâtai son pouls, il étoit beaucoup moins foible; je me prosternai en m'écriant: Vains

secours de l'art, je ne vous regretterai plus..... O Bienfaiteur tout-puissant, c'est vous qui donnez tout, rien ne manque ici, vous veillez, vous y régnez. Je n'ai besoin ni des conseils de la sagesse humaine, ni de la science des hommes ; je vous appelle, et vous m'écoutez ; je vous implore, et vous me répondez.... Dans cet heureux abandon de l'univers entier, dans ce profond silence, je vous entends, vous m'exaucez, vous me rendez mon enfant!.... Oui, je vous entends, ô Protecteur, ô Père adoré! vous me dites : N'es-tu pas sous ma seule garde? sois soumise, et ne crains rien. En prononçant ces paroles avec tout l'enthousiasme de la reconnoissance et de la joie la plus vive, je repris mon enfant sur mes genoux ; elle avoit une attitude languissante, mais elle ne souffroit plus ; et tandis que je la caressois avec transport, elle me dédommagea de tous les tourmens de cette affreuse nuit ; elle passa un de ses petits bras autour de mon cou, elle

m'embrassa, elle me sourit.... O combien il me parut céleste et touchant, ce premier sourire, que je recueillois enfin après tant d'inquiétudes et de mortelles douleurs !... Je portai ma fille dans mon lit, je laissai une lampe allumée dans mon oratoire, et je me couchai. L'ivresse que me causoit mon bonheur m'empêcha long-temps de dormir. Je réfléchis à ma situation, et ce fut avec des sentimens tout nouveaux. Je remerciai Dieu de m'avoir arrachée à tous les plaisirs qui ne touchent point le cœur, pour me donner une existence qui n'avoit presque plus rien de matériel et de terrestre. Je n'étois plus sur la terre que pour adorer et pour servir Dieu, pour aimer et pour soigner ma fille. Je bénis le ciel qui m'avoit préparé une vie si noble et si douce, puisqu'elle étoit entièrement consacrée à l'amour et au devoir. Le lendemain, j'examinai la bouche de mon enfant, et je connus avec une satisfaction inexprimable, que sa dernière grosse dent étoit percée. Elle

reprit, les jours suivans, une santé parfaite. Je l'allaitois toujours, mais je commençois à lui donner quelques autres alimens, afin de la disposer à être sevrée promptement, si quelque accident tarissoit mon lait. Il n'étoit pas étonnant que, malgré ma jeunesse, je me conduisisse avec toute la prudence d'une nourrice consommée, puisque depuis dix-huit mois toutes mes lectures et toutes mes pensées n'avoient eu que mon enfant pour objet. De continuelles et profondes réflexions, et la tendresse maternelle, suppléoient en moi à l'expérience.

Don Sanche étoit absent, ou feignoit de l'être depuis quinze mois, et je vivois dans les ténèbres depuis plus d'un an; je ne doutois pas qu'il ne fût enfin guéri d'une passion si féroce et si malheureuse. J'étois tellement indignée de la dernière barbarie exercée contre moi, que, n'attendant plus rien de sa protection, j'éprouvois un grand plaisir en pensant qu'il m'avoit abandonnée, et que je ne le reverrois jamais; car, de-

puis la naissance d'Alphonsine, je craignois mortellement toute espèce de visites, et sur tout les siennes.

Un matin, que j'allois, comme de coutume, au guichet, j'aperçus avec étonnement, à cent pas de distance, un foible rayon de lumière; je précipite mes pas, et je trouve dans la corbeille une lanterne contenant une bougie allumée. A coté de la lanterne étoit une lettre; je reconnois l'écriture de don Sanche, j'ouvre en tremblant cette lettre, et je lis ce qui suit :

« J'arrive, et j'apprends avec horreur « la cruauté dout vous avez été l'objet. « Cette barbarie étoit cependant fondée, « me dit-on, sur une crainte dont je « vous instruirai. Mes affaires sont heu« reusement terminées, et vous êtes li« bre!..... Votre mariage est cassé; le « comte vient de se remarier. — Je serai « à vos pieds ce soir à six heures. »

Cette lettre, qui me causa les plus vives alarmes, ne me persuada point que don Sanche eût ignoré que j'étois privée de lumière depuis un an; mais je

sentis qu'il falloit dissimuler mon opinion. J'étois moins tentée que jamais de confier à don Sanche un secret qui m'étoit mille fois plus cher que ma vie, et je frémissois en pensant qu'il alloit peut-être le découvrir. Je pris toutes les précautions qui pouvaient prévenir ce malheur; je couchai mon enfant; j'envoyai mon chien hors de ma chambre, errer dans la caverne, et je restai auprès de ma fille jusqu'à cinq heures et demie: je venois de l'allaiter; elle s'endormoit; je me levai pour me rendre dans le caveau de la fontaine. Comme j'y entrois, j'entendis aboyer Azor..... Un instant après, don Sanche parut....... Je fus frappée du changement extraordinaire de sa figure; je vis qu'en me persécutant il avoit souffert...... Il étoit ému, tremblant; il s'assit, voulut parler, et la parole expira sur ses lèvres...... Il pâlit d'une manière effrayante, et mettant ses mains sur ses yeux: Non, dit-il, je ne puis supporter votre vue!..... Il étoit prêt à s'évanouir. Il pencha sa

tête sur son épaule, et ses yeux se fermèrent...... Je me levai précipitamment; je pris, dans le creux de ma main, un peu d'eau de la fontaine, que je jetai sur son visage, et je soutins son corps défaillant, qui tomboit sur le rocher; il rouvrit les yeux, et me regardant fixement: Dieu! dit-il, c'est vous qui me secourez!..... Il se leva, retomba sur le siége de mousse, et après un moment de silence: Ne croyez pas, reprit-il d'un air farouche, que je puisse être touché de ce signe trompeur de compassion..... Non, votre barbarie surpasse toute celle dont vous êtes l'objet...... Il est impossible d'exister dans la situation où vous êtes, sans être soutenue par toute l'exaltation d'une passion violente. Vous vivez ici de haine et de vengeance!..... Vous savez que vous me tuez, que je me meurs, et cette idée vous donne un courage surnaturel!..... A ces mots, je levai les yeux au ciel. Ah! don Sanche, répondis-je, non-seulement je ne vous hais point, mais je m'intéresse vivement à vos

jours.... — Et pourquoi? grand Dieu!... — Parce que vous êtes ma seule espérance, et que vous serez mon libérateur. — Ah! s'il étoit vrai que vous m'estimassiez assez pour croire....! mais non, il n'est plus temps, vous m'abhorrez, vous me méprisez....... Il prononça ces paroles avec un ton et une expression qui me firent connoître qu'il étoit vivement ébranlé. Songez, m'écriai-je, à tout ce que j'ai souffert depuis un an, privée de toute clarté, seule dans cet affreux séjour..... Eh bien, sans m'imposer de conditions, sans rien exiger de moi, vous allez, par un généreux retour à la vertu, me rendre à la lumière, à la vie; vous allez briser mes liens..... venez...... En prononçant ces paroles, je prends sa main; il tressaille, se lève, fait avec moi quelques pas; je me crus libre, j'allois lui confier mon secret, et déposer mon enfant dans ses bras, quand tout-à-coup il s'arrête, et dit: Quoi! dans cet instant même?..... — Oui, ne différez pas...... — Cela est impossible;

je suis enfermé avec vous dans le souterrain ; Léonore a les clefs, et ne viendra me chercher que dans une heure ; elle et le comte resteront à la porte ; et si, avant tout, je ne montre pas l'écrit signé de votre main, le barbare est capable de vous poignarder. Vous seriez vengée, mais..... — C'en est assez, interrompis-je ; n'y pensons plus ; laissez-moi donc mourir en paix ici. — Venez, reprit-il d'un air égaré ; je lui plongerai mon épée dans le sein. Je ne puis vous délivrer que par un crime ; que m'importe ? je suis las de vivre....... — Ah ! quittez cet affreux langage. — Diana, donnez-moi votre main !..... je le veux. N'êtes-vous pas en mon pouvoir ?.. Vous voulez *mourir en paix ici !*.... Ce mot a réveillé tous mes ressentimens..... Non, je ne vous laisserai point ce repos dont vous m'avez privé sans retour........ Ne suis-je pas le maître absolu de votre destinée ? Audacieuse et foible créature !..... La force ne peut-elle pas me donner ce que je sollicite en vain ?......

Vous préférez à mes offres, à mon amour, cette caverne et d'éternelles ténèbres; et j'ai pensé me laisser séduire! Si j'eusse pu vous délivrer dans l'instant, je l'eusse fait, et je vous perdois sans retour; je cessois d'être l'arbitre souverain de votre sort!..... Non, non, plus de folle pitié; promettez-moi de devenir mon époux, ou craignez tout de ma rage et de mon désespoir.

Pendant ce terrible discours, mes cheveux se dressèrent sur ma tête....... je m'efforçai de cacher mon effroi mortel, et prenant un ton calme : Non, don Sanche, repris-je; non, je ne vous crains point; je vous connois mieux que vous ne vous connoissez vous-même;... votre ame, égarée, n'est point abjecte;... et seule avec vous dans ce souterrain; seule, sans force, sans défense, abandonnée de la nature entière, je ne vous crains point...... En disant ces paroles, je me rapprochai de lui, et je lui tendis la main..... Il tomba à mes pieds, fondant en larmes..... il me dit, avec une

chaleur persuasive, tout ce qu'on peut exprimer de généreux et de passionné; néanmoins il m'étoit impossible de compter sur un homme qui avoit une telle mobilité de sentimens. Je tâchai, en lui répondant, de ne pas l'irriter; mais je ne le trompai point, je lui répétai que j'étois décidée à ne me point remarier; et que même, en supposant que je n'en eusse pas fait le vœu, rien au monde ne pourroit me déterminer à céder lâchement à la violence, et à former un lien si sacré sous de si noirs auspices. Il reprit un air sombre en m'écoutant; ensuite il resta près d'un quart d'heure plongé dans une morne rêverie: enfin il se leva, il bégaya quelques mots que je n'entendis pas, et il me quitta. Je fus débarrassée d'un poids affreux en le voyant partir; au bout de quelques minutes, je suivis, doucement et sans lumière, [illegible] traces, pour m'assurer de [illegible] je l'aperçus de loin, tenant sa lanterne; j'avançai encore; je m'arrêtai, et me cachai derrière l'angle

d'un mur; bientôt j'entendis ouvrir la porte du souterrain, et le bruit qu'elle fit en se refermant me causa un mouvement de joie; je redevenois souveraine du lieu qui renfermoit tout ce que j'aimois au monde!..... Et par le pouvoir suprême de l'amour maternel, ce bruit de clef et de verroux, si terrible à l'oreille de tous les prisonniers, ne produisit en moi qu'une sensation agréable. Je volai dans ma chambre; ma fille, réveillée, crioit et m'appeloit. Je la retrouvai avec autant de ravissement que si on me l'eût arrachée pendant plusieurs jours...... Depuis le jour où j'avais craint pour sa vie, je n'avois presque plus de lait; et la révolution que me fit la visite de don Sanche acheva de le tarir. Il fallut sevrer tout-à-fait mon enfant. Elle avoit quatorze mois; je la nourris du lait que m'apportait toujours Léonore. Elle soutint parfaitement ce changement.

Le lendemain, je reçus de D. Sanche une lettre dont voici la copie :

« Vous souffrez, et je meurs depuis

« vingt-un mois.... Il faut enfin prendre
« un dernier parti. Je n'irai plus vous
« voir; vous me séduiriez, et je ne suis
« pas le maître de céder à cette séduc-
« tion. Je vous l'ai déja dit;.... je ne puis
« même, si vous persistez dans vos re-
« fus, empêcher qu'on ne vous prive de
« lumière, et voici ce que j'ai oublié de
« vous dire hier à ce sujet. Il faut
« d'abord vous rappeler que je vous en-
« voyai des parfums il y a un an. Le
« soir même de ce jour, je fus, suivant
« ma coutume, par un sentier qui paroît
« inaccessible, et que je me suis frayé,
« sur les rochers qui forment les toits
« du souterrain.... Là, caché par des
« cyprès et des buissons d'épines, je
« croyois dans le silence de la nuit vous
« écouter, vous entendre et vous voir...
« J'étois assis sur le rocher qui se trouve
« au-dessus de la grotte de la fontaine,
« car je savois que vous passiez vos soi-
« rées dans ce lieu, consacré par votre
« piété!... Tout-à-coup, à la vive clarté
« du plus brillant clair de lune, j'a-

« perçus une fumée légère qui s'échap-
« poit des fentes du rocher. Au même
« instant, l'air fut embaumé d'une odeur
« délicieuse !.... Je devinai que dans ce
« moment vous brûliez les parfums que
« vous teniez de moi.... Vous n'aviez
« point dédaigné mes dons : cette idée
« m'enivra : je respirois avec délices
« cette vapeur odorante !.... Ainsi, cet
« hommage de l'amour, sanctifié par
« vous, devenoit entre vos mains l'en-
« cens le plus pur offert à la Divinité ;
« et malgré vos persécuteurs, il perçoit
« les voûtes épaisses de votre prison, et
« s'élevoit librement jusqu'aux cieux !
« Je me prosternai sur le rocher, afin
« de mieux recueillir ces émanations di-
« vines ;.... et tandis que vous formiez
« des vœux contraires à mon amour,
« et que vous attiriez sur ma tête toute
« la colère céleste, j'aimois à m'unir à
« vous, du moins par mes sentimens :
« je m'abhorrois moi-même !.. Vous gé-
« missiez, et mes larmes brûlantes
« inondoient le rocher. Saisi d'un en-

« thousiasme nouveau, j'osois prier avec
« vous! J'adorois, en frémissant, l'Eter-
« nel, dont vos vertus attestent la puis-
« sance, et je disois au fond de mon
« cœur : Oui, grand Dieu, protégez-la
« contre moi! Grand Dieu ! que Diana
« soit heureuse!.... Ah ! si vous étiez ca-
« pable d'aimer, vous seriez entraînée
« par la vérité, par l'excès d'un tel
« amour!... Ne vous faites point l'injure
« de penser qu'un cœur vicieux puisse
« vous adorer avec tant de constance;
« je vous aimai éperduement dès le
« premier instant où je vous ai vue.
« Vous aviez quinze ans..... On disoit
« que vous n'étiez pas belle encore. Ah!
« que vous le parûtes à mes yeux! Vous
« aviez déja votre regard sévère et serein,
« votre physionomie angélique, ce main-
« tien noble, sérieux et doux, et ce son
« de voix enchanteur!..... Quand vous
« devîntes la plus belle personne de la
« cour, seul, je n'en fus pas frappé; je
« ne pouvois pas vous aimer davantage;
« vous ne pouviez plus embellir pour

« moi.... Mais, comment est-il possible
« que vous soyez toujours aussi belle ?
« Que dis-je ? ah ! depuis votre captivité,
« que de charmes nouveaux vous avez
« acquis !... Le malheur vous a donné
« toute la dignité de l'âge mûr, que
« votre figure, dépouillée de tous les vains
« ornemens de l'art, est majestueuse et
« touchante !..... Mais où me laissai-je
« emporter !... Je voulois vous parler de
« la fumée que produisirent ces par-
« fums.... Tant qu'elle dura, je restai
« sur le rocher. Il étoit tard ; le comte,
« étonné de mon absence, et sachant
« que j'errois sans cesse autour du sou-
« terrain, vint m'y chercher ; il m'ap-
« pela, je descendis. J'étois si pénétré
« de ce que je venois d'éprouver, que je
« le dis au comte. Il ne répondit rien ;
« mais s'inquiétant de tout, il fit sur
« cet incident des réflexions qui l'ef-
« frayèrent ; il pensa que l'on pourroit
« apercevoir du dehors cette fumée, ce
« qui ne manqueroit pas d'exciter une
« grande curiosité ; dès que je fus parti

« il jeta, durant plusieurs nuits, de la « terre sur le rocher ; et, craignant de « n'avoir pas bouché toutes les fentes, « il ordonna à Léonore de ne plus vous « donner de lumière, je n'ai su cette « cruauté qu'en arrivant ; et je n'ai pu « la supporter..... Dans quelle horreur « vous avez vécu depuis un an !.... O « Diana ! prenez-pitié de vous-même, « de votre jeunesse, de votre beauté !.... « Vous me tuez ; et si je meurs, soyez « sûre que la haine et la vengeance ag- « graveront vos maux, de la manière la « plus atroce..... On voudra, n'en dou- « tez-pas, ensevelir un crime que rien « n'excuse..... Des grilles et des murs « peuvent être forcés et démolis !...... « L'amour, plus fort que les remords, « m'appelle et m'attache auprès du sou- « terrain ; la terreur en éloigne votre « lâche tyran.... Un soir, forcé par « moi d'en approcher, il crut vous en- « tendre gémir ; je le vis reculer en pâ- « lissant. Ne reconnoissez-vous pas sa « voix ? me dit-il. Ah ! plût au ciel !

« m'écriai-je ; dussé-je l'entendre me « maudire !... Il vous perdra, Diana, si « je cesse d'exister ; il vous perdra !... « Il craint jusqu'aux échos étouffés de « cette caverne profonde.. Il pense que « la tombe seule est silencieuse... Son- « gez-y bien !.... Ah ! ne sois pas la « victime d'un barbare ! Je le répète : je « ne veux que le titre de ton époux, « que le droit de te défendre, de mettre « ma fortune à tes pieds, et de te dévouer « mes jours...

« J'attendrai votre réponse comme le « dernier arrêt qui doit fixer sans retour « mon sort et le vôtre... Ah ! tout cou- « pable que je suis, qu'elle est noble, « qu'elle est grande ma destinée ! puis- « que la votre en dépend !... »

Ce ne fut pas sans émotion et sans effroi que je lus cette lettre et que j'y répondis ; mon billet ne contenoit qu'une répétition de ce que je lui avois déja dit et écrit tant de fois ; Léonore me rapporta cette dernière réponse.

« La porte de votre caverne sera

« murée cette nuit... On se défie de ma
« foiblesse. On a raison peut-être....
« Tout ce que je puis obtenir c'est que
« vous ne soyez pas privée de lumière...
« Je devrois fuir et vous abandonner !
« Avec quelle persévérance vous osez
« me braver !.. Vous voulez ma mort,..
« et vous serez forcée de la pleurer !...
« Cette lampe qui vous éclaire, cette
« lampe, qu'on vous accorde parce
« que je le veux, s'éteindra quand
« je rendrai le dernier soupir ; on vous
« l'ôtera quand je ne serai plus là
« pour vous protéger ! Ainsi, ma mort
« vous enlèvera votre seule consolation ;
« elle vous plongera malgré vous dans
« le deuil et dans la douleur ; ainsi,
« quand mes yeux se fermeront à la
« clarté du jour, les vôtres seront privés
« pour jamais de la lumière, et votre
« beauté, ne pouvant plus se réfléchir
« à vos propres regards, sera voilée,
« enveloppée dans des ténébres éter-
« nelles !.. Quel est donc ce nœud fatal
« qui, malgré la désunion de nos cœurs,

« joint et confond nos destinées !.....
« Je reste ici !... j'y veux mourir sur
« le rocher du souterrain.... Adieu,
« Diana... Adieu... Mon ame flétrie
« a perdu sa force et son énergie. Je n'ai
« plus de colère, je n'ai plus d'espé-
« rance, l'amour seul anime encore et
« soutient ma vie défaillante !.. J'aime
« et je me meurs, c'est tout ce que je
« sais. Je ne puis ni me repentir, ni me
« venger, ni vous rendre la liberté, ni
« m'arracher de ce lieu funeste...

« Tant que j'existerai, un mot de
« vous, un seul mot, pourra faire abattre
« le mur qui va nous séparer !.... Et
« songez bien que sans ce mot, qui
« pourroit me rendre la vie, ce mur af-
« freux *scellera votre tombe.* »

Cette lettre, ainsi que toutes celles de don Sanche, avoit une vérité d'expression et de sentiment qui me causa une vive émotion... Pour ne pas plaindre cet homme inconcevable, j'avois besoin de songer à ma propre situation, et de me rappeler avec quelle perfidie et

quelle cruauté il avoit abusé de ma confiance, pour me conduire, me précipiter et me retenir dans le plus profond abyme des misères humaines. Une réflexion sur-tout m'inspiroit contre lui le plus juste ressentiment. J'avois eu l'occasion de connoître son courage personnel, qui alloit jusqu'à la témérité; j'étois donc sûre que, dès qu'il toléroit les cruautés du comte à mon égard, il les croyoit utiles à ses desseins. Je savois qu'il avoit sur le comte tout l'ascendant que peuvent donner sur un lâche l'audace et la bravoure bien prouvées par beaucoup d'actions éclatantes : ainsi, lorsque don Sanche feignoit à mes yeux de craindre le comte, cette dissimulation ne pouvoit que m'irriter; sans cesse il la démentoit lui-même, dans des momens d'enthousiasme et de sensibilité. J'étois certaine, qu'en prenant les précautions nécessaires pour ne pas perdre le comte, et pour ne pas faire de ma délivrance une scène d'éclat, il seroit souverainement maître de mon sort, et de me rendre la liberté

sans aucune condition. Malgré son impétuosité naturelle et l'étrange mobilité de son caractère, il étoit capable d'une infatigable persévérance, il avoit juré de me forcer à lui donner ma main, et je ne savois que trop que le plus foible espoir de l'obtenir un jour soutiendroit sa constance pendant une longue suite d'années. J'avois promis solemnellement à Dieu de n'épouser jamais que le père de mon enfant. D'ailleurs, depuis la naissance d'Alphonsine, le souvenir de don Pèdre m'étoit devenu beaucoup plus cher; la nature avoit pour moi consacré cette foiblesse. Ce n'étoit pas un amant passionné que je me rappelois, c'étoit un tendre père que j'aimais à me représenter. Je connoissois l'ame généreuse et sensible de D. Pèdre, et mon cœur lui tenoit compte de toute la vive affection que surement il auroit pour sa fille, si le ciel me destinoit le bonheur suprême de la remettre un jour dans ses bras.

Ainsi don Sanche même, en se con-

duisant héroïquement avec moi, en me rendant la liberté sans conditions, n'auroit pu obtenir de mon admiration et de ma reconnoissance ce que je refusois à ses cruelles persécutions. Mon sort ne m'appartenoit plus, ma fille seule devoit en disposer, mes vœux, mes projets, mes démarches, n'avoient plus qu'elle au monde pour objet. La menace de murer la porte du souterrain, ne m'effraya nullement d'abord; mon premier mouvement fut de penser que je serois à l'abri des visites, qui me causoient tant de terreur; il me sembloit que ma fille m'en appartiendroit mieux, et que nous serions l'une et l'autre plus immédiatement sous la protection divine. Mais ensuite toute mon ame fut bouleversée, en réfléchissant à l'horreur de cette complète réclusion... J'éloignai ces funestes idées; je tâchai de ne songer qu'à l'importance de mon secret, mis en sûreté, du moins pour long-temps, par cette nouvelle rigueur; et je remis l'avenir entre les mains de Dieu.

Je passai la nuit, afin de m'assurer si véritablement on mureroit la porte de ma caverne... Je m'établis près de cette porte, assise sur une pierre, mon chien à mes pieds. A minuit, Azor aboya...... J'écoutai, et j'entendis descendre l'escalier.... Bientôt je distinguai le mouvement de deux ou trois personnes; c'étoient sans doute le comte, Léonore et don Sanche.... Je frémis en pensant que dans cet instant je n'étois séparée du comte que par l'épaisseur d'une planche..... On ne parla point, mais j'entendois appliquer du mortier sur la porte. Je me rappelois ces paroles du dernier billet de don Sanche: *Songez que ce mur scellera votre tombe !*.... et je frissonnois.... Le travail ne dura pas plus d'un quart-d'heure ; je m'étonnai qu'il fût aussi promptement terminé. J'ai su depuis que don Sanche, qui n'agissoit que pour m'effrayer, n'avoit enduit la porte que d'une couche légère, que l'on eût pu démolir d'un coup de marteau. Le lendemain, j'allai avec

une lumière examiner le guichet, et je vis avec chagrin qu'on en avoit extrêmement rétréci l'ouverture. On me donna toujours de la lumière, mais en très-petite quantité. On me retrancha l'huile pour la lampe de veille; et si j'eusse employé chaque jour la bougie que je recevois, je n'en aurois eu, sur vingt-quatre heures, que pour sept ou huit; mais je n'en brûlois tous les soirs que durant une heure et demie, que j'employois presque entièrement à lire mes livres de médecine, et des poésies sacrées, dans ma langue et en françois; car, pour enseigner un jour ma fille, je voulois apprendre par cœur une grande quantité de vers. On me donnoit tous les livres que je demandois. J'écrivois toujours dans l'obscurité pour ménager ma lumière; du reste, je trouvois à cela un grand avantage, celui de ne point quitter mon enfant pour écrire; seulement, chaque soir, je revoyois à la lumière, pendant un quart-d'heure, ce que j'avois écrit dans la

journée, pour faire à la hâte quelques corrections.

Ma santé fut très-mauvaise pendant les trois premiers jours du sevrage de mon enfant; j'avois de violentes douleurs de tête, et des maux de nerfs qui me faisoient souffrir, sur-tout pendant la nuit. Malgré l'excès de mon infortune, j'étois plus attachée à la vie qu'on ne peut l'être dans toute autre situation. Ma fille ne pouvoit exister sans moi.... J'avois un soin minutieux de ma santé, et je prenois facilement à cet égard de vives inquiétudes, qu'augmentoit encore la lecture de mes livres de médecine. Je croyois reconnoître en moi les symptômes de presque toutes les maladies dont je lisois la description. Je pensai d'abord que j'avois un lait répandu; ensuite j'imaginai que j'allois devenir hydropique, et je finis par me persuader que j'avois un polype au cœur.

Ces idées, qui me tourmentoient particulièrement durant la nuit, aggravoient

beaucoup mes maux. Je m'agitois dans mon lit; j'avois dans la tête des battemens insupportables, j'éprouvois des suffocations, je devenois brûlante, je croyois avoir la fièvre, je craignois de la communiquer à mon enfant, et je pensois qu'il me seroit impossible de me lever, et de me traîner au guichet pour y aller prendre notre nourriture; je me représentois ma fille me demandant en vain les soins accoutumés, et même des alimens.... Sans la religion, je n'aurois pu supporter l'horreur de ces pensées désespérantes; elles auroient détruit tout-à-fait ma santé, ou du moins altéré ma raison; mais j'invoquois Dieu, je finissois par me calmer, et quelques heures de sommeil me rendoient une partie de mes forces. Je fis une espèce de testament, dans lequel je recommandois ma fille à don Sanche; j'étois certaine qu'après ma mort il deviendroit son plus ardent protecteur. Je cachetai ce testament; je projetai, si mon état empiroit sensi-

blement, de le porter toujours sur moi, et lorsque je me croirois sans ressource, de faire demander don Sanche, et de lui remettre cet écrit. Cette idée, qui me faisoit envisager la possibilité de sauver ma fille, contribua beaucoup à mon rétablissement. Un régime raffraîchissant et doux calma peu-à-peu l'effervescence de mon sang. Il m'est resté de fréquens maux de tête et de nerfs; mais je repris le sommeil et des forces, et cette expérience me préserva, du moins par la suite, des craintes sans fondement sur ma santé, et de la souffrance réelle des maux créés par l'imagination.

Ma fille avoit vingt mois, elle marchoit, elle parloit, elle comprenoit tout ce que je lui disois en espagnol et en françois. Elle n'avoit nulle vivacité, et moins encore de gaieté; mais elle montroit déja une extrême sensibilité; elle me caressoit de la manière la plus touchante; elle vouloit toujours qu'une de ses petites mains fût dans la mienne;

quand elle ne me touchoit pas, elle devenoit inquiète, il lui sembloit qu'elle me quittoit, c'étoit pour elle une séparation. Je ne pouvois parvenir à la faire jouer qu'en la tenant sur mes genoux. Elle commençoit à s'amuser avec Azor, qu'elle aimoit déja beaucoup. Elle rioit rarement, et son rire n'étoit pas franc, bruyant et prolongé, comme celui des autres enfans ; c'est en elle un petit mouvement machinal, qui aussitôt paroît la fatiguer, et qui, par un instinct singulier, semble toujours lui laisser une impression de tristesse, sur-tout depuis qu'elle a passé la première enfance. Dès qu'un foible rire lui est échappé, elle soupire, se penche sur mon épaule, et reste là immobile et nonchalante pendant quelques minutes... Une des choses qui lui a toujours fait le plus de plaisir, c'est de m'entendre parler. Je lui conte de petites histoires proportionnées à son intelligence; elle m'écoute avec ravissement. J'ai toujours été obligée de méditer beaucoup

ces petits récits, afin de n'y rien dire que de conforme à notre situation et à l'ignorance que je voulois qu'elle eût tant que nous habiterions la caverne. Je prenois le même soin pour les vers que j'apprenois par cœur; il falloit les choisir avec attention, en rejeter un grand nombre, et souvent changer quelques expressions dans les morceaux même que j'avois le projet de lui enseigner par la suite. Par un bonheur dont je remerciois Dieu tous les jours avec toute l'effusion de la plus vive reconnoissance, sa santé se soutenoit parfaite. J'étois parvenue à lui faire de petits souliers en coupant et recousant les miens. Si j'eusse pu demander toutes les choses dont elle avoit besoin, j'aurois été privée d'un grand plaisir, celui d'inventer et de travailler pour elle.

Don Sanche m'écrivoit toujours, je recevois, au moins une fois par semaine, une longue lettre de lui. J'y répondois quand j'avois quelque chose à lui de-

mander; jamais il ne me refusoit. Je reçus de lui, le jour de l'anniversaire de la naissance de ma fille, des fruits, et une montre à sonnerie que j'avois desirée, parce que ma pendule étoit arrêtée depuis long-temps. Avec quel délicieux attendrissement, j'entendis le soir du 2 de novembre, sonner l'heure où ma fille étoit née! Je la tenois dans mes bras, et elle avoit deux ans !... Je lui donnai le lendemain des fruits qu'elle ne connoissoit pas, et quelques joujoux nouveaux de mon invention. Ce fut aussi pour elle un jour de fête. Je l'avois accoutumée peu-à-peu à supporter sans peine un bandeau sur les yeux en se couchant ; de cette manière, malgré mes anciennes résolutions, je la regardois quelques minutes pendant son sommeil, presque tous les soirs. Cet hiver fut plus froid que de coutume, et nous le ressentîmes, quoique le souterrain eût de la fraîcheur l'été, et fût assez chaud l'hiver. Ma fille eut, au mois de février, un rhume assez violent, qui me

donna de vives inquiétudes. Lorsqu'elle fut guérie, je devins malade moi-même, et l'obligation d'aller au guichet tous les deux jours prolongea mon mal jusqu'au mois de mai. J'appris alors de Léonore, à laquelle je parlai au guichet, qu'elle-même avoit gardé son lit dix ou douze jours, et que pendant ce temps, don Sanche s'étoit chargé du soin de me porter ma nourriture. Je suppliai Léonore de me donner une provision de vivres, non-seulement comme j'en avois souvent pour plusieurs jours, mais pour quelques mois; jaccompagnai cette demande de soixante ducats qui me restoient, et Léonore y consentit de bonne grace. Pendant plus de six semaines, elle vint tous les jours, et au lieu d'une corbeille elle en apportoit deux. Elle me donna aussi une grande quantité de pain d'épice, de biscuit de mer, d'excellent vin, de fruits secs, de sirops, de confitures, de sucre, de chocolat, etc. Elle avoit eu d'elle-même la pensée, quelques mois auparavant, de me faire

ces provisions à l'insu du comte et de don Sanche, et elle m'avoit demandé du temps pour faire cet amas peu-à-peu sur les dépenses de bouche dont elle étoit chargée. Elle me promit, de plus, de me donner toujours à l'avenir plus d'alimens qu'il ne m'en falloit, quand elle viendroit, comme à l'ordinaire, tous les deux jours, afin qu'il me fût possible d'augmenter encore successivement ce magasin de munitions.

J'étois, comme je le suis, toujours, la plus infortunée, et cependant la plus heureuse de toutes les mères. Ma fille, à trente-deux mois, étoit, à plusieurs égards, plus avancée que ne le sont ordinairement les enfans de cet âge. Son extrême attachement pour moi, lui donnoit cette intelligence de sentiment si supérieure à celle que peut donner la seule vivacité de l'esprit. Tous les enfans chérissent la mère qui les a nourris; mais cette affection devoit être infiniment plus vive dans ma fille que

dans toute autre. Rien n'avoit pu la partager ou l'en distraire : elle n'avoit jamais reçu que mes caresses; personne au monde ne la soignoit et ne lui parloit que moi ; elle n'avoit entendu que ma voix ; elle ne s'étoit jamais endormie et reposée que dans mes bras et sur mon sein : j'étois bien véritablement l'univers pour elle. Dans la crainte de m'affliger, elle ne crioit jamais, et même elle pleuroit si doucement, que je ne pouvois m'en apercevoir qu'en sentant couler ses pleurs. Quand j'étois quelques minutes sans parler, elle supposoit sans doute que je pleurois aussi en silence. Alors, elle passoit ses petites mains sur mon visage, et si elle y trouvoit en effet quelques larmes, elle se jetoit à mon cou, en s'écriant : O maman, ne pleurez pas !.. Sa mélancolie me déchiroit l'ame, et me donna souvent les plus violentes tentations pour la dissiper de lui rendre l'usage de la vue ; je me peignois l'étonnement et l'excès de joie qu'elle éprouveroit en voyant la lumière, et mille fois

je fus au moment de céder à cette image. Mais depuis dix-huit mois on me donnoit si peu de bougie, que je n'avois pu en amasser qu'une foible provision, qu'il falloit même réserver pour les besoins à venir. D'ailleurs, d'un instant à l'autre, la colère ou le caprice pouvoient me retrancher ce qu'on m'accordoit; je devois même m'y attendre: ainsi je me répétois que pour causer à ma fille un mouvement de joie, je perdrois le fruit de ma prudence et de mes soins, et que je rendrois sa situation infiniment plus déplorable; car j'étois certaine qu'une enfant enfermée dans une caverne ne supporteroit pas sans désespoir une pareille privation. Ces réflexions me retinrent toujours. Combien j'ai dû par la suite m'applaudir de ce courage!.... Un jour que ma fille jouait avec Azor, je l'entendis, pour la première fois, le baiser à plusieurs reprises.... Ce que j'éprouvai ne peut s'exprimer; mon cœur fut profondément blessé.... L'objet de toutes mes pensées,

de tout mon amour, accordoit à un être animé ce qui n'appartenoit qu'à moi. En profanant ainsi ses innocentes caresses, elle m'ôtoit une partie de l'unique bonheur qui me restât sur la terre... Depuis qu'elle étoit née, je n'avois pas une seule fois caressé mon chien; j'avois gardé naturellement à mon enfant cette espèce de fidélité maternelle, sans y réfléchir, même sans y penser. J'aurois voulu que l'instinct filial l'eût guidée comme l'amour maternel m'inspiroit: c'étoit vouloir ce qui ne se trouvera jamais dans la nature.... Je lui fis un doux reproche; aussitôt elle pleura en m'embrassant, et en repoussant Azor. Je sentis alors une nouvelle peine, car elle ne vouloit même plus jouer avec lui; l'idée que ma ridicule sucesptibilité la privoit d'un amusement, me causoit un repentir amer: cependant elle écouta mes raisons, et elle y céda; je pris Azor sur mes genoux, elle se remit à jouer avec lui, mais en m'assurant qu'elle ne *le baiseroit jamais*, résolution qu'elle a

toujours tenue scrupuleusement depuis. Il me resta de cette petite scène une impression de tristesse qui dura longtemps. Je ne rougissois pas de mon étrange jalousie comme d'une foiblesse de mon amour ; aurois-je pu me la reprocher si ma tendresse en eût été l'excuse ? mais j'en éprouvois un véritable remords, parce que j'y trouvois un reste d'égoïsme.

Ce fut à-peu-près dans ce temps que les lettres de don Sanche prirent un caractère effrayant de misanthropie ; jusques-là j'avois trouvé dans toutes des traits touchans de passion et de sensibilité, mais je n'y voyois plus qu'un sombre désespoir et un ressentiment concentré : je prévis qu'un orage violent étoit prêt d'éclater. Tout-à-coup il cessa de m'écrire, et je fus plus de deux mois sans entendre parler de lui. Ma fille avoit à cette époque trois ans et cinq mois ; j'habitois la caverne depuis quatre ans..... Mon Alphonsine jouissoit d'une bonne santé ; elle étoit douée

d'une telle douceur de caractère, que jamais la plus légère pénitence n'avoit troublé la tranquille uniformité de ses jours. Je voyois avec plaisir qu'en avançant en âge elle s'accoutumoit à sa singulière et monotone existence. Le bonheur d'aimer et d'être aimée étoit déja mieux apprécié et mieux goûté par elle; il lui tenoit lieu, dès ce temps, de tous les amusemens qui lui manquoient. Toujours mélancolique, elle ne pleuroit plus sans cause; mais une expression un peu moins tendre que de coutume étoit pour elle une réprimande sévère. Alors ses larmes couloient...... Elle étoit naturellement silencieuse, et, comme je l'ai dit, elle ne se lassoit point de m'entendre parler. J'avois profité de sa douceur angélique pour lui faire prendre l'habitude d'une obéissance parfaite dès cette première enfance, et rien n'a jamais égalé sa soumission à toutes mes volontés. Elle ne me suivoit pas quand j'allois au guichet; je l'établissois sur des coussins dans ma chambre, et

j'étois sûre de la retrouver dans l'attitude même où je l'avois placée. Il est vrai qu'elle fondoit en larmes si je restois un peu plus long-temps que de coutume; mais elle m'entendoit revenir de très-loin. Alors elle m'appeloit, me donnoit les plus tendres noms, et faisoit éclater la joie la plus vive et la plus touchante. Au reste, elle avoit en cela peu de peine à m'obéir; car, ne marchant jamais sans me tenir par la main, elle n'auroit pu qu'avec une extrême crainte faire seule quelques pas.

Un matin, revenue du guichet, je tirois de la corbeille nos alimens, et je sentis une lettre: comme il y avoit fort long-temps que je n'en avois reçu, je fus curieuse de la lire, et au lieu d'attendre le soir, j'allai sur-le-champ dans mon oratoire. Cette lettre, de don Sanche, étoit conçue en ces termes:

« C'en est fait, je succombe au sup-
« plice affreux que j'endure depuis
« quatre années révolues..... Mais mon
« existence abhorrée ne se terminera

« point sur la masse de rochers qui
« me sépare de vous..... Non, je ne
« veux point mourir exilé sur cette
« terre odieuse où vous n'êtes plus. Je
« renonce à l'inutile clarté du soleil, qui
« ne luit plus pour vous; j'abandonne
« sans retour, et ces tristes bosquets
« dont vous ne verrez point reverdir
« le feuillage, et ces routes arides qui
« n'offriront jamais la trace de vos pas...
« Je ne quitterai rien... O! j'ai vu l'uni-
« vers se dissoudre. Il est anéanti pour
« moi depuis quatre ans.... C'est dans
« le souterrain, c'est à vos pieds, que
« je veux rendre mon dernier soupir....
« Il est juste d'offrir à vos regards un
« spectacle si doux, et que votre per-
« sécuteur devienne enfin votre vic-
« time.... Qu'aurez-vous gagné à vous
« ensevelir dans cet abyme pour vous
« soustraire à mon amour? Je vous
« poursuivrai jusqu'au fond de la
« tombe où je vous ai plongée; du moins
« la mort nous y réunira.... Femme in-
« grate et barbare! vous avez mis votre

« gloire à me désespérer, à me rendre
« aussi féroce que je suis misérable.....
« Vous ne m'échapperez point; il faut
« enfin me payer mes tourmens, mes
« forfaits, et la contrainte insupporta-
« ble de mon inutile et longue patience.
« Je n'ai pu vous fléchir, mais je puis
« vous immoler. Nous périrons ensem-
« ble.... Vous ne verrez plus en moi cet
« amant tremblant et passionné, ce ty-
« ran timide, qui ne vous opprimoit
« qu'à regret, et qui sans cesse dé-
« guisoit ou démentoit ses rigueurs
« par une dissimulation pusillanime,
« ou par des offres généreuses que vous
« avez constamment dédaignées... Vous
« ne trouverez plus en moi qu'un maî-
« tre impérieux autant qu'irrité.... Plus
« de feinte, plus de ménagemens, plus
« de folle pitié, plus de respect... Avec
« votre trompeuse douceur, vous êtes
« implacable dans vos ressentimens;
« je serai inflexible dans ma vengeance.
« J'irai, j'irai troubler avec horreur cette
« insultante tranquillité dont vous osez

« vous vanter de jouir, quand vous m'as-
« sassinez, quand mes jours flétris se
« consument dans la honte et dans le dés-
« espoir! J'irai vous ravir ce repos qui me
« brave... Enfin, j'irai dans deux heures
« m'enfermer avec vous, pour ne vous
« plus quitter jusqu'au dernier instant
« de ma vie, pour vous ramener sur la
« terre, ou pour mourir avec vous dans
« la caverne... L'objet infortuné de vos
« mépris n'a plus d'espoir maintenant
« que dans l'énergie de sa fureur et de
« son audace..... Vous serez aujourd'hui
« son épouse ou sa proie..... »

J'étois si tremblante en finissant cette lecture, que cet horrible écrit me tomba des mains.... O mon Dieu! m'écriai-je, soyez mon défenseur!... Je ne puis invoquer les lois humaines, elles n'existent plus pour moi.... Me voici livrée au monstre qui m'annonce ma perte.... Dieu tout puissant confondez ses desseins impies; protégez mon enfant et sauvez-moi! En disant ces paroles, je me levai pour aller dire à ma fille qu'elle se tînt

tanquille, et que je serois encore long-temps absente.... Je lui donnai tous ses joujoux et un petit panier de fruits. Ensuite je me mis à genoux près d'elle pour la bénir, et la recommander encore à Dieu.... Avec quel déchirement de cœur je l'embrassai, en pensant que peut-être je ne la reverrois jamais, et qu'il étoit possible que dans la lutte horrible que j'allois soutenir je fusse poignardée de la main du barbare décidé à s'arracher la vie après me l'avoir ôtée.... Poursuivie par ces idées terribles, j'étois hors d'état de réfléchir, je n'avois qu'imparfaitement ma tête.... Ayant laissé ma lumière dans mon oratoire, j'errois dans l'obscurité, suivie de mon chien, et frissonnant à chaque pas... Tout-à-coup j'entendis donner de grands coups de marteau dans la porte; je compris que c'étoit mon cruel persécuteur qui en brisoit la légère maçonnerie. Dans ce moment, mon chien, au lieu d'aboyer, se mit à hurler de la manière la plus lugubre.... Un sentiment superstitieux, se joignant

à mes justes frayeurs, me retint quelques instans pétrifiée, appuyée sur le mur.... Cependant, voulant me réfugier dans mon oratoire, je me traînai le long des voûtes, et j'arrivai dans le caveau de la fontaine, où je tombai sur une pierre... Une sueur froide inondoit mon front; je me sentois défaillir, et la crainte affreuse de perdre tout-à-fait connoissance mettoit le comble à mes mortelles anxiétés.... Je fixais sur la voûte d'entrée des yeux égarés, quand j'aperçus la lueur vacillante d'une lanterne.... Une ombre terrible se dessina sur le mur; c'étoit celle de la figure de don Sanche.... Je frémis, et je reste sans mouvement.... Il paroît; il s'avance.... Je ne pouvois ni me mouvoir ni parler.... Il s'approche, et s'arrête à dix pas de moi; à peine pouvois-je le reconnoître, tant il étoit changé; ses cheveux hérissés, le désordre de son habillement, la rougeur de ses yeux étincelans, l'expression féroce de sa physionomie, donnoient à toute sa personne l'aspect le plus ex-

traordinaire et le plus effrayant.... Après un moment de silence, Vous l'avez voulu, me dit-il d'une voix étouffée, vous avez voulu faire un scélérat d'un homme égaré par une passion impétueuse; vous en êtes venue à bout.... Vous aviez le choix, ou de m'élever jusqu'à vous par un pardon généreux, ou de me précipiter en me rejetant dans le gouffre le plus profond du crime!... Ne vous plaignez point; que sont vos maux auprès des miens? Je vous ai conduite dans cette caverne; mais ne vous y ai-je pas suivie? Mon cœur, mon esprit, mon imagination n'ont-ils pas toujours habité ce lieu? Et tandis qu'on voyoit mon ombre errer sur la terre, n'ai-je pas gémi, pleuré, souffert ici mille fois plus que vous? J'ai fait couler vos larmes, et vous m'avez perdu; l'orgueil, la haine, je ne sais quel fanatisme, vous ont soutenue, consolée: pour moi, je n'ai vu que vous, je n'ai pensé qu'à vous; l'honneur, la gloire, la vertu, tout ce que j'ai chéri s'est effacé de ma mémoire; je n'ai

eu depuis six ans qu'une seule ambition, celle de vous conquérir ; qu'une idée, l'intérêt de ma passion ; qu'un sentiment, mon amour. Je le sais, nous sommes désormais irréconciliables; vous ne me pardonnerez jamais vos souffrances et l'effroi que je vous cause ; je ne vous pardonnerai jamais les forfaits qui justifient votre haine. Que vous me soyez livrée par l'hymen ou par la violence, vous me haïrez toujours. Je suis fixé dans un état de réprobation ; l'enfer sera toujours dans mon cœur !...

A cet affreux discours, je perdis l'espérance d'échapper à cet horrible et pressant danger ; mon courage succomba, ma sensibilité fut suspendue par la terreur ; j'oubliai tout, je ne vis que le meurtre et l'ignominie. Un saisissement nexprimable glaçoit ma langue, me rendoit immobile, et je desirois qu'il eût le pouvoir de me priver de la vie au moment même... Don Sanche avoit cessé de parler, il me regardoit toujours fixement, étonné de mon profond

silence, sans doute frappé de ma pâleur et de mon immobilité... Dieu! dit-il, l'effroi m'a-t-il dérobé ma victime? a-t-elle perdu ses facultés, ou va-t-elle cesser d'exister?.... En disant ces paroles, il s'élance près de moi sur la fontaine, et avec sa main il fait jaillir de l'eau sur mon visage. Dans ce mouvement, qui fut très-impétueux, mon crucifix, violemment heurté, se détache, et tombe sur moi... O secours inespéré! m'écriai-je; oui voilà mon égide... A ces mots, pénétrée de la foi la plus vive, saisie d'un saint enthousiasme, et devenue intrépide, je prends avec transport mon crucifix, je le presse contre ma poitrine, en disant à don Sanche d'un ton ferme: Eloignez-vous! Don Sanche, confondu, troublé, se recule machinalement; mais aussitôt, reprenant toute sa fureur, il revient sur ses pas. Je prends la fuite avec la vîtesse de l'éclair; don Sanche se saisit de la lanterne, et me poursuit.. Par un mouvement involontaire, et sans doute ins-

piré par le ciel, je dirigeai mes pas vers ma chambre. Don Sanche alloit m'atteindre et me saisir, lorsque tout-à-coup une voix douce, touchante et sonore, la voix d'un ange, fit retentir la caverne en prononçant distinctement ces mots : *Maman, maman !*... Je m'arrête, et je fonds en larmes... Le son de cette voix chérie dissipa, par un charme puissant, toute l'horreur qui m'environnoit; elle effaça de mon imagination jusqu'au souvenir, jusqu'à l'idée du crime... Je me retournai. Don Sanche, un genou posé en terre, étoit à deux pas de moi; il tenoit sa lanterne d'une main tremblante, et de l'autre main il s'appuyoit sur le mur; il avoit la bouche entr'ouverte; ses grands yeux, radoucis et pleins de larmes, étoient élevés et fixés vers le ciel; il écoutoit... La voix libératrice répéta : *Maman !*... Don Sanche se prosterna, je respirai, j'adorai Dieu... Après un long silence, je prends la lanterne et je dis : Don Sanche suivez-moi. Il obéit. En arrivant dans

le caveau de la fontaine, il fut, d'un pas chancelant, tomber sur le siége de mousse; il mit ses deux mains sur son visage. Don Sanche, lui dis-je en versant un déluge de pleurs, vous possédez mon secret; c'est maitenant que ma vie est véritablement dans vos mains... O prodige de la tendresse maternelle! s'écria-t-il !... amour d'une mère! oui, tu surpasses tout autre sentiment; tu ne produis que des vertus sublimes. Infortunée Diana ! que n'avez-vous pas souffert!... Vous êtes devenue mère dans cette caverne?... Oui, répondis-je; et mon enfant a près de quatre ans. Séchez vos larmes, interrompit-il avec enthousiasme; vous serez libre ce soir... Don Pèdre n'est point marié, il a vendu ses biens, il a disparu; c'est à lui que vous appartenez; il faut le chercher, le retrouver; je ne veux vivre que pour remettre entre ses bras son épouse et son enfant. A ces paroles, je tombai aux genoux de don Sanche, en lui exprimant avec véhé-

mence la reconnoissance dont j'étois pénétrée. Il me contempla un instant à ses pieds, en s'écriant : O Providence !... Ensuite, me relevant, et me faisant asseoir à ses côtés, il prit une de mes mains, et la serra dans les siennes. Son regard, sa physionomie, son maintien, le son de sa voix, tout en lui étoit changé ; il y avoit sur son visage et dans toute sa personne l'expression d'une sorte de calme mélancolique, et d'un profond attendrissement que je ne lui avois jamais vue, et qui me répondoit véritablement qu'une révolution soudaine et merveilleuse venoit de se faire dans son imagination et dans son cœur... O femme incomparable ! me dit-il, vous n'êtes plus pour moi cet objet dangereux qui bouleversa ma raison et mon existence ; je vous contemple comme un être unique, qui n'a plus rien de commun avec les créatures terrestres... Qui pourroit désormais brûler pour vous d'un feu profane ?... Je me console de mes crimes, et des maux inouis

que j'ai soufferts, par le plaisir nouveau de vous admirer sans mesure, et de me dévouer à vous servir. Indigne de vous consacrer ma vie, je fuirai loin de vous quand je ne vous serai plus utile...O! si je pouvois alors revenir dans ce lieu, dans cette caverne, où la piété sublime et l'amour maternel ont produit tout l'héroïsme du courage, et tant de miracles!... dans ce temple auguste, où l'Etre-Suprême, qui vous protège, m'a parlé par la voix d'un ange... Ah! c'est ici que je voudrois en vous quittant m'enfermer et mourir! j'y verrois à chaque pas l'empreinte ineffaçable de mes fureurs et de mes crimes, mais j'y trouverois aussi partout les traces de vos vertus angéliques... Il s'arrêta, ses pleurs lui coupèrent la parole; il pressa fortement ma main. J'éprouvois une si violente émotion, que j'étois hors d'état de parler... Je ne vous demande point, me dit-il, si vous me pardonnez!... Hélas! que m'importe, je n'existe plus pour moi.... Fasse le

ciel que je vive assez pour vous voir heureuse... Mais puis-je espérer que la gloire de vous rendre le bonheur me soit réservée?.. A ces mots, un sombre nuage obscurcit son front,... un funeste pressentiment agita sans doute son esprit, et moi-même je fus troublée... Il reprit la parole pour me dire que, n'ayant ni chevaux ni voiture, il seroit forcé d'en emprunter au comte, qui étoit à la chasse, et qui ne reviendroit qu'au déclin du jour; que d'ailleurs, à cause des domestiques, je ne pourrois partir que dans la nuit. Il ajouta que cependant, si je voulois, il alloit me faire sortir sur-le-champ; mais, poursuivit-il, cette précipitation produiroit certainement un éclat terrible, qui perdroit infailliblement l'homme lâche et barbare dont je suis le complice. Obligé de donner des ordres pour notre départ, il faudroit sans doute agir avec violence, parce que le comte, démasqué, seroit désespéré autant qu'irrité; que deviendriez-vous dans ce tumulte, avec

votre enfant ?.... Ici j'interrompis don Sanche ; je lui dis que je ne voulois pas que le comte et Léonore apprissent l'existence de mon enfant, du moins avant que je fusse hors de ce château. Don Sanche me donna sa parole qu'il ne lui en diroit rien. Tout se passera sans confusion, continua-t-il ; je l'assurerai que vous avez cédé à mon amour ; mais que vous ne voulez point m'épouser dans ce château, qui vous est si justement odieux, et que je vous emménerai aussitôt que les domestiques seront couchés. Il insistera pour que la bénédiction nuptiale soit donnée ici ; je lui imposerai silence. J'aurai sa voiture et ses chevaux, que j'attellerai moi-même. Je ferai veiller mes deux domestiques, avec ordre de rester dans l'antichambre du comte, et d'avoir l'œil sur lui. Je conduirai la voiture à cent pas d'ici. Je viendrai vous prendre entre dix et onze heures du soir. J'apporterai un grand manteau, dans lequel vous vous envelopperez avec votre enfant ; je vous

mettrai dans la voiture, nous partirons sur-le-champ, et mes gens nous rejoindront demain à Grenade.... Vous ne sortirez point de la voiture, dont les stores seront baissés. Nous nous rendrons ainsi en Portugal.

Je convins qu'il n'étoit pas possible de former à la hâte un meilleur plan, et néanmoins j'y trouvai d'horribles sujets d'inquiétudes. Je craignois la perfidie du comte; il verroit facilement que don Sanche, auquel d'ailleurs il connoissoit un fond de générosité, renonçoit à me persécuter, puisqu'il m'emmenoit sans m'épouser, mon hymen avec lui étoit la seule sûreté du comte; ainsi j'étois certaine qu'il alloit employer, pour nous retenir ou pour nous perdre, les plus noires trahisons; je craignois sur-tout qu'il n'envoyât de assassins sur notre route. Rassurez-vous, me dit don Sanche; il est aussi lâche que méchant; il cédera sans résistance à toutes mes volontés, et il n'aura pas le temps de former le moindre complot. N'habitant

point ce château d'habitude, il n'a ici qu'un valet-de-chambre, quatre valets d'écurie, un vieux jardinier, Léonore et trois servantes; je lui dirai que, pour la sûreté de son secret, je ne veux point garder mes domestiques, qui vous connoissent, et que je les ai prévenus seulement que le comte les chargeroit de dépêches importantes pour Madrid, et les feroit partir à la pointe du jour; qu'en conséquence je leur ai donné l'ordre de se tenir prêts et de passer la nuit dans l'antichambre du comte. Pour eux, je les préviendrai qu'au lieu d'aller à Madrid, ils doivent venir me rejoindre à Grenade. Je vais, en attendant le comte, tout préparer pour notre fuite, dont je saurai seul le secret. Le comte n'arrivera que deux heures avant le souper, je lui parlerai alors, et je ne le quitterai que pour feindre, à cause des domestiques, d'aller me coucher en sortant de table; je ne resterai dans ma chambre, qu'un quart d'heure; pendant ce temps, mes gens, qui sont braves et affectionnés, épieront

les démarches du comte ; s'il sortoit une minute de sa chambre, ou s'il donnoit un message, on viendroit m'en informer. Enfin, il n'aura ni le temps, ni le courage, ni la présence d'esprit, de rien faire ou de rien préparer contre nous ; il ignorera la route que nous prendrons ; il sera tremblant, consterné ; il restera seul avec ses terreurs et une rage impuissante. Mais, poursuivit don Sanche, il est temps de nous quitter. Je suis le gardien des clefs du souterrain, il n'en existe point de doubles ; Léonore me les demande et me les remet. Je vais, pour votre propre sûreté, vous enfermer pour la dernière fois. Aussitôt que j'aurai parlé au comte, je vous écrirai deux lignes avant le souper, pour calmer vos vives inquiétudes. Léonore sera chargée de ce billet ; elle me rapportera les clefs aussitôt, et j'aurai soin que le comte ne puisse lui dire un seul mot en particulier. Soyez donc tranquille ; allez retrouver votre enfant, et lui donner le plus doux embrassement qu'elle ait reçu de

vous. Dans quelques heures, vous serez libres l'une et l'autre, ou don Sanche périra..... Ma vie est à vous, j'en ennoblirai le reste par un dévouement sans exemple. En prononçant ces paroles, il se leva; je le suivis pour lui recommander encore de m'écrire un mot, et de laisser ignorer entièrement au comte l'existence de mon enfant. Il me répondit qu'il n'auroit jamais imaginé de lui en parler, quand je ne le lui aurois pas défendu. Arrivés à la porte du souterrain, je fondis en pleurs et lui tendis la main; il la saisit avec transport, et se jetant à genoux, Etre éternel, s'écria-t-il; toi dont la majesté remplit cette caverne; toi qui veilles sur Diana, et qui par elle viens de déciller mes yeux et de changer mon cœur, ô rends-moi digne de la défendre et de la sauver!... A ces mots, il se leva précipitamment, pressa ma main contre sein, ouvrit la porte, et disparut... Quand je me retrouvai seule, je ne sentis point la joie que j'aurois dû naturellement avoir;

mille idées sinistres s'offroient confusément à mon imagination ;... mais je me hâtai de retourner auprès de ma fille, certaine de la trouver désolée d'une si longue absence. Aussitôt qu'elle m'entendit approcher, elle m'appela comme à l'ordinaire, et moi je n'entendis pas sans une profonde émotion cette douce voix qui m'avoit sauvée ; elle étoit toute baignée de larmes ; je l'embrassai mille fois ; j'éprouvois en la serrant dans mes bras un mélange inoui de sentimens contraires. La vive espérance d'une prochaine délivrance faisoit palpiter mon cœur ; mais ce mouvement de joie étoit combattu et réprimé par les inquiétudes et les craintes les plus déchirantes. Je ne doutois pas de la bonne foi de don Sanche ; je connoissois son courage et sa présence d'esprit ; je me flattois même que de profondes réflexions pendant quelques heures lui feroient perfectionner le plan qu'il avoit si rapidement conçu ; mais je redoutois mortellement la perfidie et la duplicité du comte...

Je passai la journée dans une inconcevable agitation, qui s'augmentoit à mesure que le temps s'écouloit.... Que de projets je formai pour ma fille!... Mais alors même que je m'abandonnois à ces douces idées, je sentois toujours au fond de mon ame un poids affreux qui m'oppressoit. Je me répétois vainement que mes craintes étoient chimériques, mon cœur me disoit le contraire, et l'espèce d'espérance que j'éprouvois ne servoit qu'à suspendre ma résignation, à me rendre inutile l'habitude du malheur, et à me livrer à tous les tourmens de la plus pénible incertitude. Dans cet état d'anxiété, je n'eus que de bien légères tentations de montrer la lumière à ma fille; je fus toujours retenue à cet égard par mes tristes pressentimens. Je la couchai une heure plutôt que de coutume, afin de pouvoir aller écouter près du guichet. J'étois assise sur une pierre près de la porte avant sept heures du soir, car j'attendois un billet de don Sanche. A

neuf heures trois quarts, j'entendis du bruit sur l'escalier... Presqu'au même instant, je vis descendre un petit pannier... Je ne parlai point à Léonore, ne voulant pas la retarder, parce qu'elle devoit reporter les clefs à don Sanche; j'emportai le panier, je volai à mon oratoire; je revis avec ravissement l'écriture de don Sanche, et je lus ce billet :
« J'ai parlé, il consent à tout, et sans
« aucune résistance; seulement, il m'a
« fait renouveler ma parole d'honneur
« de ne point le dénoncer. Je vous écris
« dans son cabinet, tandis qu'à dix pas
« de moi, il cherche dans son secrétaire
« quelques papiers qu'il veut brûler...
« Tous mes ordres sont donnés, toutes
« les précautions prises pour la sûreté
« de notre fuite; nous n'avons plus
« rien à craindre, vous êtes libre;
« jouissez de cette idée dès ce moment
« avec une parfaite sécurité. Nous al-
« lons nous mettre à table; dans deux
« heures je serai à la porte du souter-
« rain... Oui, cette nuit j'expierai tous

« mes crimes!... Je veux vivre, et je « renonce à vous. ... Mon cœur est « ferme dans ses résolutions et le sera « toujours; cependant, qu'il est profon- « dément ému! Je n'ai plus d'espé- « rance, je n'ai plus d'avenir; les re- « mords, les desirs et la fureur boule- « versoient, mais animoient mon af- « freuse existence; ce calme soudain, « qui succède à tant d'orages, n'est « pour moi que de l'anéantissement... « Cette ame brûlante ne goûtera jamais « les douceurs du repos; et quand je « veux me représenter les charmes de « la tranquillité, je ne vois devant moi « que la tombe. O Diana! mille évé- « nemens pouvoient vous arracher de « l'abyme où vous êtes; mais qui peut « retirer du gouffre profond où l'amour « le plus impétueux a plongé?... Adieu... « A minuit l'infortuné don Sanche « vous rendra le bonheur, qu'il a perdu « sans retour!... »

Je ne m'occupai que des premières lignes de ce billet; je les relus plusieurs

fois, et je me dis qu'enfin je touchois au terme de mes peines. Mais ce ne fut point avec l'effusion d'une véritable joie que je remerciai Dieu ; ce billet augmentoit plus mon trouble et mon émotion qu'il ne fortifioit mon espérance. Je regardois tout ce qui m'environnoit avec une nouvelle frayeur, en pensant qu'un obstacle imprévu pouvoit anéantir nos projets ; je ne concevois plus comment j'avois pu, sans désespoir, passer quatre ans dans cette caverne.

Quand nous nous soumettons à la nécessité, nous pouvons faire un usage heureux de l'imagination qui nous égare si souvent. La raison n'a-t-elle pas aussi ses illusions ? Elle sait donner des couleurs favorables aux plus tristes objets ; elle avoit, ainsi que la religion, embelli ma caverne, et je craignois, si j'étois trompée dans mon attente, de ne plus retrouver le courage et la résignation que j'avois eus jusqu'alors. Cependant je fis tous les préparatifs de

mon départ. Je pensai que je ne devois exposer qu'avec précaution ma fille au grand air et à la clarté; je mis un bandeau sur ses yeux, elle fit un petit gémissement, mais elle ne se réveilla point; je préparai une couverture de laine, dans laquelle je me proposois de l'envelopper. Je la laissai dormir; il étoit onze heures, et, prenant ma lanterne, je fus attendre *minuit* en parcourant le souterrain, car il m'étoit impossible de rester en place un moment. Je tenois le billet de don Sanche. Je relus ces mots : *Nous n'avons plus rien à craindre, vous êtes libre; jouissez de cette idée dès ce moment avec une parfaite sécurité.* Cette assurance me fit une impression vive et profonde dans ce moment; je n'avois plus que trois quarts d'heure à attendre. Si près de l'accomplissement d'une telle promesse, il me parut absolument impossible qu'elle ne se réalisât pas. L'espérance devint enfin pour moi une véritable certitude... J'aurois dû être alors

tout entière à Dieu, mais je n'avois que vingt-un ans... et je ne priai, je ne remerciai Dieu qu'avec une invincible distraction ; la joie dissipa la ferveur que l'infortune m'avoit donnée ; je ne méritois pas le bonheur... Je ne m'occupois que du ravissement que j'éprouverois en contemplant à découvert le visage entier de ma fille, en voyant ses yeux que je ne connoissois pas, et l'expression de son regard que je me représentois si touchante, en jouissant de sa surprise, de sa joie... A ces pensées si naturelles, se mêloient malgré moi mille idées frivoles ; je ne me trouvai point insensible comme je m'étois enorgueillie de l'être au plaisir personnel de reparoître sur la terre dans tout l'éclat de la jeunesse... Le dirai-je ?... Plus d'une fois, en songeant que j'allois, et me revoir dans un miroir, et reprendre le soin de parer ma figure, je sentis mon émotion s'accroître !... Ces rêveries, en me séduisant, me troubloient ; je me les reprochois. Hélas !

je devois bientôt les expier... A minuit moins un quart, je fus m'asseoir sur la pierre à côté du guichet; de ce moment je ne pensai plus; j'écoutois avec un battement de cœur et une attention qui suspendoient toutes mes idées. . . Au bout d'une demi-heure d'attente, je commençai à m'étonner; le silence et le calme profond de la caverne me glaçoient, m'inspiroient une frayeur qui s'augmentoit à chaque minute... Enfin, à une heure, mon chien s'agita, et gratta contre la porte; je me lève, éperdue; j'écoute; on descendoit les dernières marches de l'escalier; je reprends avec transport l'espérance et la joie. Don Sanche, est-ce vous? m'écriai-je... Grand Dieu! de quelle horreur fus-je saisie, lorsque j'entendis la voix foudroyante du comte, prononcer ces terribles paroles: *Don Sanche est mort. Je vais employer la nuit entière à murer solidement cette porte, et rien désormais..?* Je n'en entendis pas davantage; frappée comme d'un coup de

foudre, je tombai sans connoissance sur la pierre. Au bout d'une demi-heure, je repris l'usage de mes sens. Mon chien poussoit des hurlemens lamentables ; ce pauvre animal sembloit vouloir me secourir. Il étoit sur mes genoux, il me tiroit par mes vêtemens, une de ses pattes, étendue près de mon visage, étoit accrochée dans mes cheveux...

A travers les hurlemens d'Azor, je distinguai le bruit du travail qui se faisoit sur la porte ; je reconnus même qu'une personne de plus venoit d'arriver. Ce n'étoit plus l'amour qui feignoit dans son dépit de murer cette porte, c'étoit l'affreuse haine qui travailloit avec acharnement à m'ensevelir vivante, et qui se flattoit de clore à jamais ma dernière demeure.

Je n'eus d'abord qu'une idée, celle de m'éloigner de mon barbare ennemi ; je repris ma lanterne, prête à s'éteindre ; je me levai, et me traînai vers ma chambre, Azor ne me suivit point, il resta

contre la porte ; j'entendis long-temps de loin ses hurlemens ; et lorsque je cessai de les entendre, il me sembla que j'étois plus seule encore, je me représentai le malheureux don Sanche assassiné, percé de coups, privé de la vie ; et l'excès de ma terreur me rendit si tremblante, que je fus obligée de m'arrêter et de m'appuyer sur une roche ; la lanterne échappa de ma main, et ma lumière s'éteignit. Cet incident acheva de troubler ma raison ; j'aurois voulu me retrouver à la porte que je venois de fuir, j'aurois du moins entendu du bruit et des êtres vivans. Le silence et l'obscurité me faisoient autant d'horreur que si je n'eusse jamais habité cette caverne... Hélas ! peu d'instans auparavant, mon imagination en avoit franchi le seuil en me transportant sur la terre, et l'on me renfermoit pour la seconde fois. Comme j'avois marché très-lentement, je n'étois encore qu'à la moitié du souterrain ; je me sentois si foible, j'avois la tête si égarée, que je désespérois

de pouvoir regagner ma chambre dans cette nuit désastreuse; cependant je me remis en marche, mais je chancelois, je me heurtois contre ces murs formés par des roches saillantes, que je cotoyois en tâtonnant. Chaque fois que je touchois ces froides pierres, je tressaillois. Mes cheveux se hérissoient sur ma tête, je ne pouvois me soutenir, et je craignois mortellement de m'arrêter. Quand je n'étois pas en mouvement, les images les plus effrayantes s'offroient à mon esprit, je ne pouvois plus réfléchir et raisonner, mes pensées n'étoient que des tableaux affreux, que je me représentois si vivement, qu'ils ne m'eussent pas fait plus d'horreur quand je les aurois eus sous les yeux. Dans un de ces momens où j'étois arrêtée pour reprendre haleine, je cherchois à m'orienter dans ce vaste labyrinthe; car j'avois si peu ma tête, que, parvenue à l'angle d'un mur, je ne savois plus de quel côté je devois tourner; enfin je me rappelai que ma chambre étoit située sur la droite,

et je me souvins aussi que c'étoit à vingt pas de là que j'avois vu, dans ce jour même, don Sanche prosterné lorsqu'il entendit la voix de ma fille!... Je frissonnai en songeant que j'allois passer sur les traces si récentes de cet infortuné. J'avançois avec hésitation dans ces profondes ténèbres, et tout-à-coup mon pied heurta contre quelque chose que ce mouvement repoussa... Je frémis, je savois que le chemin étoit parfaitement uni... Je baissai machinalement les yeux, et il me sembla que je voyois le corps sanglant de don Sanche étendu à mes pieds et me barrant le passage... Dans cet instant, je me sentis saisir et tirer en avant par le bas de ma robe; mes genoux tremblans fléchirent, je tombai, mais cependant en reconnoissant presque aussitôt que c'étoit mon chien qui m'avoit causé cette vive frayeur... Je me relevai, je pris Azor dans mes bras, et mes terreurs étant un peu calmées, j'atteignis bientôt ma chambre. J'embrassai mon Alphonsine en versant un

torrent de pleurs. Je me couchai, je me reposai trois heures, mais sans pouvoir dormir un instant; je me levai et ma curiosité me conduisit au guichet. On travailloit encore à murer la porte, ce qui ne cessa qu'à six heures et demie du matin. En retournant dans ma chambre, comme j'avois une lumière, j'aperçus à terre, à la place ou j'étois tombée, quelque chose qui se trouvoit sur mon passage, je m'arrêtai pour regarder, et je vis que c'étoit un gros porte-feuille.... J'imaginai dans l'instant que don Sanche l'avoit perdu en se prosternant dans cet endroit. Je n'eus jamais le courage de le ramasser, et je le laissai là sans oser y toucher. Mais quand ma fille fut levée, je revins avec elle, comme de coutume, sans lumière, dans cette partie de la caverne; je retrouvai ce porte-feuille, je le pris d'une main tremblante, je le portai dans ma chambre, et je le serrai dans une armoire, ne pouvant me résoudre à l'ouvrir dans ce moment, quoique j'en eusse

un grand desir, imaginant que j'y trouverois peut-être quelques lumières sur mon déplorable sort... J'aurois regretté don Sanche avant même qu'il eût formé le dessein de me rendre la liberté en sacrifiant son amour. Il étoit le seul être au monde dont j'attendisse et de la compassion et des secours, et le seul qui, malgré ses menaces et ses fureurs, sût apprécier mon courage et ma résignation. En se plaignant de moi, il paroissoit admirer mon caractère; je ne pouvois l'irriter qu'en l'attachant davantage; depuis quatre ans, je n'avois plus d'approbation que la sienne, je ne recevois de louanges que celles qu'il me prodiguoit.... Les plus cruelles persécutions n'avoient jamais pu rompre entièrement ces liens de la vanité.... Et ce même don Sanche, s'immolant lui-même pour devenir mon libérateur et le protecteur de mon enfant, n'étoit plus à mes yeux que l'homme le plus généreux, et le plus digne d'obtenir mon amitié. Aussi je déplorois sa perte avec

un profond sentiment de douleur ; je ne pouvois comprendre comment le comte avoit commis cet assassinat ; j'imaginai seulement qu'il ne l'avoit exécuté qu'en trahison, dans le moment où le malheureux don Sanche s'étoit retiré dans sa chambre ; et je pensai que la précaution que celui-ci avoit prise d'éloigner ses gens pour les faire rester chez le comte avoit tournée contre lui, en le privant de leurs secours, et le livrant seul à la vengeance perfide de son ennemi. Mais comment pouvoit-on cacher ce meurtre ? qu'avoit-on fait du corps de cet infortuné? c'est ce qu'il m'étoit impossible de deviner ; je savois le crime, et je n'en connoissois pas encore toute l'atrocité. Hélas, par une Providence sévère, celui qui pour me perdre feignit de tomber sous les coups du scélérat dont il étoit le complice, devint véritablement sa victime quand il voulut me servir et me délivrer !.... Pour surcroît de peines, j'étois mécontente de moi-même. Je me rappelois [illegible] rougissant

les mouvemens de la puérile vanité que j'avois éprouvée, dans l'instant ou je m'étois livrée à l'espoir d'une prochaine délivrance; je ne concevois pas que le seul amour maternel ne m'eût pas préservée de cette foiblesse. Je comptois moins sur la protection divine, c'étoit pour moi le plus grand des malheurs; je reconnus enfin que l'infortune n'avoit point encore assez mûri mon esprit et mon caractère. La réfléxion me fit aussi sentir que si don Sanche eût brisé mes fers, je n'aurois trouvé ni repos ni sûreté sous la garde et sous la seule protection d'un homme accoutumé depuis si long-temps à céder à toutes ses impulsions, et à se livrer tout entier aux passions les plus impétueuses. Il m'avoit promis de bonne foi, dans notre dernière entrevue, de renoncer à jamais à son amour; et peu d'heures après, cette disposition n'existoit déja plus; il ne me parloit presque, dans son dernier billet, que de sa passion. Que n'aurois-je pas eu à craindre, en me remet-

tant entre ses mains, de ces résolutions flottantes, de cette foiblesse de caractère et de cette constante énergie de sentimens?... Cependant, je restois livrée avec mon enfant, à toute la vengeance d'un monstre dont rien ne contraindroit plus la féroce cruauté... Après avoir assassiné don Sanche, qui l'empêcheroit de se délivrer aussi de l'infortunée captive qu'il abhorroit?... Dans cette extrémité je me félicitois que ma caverne fût murée, du moins je ne craignois pas que l'on vînt me poignarder pendant mon sommeil?.. Mais ne pouvoit-on pas cesser de me donner des alimens?... Je n'avois plus d'espoir que dans la seule Léonore, je me rappelois ses promesses, j'osois y compter, me flattant que Dieu me pardonneroit mes foiblesses en faveur de l'innocence de mon enfant.

Je retournai le soir au guichet, et j'entendis qu'on reprenoit le travail de murer la porte, ce qui dura jusqu'à quatre heures du matin. Le lendemain,

troisième jour écoulé depuis la mort du malheureux don Sanche, j'eus un entretien au guichet avec Léonore ; elle m'annonça que je n'aurois plus de lumière : je ne m'y attendois que trop ; elle ajouta qu'on ne feroit aucun retranchement à ma nourriture ; elle m'assura que le comte étoit parti le matin pour Madrid, et qu'il ne reviendroit que rarement dans le château ; cette assurance fut une grande consolation pour moi. Je possédois encore une très-belle bague de diamans, je promis à Léonore de la lui donner. Je lui dis qu'il me falloit de la lumière pour la chercher, et que je la suppliois de m'en donner encore pour quelques jours, elle n'hésita point à me le promettre, en me prévenant que ce seroit pour la dernière fois. Je la questionnai vainement sur don Sanche ; elle me répondit avec briéveté, qu'il étoit mort subitement, et ne voulut entrer dans aucun détail. Au reste, elle me montra dans cette conversation une sorte de douceur et une humanité que

je ne lui avois jamais vues. Peu de jours après je lui donnai la bague de diamans, et elle me promit d'un ton presqu'affectueux de faire toujours tout ce qui dépendroit d'elle pour adoucir la rigueur de mon sort. Je frémissois néanmoins en pensant que je ne pouvois plus lui faire de présent, et qu'elle ne l'ignoroit pas ; car j'avois eu l'imprudence, en entrant dans le souterrain, de lui détailler le nombre de bijoux que j'avois emportés sur moi. Mais si je l'ai gagnée par l'intérêt, ses scrupules ont ensuite fait le reste ; car c'est depuis qu'elle a cessé d'attendre des preuves pécuniaires de ma reconnoissance, qu'elle m'a rendu des services inappréciables, et non sans péril pour elle. Léonore, loin d'être impie, eut toujours des idées religieuses ; connoissant mal la religion, elle ne s'est jamais élevée jusqu'à l'amour de Dieu, mais elle en a la crainte. Je dois à cette crainte salutaire et mon existence et celle de mon enfant. Je passai quinze jours dans un abattement qui me

donnoit une telle indolence, qu'à l'exception du temps que je consacrois à la promenade de ma fille, je restois immobile dans mon fauteuil, ou couchée sur mon lit. Mes pensées étoient aussi vagues que sinistres. Durant la vie de don Sanche, je m'attendois toujours à quelque révolution; mes craintes même m'occupoient vivement. Son amour, ses remords, son dépit, ses lettres, jetoient dans mon existence une grande variété; et maintenant, je ne voyois plus dans l'avenir qu'une suite monotone de tristesse et de douleurs, sans événemens et sans espérance; j'oubliois la perfidie et les fureurs de don Sanche; je ne me rappelois que son dévouement, sa constance, son attachement passionné, ses résolutions généreuses, et sa fin tragique. Je ne pouvois interroger mon cœur sans y découvrir de nouvelles foiblesses et d'inconcevables bizarreries.... Mais combien cet examen me fut utile! Je m'humiliai devant celui qui préfère un sentiment véritablement humble aux

actions les plus louables qui sont accompagnées d'orgueil ou de présomption. Je repris peu-à-peu le calme heureux produit par une confiance religieuse, et je compris que ma résignation devoit être plus agréable à Dieu, que durant la vie de don Sanche, parce qu'elle ne seroit plus ni admirée, ni louée. Ma fille acheva de relever mon courage, car je m'aperçus que je lui communiquois ma tristesse et mon accablement, de ce moment j'affectai la plus grande gaieté, j'inventai pour elle de nouveaux jeux, et ses petites mains, en me caressant, ne trouvèrent plus sur mon visage la trace d'une larme. Je commençai à lui apprendre par cœur des prières, et à lui donner les premières notions de la religion. Avec quelle ferveur et quelle foi je priois avec elle ! Sa voix étoit si douce et si touchante ! O combien l'amour maternel exalte la piété !... Seroit-il possible qu'une mère tendre n'eût pas des sentimens profondément religieux ? Comment pourroit-

elle rejeter de si hautes espérances et un tel appui pour son enfant? Comment supporteroit-elle, sans cette grande idée, les craintes mortelles causées par la foiblesse et par la fragilité de l'enfance? Comment l'ambition maternelle se contenteroit-elle des secours humains, quand elle peut en attendre de surnaturels?... Ah! le cœur d'une mère s'élève sans effort jusqu'à la Divinité! En implorant Dieu pour son enfant, une mère oublie que le culte est un devoir; la prière alors n'est pour elle qu'un besoin, qu'un élan de sa tendresse.

Cependant, desirant cultiver la bienveillance de ma geolière, je voulus établir entre elle et moi des entretiens réguliers; mais elle s'y refusa nettement. Depuis sur-tout qu'elle commençoit à me plaindre, et sans doute à se repentir, ma conversation lui faisoit une sorte de peine; elle l'évita toujours soigneusement, et ne me répondit jamais qu'avec un extrême laconisme. Je lui parlai de l'arrêt qui me condamnoit à n'avoir plus

de lumière, arrêt d'autant plus terrible, qu'il ne me laissoit plus d'espoir, depuis la mort du malheureux don Sanche !... Léonore fut inflexible sur ce point. Le comte lui avoit dit qu'on avoit vu de la fumée à travers les fentes des rochers ; il prétendoit qu'étant seule, je pourrois par quelque imprudence mettre le feu aux nattes de paille, aux meubles du souterrain ; et tout ce que je pûs obtenir de Léonore, ce fut le don d'un peu d'amadou et de quelques paquets d'allumettes, et la promesse de me donner tous les ans, le jour de Pâques, une livre de chandelle. Elle me fit extrêmement valoir cette condescendance, qui, en effet me toucha beaucoup. J'avois épargné environ vingt-cinq livres de bougie ; je calculai qu'en ne les employant qu'aux petits travaux nécessaires à ma fille, c'est-à-dire deux ou trois heures par semaine, cette provision pouvoit me durer à-peu-près trois ans ; je repoussai toute inquiétude pour un avenir plus éloigné, remettant le reste

entre les mains de Dieu. Léonore convint, avec moi, que si elle avoit quelque avis à me donner, elle se rendroit au guichet, ou le soir à dix heures, ou le matin à cinq, qu'elle frapperoit trois coups, et me parleroit; de sorte que, d'après cette convention, je ne manquai plus tous les jours de me trouver au guichet soir et matin aux heures indiquées. J'imaginai, en outre, un moyen d'être avertie à toute heure: Léonore n'avoit plus de porte-voix, le comte l'ayant repris; d'ailleurs, cette espèce de machine étoit beaucoup trop grande pour que Léonore eût pu s'en servir par le guichet rétréci; mais j'obtins d'elle une grosse sonnette, des clous à crochet, un marteau et des cordes. Je fixai ces cordes le long des murs, depuis le guichet jusque par-delà le caveau de la fontaine. Je suspendis à cet endroit la sonnette de manière que Léonore en tirant l'autre bout de la corde pouvoit m'avertir par le bruit de la sonnette, que j'entendois parfaitement de

ma chambe; mais je la priai de n'employer ce moyen que dans les occasions importantes. Peu de temps après, Léonore frappant un matin les trois coups, m'annonça qu'elle avoit la fièvre; et qu'elle seroit quelques jours sans venir. J'avois des provisions en abondance, et elle m'en apportoit encore; mais je n'en fus pas moins effrayée de l'idée que sa maladie pourroit être longue, et qu'elle en pouvoit mourir. Cette pensée me glaça; et comme je gardois le silence, et que Léonore ne me parloit plus, je crus qu'elle étoit partie; j'allois moi-même retourner dans ma chambre lorsqu'elle me rappela. Que me voulez-vous? lui dis-je. Elle hésita à répondre; enfin, reprenant la parole, Est-il bien vrai, dit-elle, que vous me pardonniez? Oh! oui, ma chère Léonore, m'écriai-je, et il y a long-temps que je n'ai plus de ressentiment contre vous. Eh bien! reprit-elle, promettez-moi de faire une neuvaine pour moi. — Recevez-en ma parole. — Je vous en remercie. A ces

mots, elle se hâta de me quitter. Je reconnus encore dans cette occasion combien la vanité, si ambitieuse dans ses prétentions lorsque tout lui réussit, se contente de peu chose quand elle a perdu toutes ses jouissances accoutumées. Que m'importoit l'opinion de Léonore? Néanmoins, je fus non-seulement touchée, mais flattée, que la piété qu'elle me voyoit lui inspirât une telle confiance. Je m'affligeai de n'avoir pas eu le temps de profiter de ces dispositions religieuses pour essayer encore de la fléchir en ma faveur, et de la déterminer à me rendre ma liberté; et pendant trois semaines que dura sa maladie, j'éprouvai des inquiétudes dont le tourment surpassa tout ce que j'avois souffert jusqu'alors. Je tâchai de me flatter d'abord que son mal n'auroit pas de suite, et qu'elle ne garderoit sa chambre que trois ou quatre jours, ce qui étoit déja arrivé plusieurs fois; mais ne pouvant recevoir de ses nouvelles, je ne doutai point de sa mort au bout

de douze ou quinze jours. Dès le huitième, j'examinai nos provisions, et je calculai qu'elles pouvoient nous suffire trois mois et davantage, en me retranchant dès-lors une partie de ma nourriture. Dès ce moment je me mis à la diète la plus rigoureuse, et jamais, durant ce temps, je n'ai donné à ma fille sa nourriture sans répandre de larmes amères, en pensant que peut-être sous peu de mois elle m'en demanderoit vainement. Lorsqu'avant ses repas, elle me disoit, *Maman, j'ai faim*, elle m'arrachoit le cœur; je me représentois le moment horrible où, dénuée de tout, n'ayant plus rien à lui donner, j'entendrois ces paroles déchirantes, *j'ai faim!* prononcées d'un ton suppliant et lamentable... La plus légère diminution de nos provisions me paroissoit énorme; c'étoit une portion de l'existence de mon enfant...... Quels vœux ardens je faisois pour le rétablissement de la santé de cette femme, qui m'avoit donné tant de sujets de la haïr!..... Combien sa vie m'é-

toit devenue précieuse! Ce que je souffris durant la troisième semaine ne peut ni se décrire ni s'imaginer; j'étois exténuée par une abstinence forcée de plus de douze jours, et mon affoiblissement étoit d'autant plus grand, que j'avois absolument perdu le sommeil. Tant que ma fille étoit levée, je me contraignois, je jouois avec elle comme de coutume; aussitôt qu'elle étoit endormie, je priois Dieu, et je donnois un libre cours à mes pleurs. Quelquefois, au milieu de la nuit, vivement frappée de l'idée que Dieu accorde tout aux ferventes prières, je me relevois pour me prosterner sur le plancher, et là, baignée de larmes, je retrouvois de la force et de l'énergie pour demander à Dieu de me conserver mon enfant. Ces mouvemens d'enthousiasme produisoient toujours l'heureux effet de me calmer, en ranimant mes espérances. Je me recouchois tranquille; l'humble et douce foi répandoit un baume divin sur les profondes blessures de mon cœur dé-

chiré, et je goûtois quelques heures de repos, mais quand le lendemain je retournois au guichet, l'aspect affreux de la corbeille vide me replongeoit dans mes vives douleurs. Je m'étonnois d'avoir pu me trouver véritablement malheureuse lorsqu'on nous apportoit régulièrement notre nourriture. C'est ainsi que, par ces inquiétudes accablantes et ces craintes mortelles, la bonté de Dieu me préparoit à supporter mieux à l'avenir ma situation habituelle.

Enfin, je vis arriver ce jour heureux où je trouvai un panier rempli d'alimens; ce jour mémorable où je portai à ma fille du pain frais, d'excellens fruits et du lait...... Depuis quinze jours privées de pain, nous n'avions pour y suppléer que du mauvais biscuit de mer et du pain d'épice desséché...... Je me mis à genoux à la vue de cette corbeille, qui nous rapportoit et nous promettoit la vie... Avec quel transport j'embrassai ma fille! avec quelle joie je préparai notre dîner! et combien je me repentis

de n'avoir pas compté davantage sur la Providence !.... Jamais, dans mes beaux jours, je n'ai fait un repas si délicieux ; jamais les mets les plus recherchés n'ont produit une sensation aussi agréable que celle que j'éprouvai en mangeant du pain nouvellement cuit ; je trouvois même un plaisir inexprimable à le toucher, et à sentir son odeur.

Je ne manquai pas le surlendemain de devancer Léonore au guichet ; j'avois un desir passionné de m'entretenir avec elle, et lorsque je l'entendis s'approcher du guichet, j'éprouvai toute l'émotion et toute la joie qu'auroit pu causer la plus vive amitié. Léonore me dit qu'elle avoit été fort malade, et que si elle eût été dans un pressant danger, elle auroit fait appeler M. le curé pour lui confier mon secret sous le sceau de la confession, avec permission de le dévoiler après sa mort. Elle ajouta ces paroles remarquables : J'ai eu dans ma maladie tant d'inquiétudes à votre sujet, que j'ai fait hier un petit testament, dans lequel je

déclare votre existence. J'ai bien cacheté cet écrit ; je l'ai soigneusement caché, et je le garderai jusqu'à ce que je trouve un moyen sûr de le déposer secrètement chez un notaire, sans que monseigneur puisse en être instruit.

Ce discours me donna la plus grande consolation que j'eusse encore reçue depuis ma captivité. Je comblai Léonore de bénédictions, et je parlois du fond de l'ame ; car je gémissois sous une telle oppression, que cette demi-justice m'inspira tous les transports de la reconnoissance la mieux fondée. Léonore, ce jour-là, fut moins impatiente de me quitter qu'à l'ordinaire ; je lui fis plusieurs questions auxquelles elle répondit, et ce fut dans cette conversation que j'appris que le comte avoit épousé la duchesse d'Olmas ; je plaignis sincèrement cette femme intéressante, que j'avois tendrement aimée, bien certaine qu'une union si peu digne d'elle feroit le malheur de sa vie. J'essayai encore dans cet entretien de ga-

gner entièremant Léonore. Je la conjurai, au nom de la religion, de me rendre ma liberté; elle me répondit qu'il lui faudroit au moins six jours pour démolir le mur de ma prison, que le comte pourroit arriver inopinément, et la surprendre dans ce travail, et que rien au monde ne pourroit la déterminer à dénoncer le comte. Elle ajouta qu'elle faisoit assez pour moi, et que je devois être contente. Après cette réponse, elle me quitta brusquement.

Rassurée sur l'existence de mon enfant, après avoir été bouleversée par des inquiétudes déchirantes, je sentis au fond de mon ame un calme dont je n'avois point encore goûté la douceur depuis ma captivité. La seule cessation subite des maux extrêmes produit un état délicieux, qui n'a rien de frappant pour l'imagination, mais qui n'en est pas moins le bonheur le plus vif et le plus réel; le passage rapide d'un sort médiocrement heureux à une immense fortune n'a rien qu'on puisse comparer

au ravissement de se trouver tout-à-coup délivré d'une horrible souffrance. Ainsi, ce sont les infortunés qui souvent jouissent des joies les plus parfaites.

Cinq mois s'étoient écoulés depuis la mort de don Sanche; ma fille avoit quatre ans et demi ; elle montroit toute la sensibilité et elle annonçoit tout l'esprit que la tendresse maternelle pouvoit lui desirer. C'étoit une consolation pour moi de remarquer qu'elle devoit à la privation de la lumière et à notre situation une mémoire et une application extraordinaires à cet âge. En effet, n'étant distraite, ni par les objets extérieurs, ni par le bruit, ni par la société, elle est toujours tout entière à la chose qui l'occupe ; ses souvenirs mêmes, si peu variés, ne peuvent affoiblir son attention. Dans le profond silence de la caverne, et dans ce genre de vie si monotone, mes leçons, que je tâche de rendre agréables en piquant sa curiosité, n'ont jamais été pour elle que des amusemens; elle s'applique sans nul effort, et tout se

grave profondément dans cette jeune tête bien organisée, parce que tout s'y place sans confusion. Sans doute son ignorance est extrême, l'univers est voilé pour elle, tous les objets matériels lui sont cachés, elle n'a nulle idée des plaisirs de la société; mais ne dois-je pas bénir le ciel, qui, par des événemens si miraculeux, lui préparoit et lui assuroit, par la nature même des choses, une éducation morale si pure et si parfaite? Enfant de prédilection de la Providence, elle n'a pas la plus légère idée du vice ou d'un mouvement de vanité. Dès cet âge de quatre ans et demi; elle parloit, et entendoit également bien l'espagnol et le françois; elle récitoit déja avec agrément, dans ces deux langues, une infinité de petits morceaux en vers et en prose. Je commençois à la faire calculer avec des jetons; j'avois donné à cette étude la forme d'un jeu, et c'étoit un de ses amusemens favoris. Dédommagée, en quelque sorte, de la jouissance de la vue par le tact, elle connoissoit

aussitôt tout ce qu'elle touchoit ; faculté que j'ai fort exercée en elle, et qu'elle a perfectionnée depuis d'une manière qui a surpassé mon attente. Nous faisions toujours régulièrement de longues promenades, je l'exerçois même tous les jours à sauter en la tenant par les mains. Avec ces soins, et beaucoup d'autres dont j'avois pris l'idée dans mes livres de médecine, j'ai eu le bonheur de lui former une constitution physique parfaitement saine, et même assez forte, malgré sa délicatesse apparente. Un soir que, suivant ma coutume, je passois les mains sur son petit visage pour tacher de me former une idée de ses traits, tandis que je touchois ses yeux, elle me demanda à quoi servoient les yeux ; et sur-le-champ se reprenant, Ah! dit-elle, je le sais ; ils sont faits pour pleurer!.. Hélas! elle ne leur connoît pas d'autre usage! Cette touchante ignorance, si naïvement exprimée, fit aussitôt couler mes larmes. Je me hâtai de la mettre au lit, pour lui dérober la

tristesse insurmontable qu'elle venoit de répandre dans mon ame. A dix heures je me couchai. J'étois dans mon premier sommeil lorsque je fus réveillée par le bruit de la sonnette, que j'entendois pour la première fois, et qui m'annonçoit quelque chose d'extraordinaire. Il étoit minuit ; je me levai avec une extrême émotion ; je courus au guichet ; j'y trouvai Léonore. Monseigneur est arrivé me dit-elle, mais il retournera bientôt à Madrid... C'est lui, demain, qui vous apportera de la nourriture... Ici Léonore s'arrêta : sa voix étoit tremblante.... Eh bien ? dis-je. Eh bien, reprit Léonore, ne mangez-rien de ce qui sera dans cette corbeille ; je vous apporte pour demain du pain et du lait... — Juste ciel !.... — Priez Dieu pour moi ; j'espère qu'en faveur de ce que je fais pour vous, il me pardonnera mes péchés. — O ma chère Léonore ! — Priez Dieu pour moi. — O Léonore ! Léonore ! ne m'abandonnez-pas !... — Non, non, pauvre infortunée ;.... je ne

souffrirai pas cette horreur... — A cette assurance de Léonore, si j'eusse été près d'elle, je me serois jetée à ses pieds. O combien il me fut doux d'entendre de sa bouche, pour la première fois, ces expressions de compassion! Ma seule protectrice, m'écriai-je, ma seule amie, ne m'abandonnez-pas!... — Je réponds de votre vie...—Dieu vous bénira; et c'est à genoux que je l'implore pour vous, et que je vous remercie.... — Si Monseigneur vous parloit, ignorez tout... — Oh, je ne me trouverai-pas au guichet. — Otez toujours tout ce qui sera dans le panier, mais jetez-le. — Ma secourable Léonore!... Il reviendra une autre fois... — Il fera peut-être encore quelques tentatives, mais il partira sous peu de jours. — Jusque-là, je vivrai de mes provisions. — Je vais vous donner un signe pour distinguer ma corbeille des siennes. Tant qu'il sera ici, je mettrai dans les miennes un poulet rôti, ou un pigeon, avec un ruban entortillé autour

du cou, et en outre un paquet d'allumettes, quand vous ne trouverez-pas ces deux choses, jetez tout. — Grand Dieu !... Ma bonne Léonore, que ne vous devrai-je pas ! Ah ! vous aurez tout réparé... Que deviendrois-je sans vous ?... — Vous seriez empoisonnée demain..... Adieu, priez Dieu pour moi ! A ces mots, elle se retira, et me laissa saisie et pénétrée de terreur.

L'état où j'étois ne me permit pas de songer à me recoucher. Je n'aurois pu goûter un instant de repos... Je restai dans cette partie du souterrain, avec une lumière que j'avois mise dans ma lanterne. A cinq heures du matin ; je vis en frémissant descendre la corbeille fatale. Je pris avec horreur ces alimens perfides, qui, faits pour soutenir la vie, mais dénaturés par le crime, ne pouvoient plus donner que la mort !.... Je résolus de les jeter dans le puits du caveau souterrain, et je m'y rendis sur-le-champ. Mon chien me suivit. Arrivée auprès du puits, j'y jetai le pain ;

mais je tremblois tellement, que la bouteille de lait échappa de mes mains; elle tomba à côté du puits, et tout le lait fut épanché sur la terre autour de moi. Mon chien, que je ne voyois pas, but avec avidité, derrière moi, dans un morceau de la bouteille cassée qui se trouvoit devant lui.... Je me retournai, et je frissonnai en le voyant boire. Je me précipitai sur lui, je le pris dans mes bras, et je remontai promptement dans ma chambre. J'éteignis ma lumière avant d'y entrer; ma fille venoit de se réveiller, et m'appeloit. Je la levai; et tandis que j'achevois de l'habiller, j'entendis mon pauvre Azor gémir sourdement..... Tout-à-coup il s'agita, et jeta deux ou trois cris. Il se rapprocha de nous. Alphonsine, qui étoit debout entre mes jambes, se baissa, le prit, et le mit sur mes genoux; il étoit mort!.... Comment pourrai-je décrire ce que j'éprouvai dans ce moment, en pensant que, sans l'avertissement de Léonore, j'aurois donné le lait à ma fille!.... Ah! cette

femme courageuse, qui nous a sauvées, a tout expié envers moi; je n'embrasserai jamais ma fille sans la bénir!... Cependant Alphonsine s'étonna de l'immobilité d'Azor, et bientôt elle en fut effrayée. Elle me questionna, je lui répondis d'une voix entrecoupée; aussitôt elle se mit à pleurer. J'essayai de lui donnner doucement une idée de la mort.... Elle m'écouta attentivement; ensuite elle se remit à pleurer avec une extrême amertume..... Je portai mon pauvre Azor dans le petit caveau, et je le jetai dans le puits. Cette journée fut une des plus tristes que j'aie passées. Pendant tous nos repas, j'éprouvai le plus affreux serrement de cœur; j'avois l'imagination tellement noircie, que je ne pus me résoudre à donner à ma fille le lait que m'avbit apporté Léonore; il me sembloit qu'il n'étoit pas impossible qu'on y eût, à son insu, mêlé du poison. Je me couchai plutôt que de coutume: j'avois un extrême besoin de repos; mais, malgré ma lassitude, je ne

fermai pas l'œil un instant durant la nuit entière. Je pensai avec épouvante au scélérat que j'avois si passionnément aimé, et qui ne songeoit qu'à m'ôter la vie. Je me rappelois avec une espèce de remords l'amour que j'avois eu pour lui; il me sembloit que le seul instinct d'une ame pure auroit dû m'avertir de la noirceur de la sienne, et je frémissois en voyant à quel excès de perversité les passions et l'athéisme peuvent conduire un homme auquel la nature a refusé un cœur compatissant et sensible!..... Léonore n'a pas une ame plus tendre, mais elle a conservé des idées religieuses, et l'homicide lui fait horreur. Si, plus éclairée, elle connoissoit les principes d'une piété véritable, elle n'auroit jamais été la complice de son maître, qui, privée de son secours, n'auroit pu réaliser le projet inhumain qui m'a perdue. Il ne me fut pas difficile alors de deviner que le malheureux don Sanche avoit péri par le poison; et je compris qu'on avoit trouvé moins

d'inconvénient à se défaire de moi par ce moyen que par le fer, sur-tout n'étant point secondé par Léonore. Il étoit naturel aussi que, dans cette idée, on eût muré la porte du souterrain : on ne risquoit pas que Léonore pût secourir la victime, ou recueillir ses derniers soupirs....

En réfléchissant à l'effrayante profondeur de ces combinaisons exécrables, rien n'auroit pu calmer mes justes terreurs, sans la persuasion intime que Dieu, touché de mon repentir et de ma pénitence, ne me livreroit point aux lâches fureurs d'un monstre dépouillé de tous sentimens de religion et d'humanité.

J'eus de la fièvre, et je fus très-souffrante les jours suivans. Léonore me rendit un peu de tranquillité, en m'apprenant qu'elle avoit déclaré à mon persécuteur qu'elle ne vouloit ni quitter le château ni se dessaisir de ma garde ; qu'à ces conditions elle ne le dénonceroit jamais; mais que, s'il la chassoit,

ou s'il lui ôtoit la clef de la première porte de ma prison, ou celle du guichet, elle révéleroit tout. Cette fermeté, qui m'étoit si utile, me fit trembler pour elle ; mais elle me répondit qu'elle prenoit et qu'elle prendroit toujours des précautions qui la mettroient sûrement à l'abri du poison. En effet, je crois n'avoir rien à craindre sur notre existence ; le comte est aussi lâche qu'il est cruel. D'ailleurs, chargé de tant de crimes, il ne pourroit sans folie employer la violence contre une personne instruite de tous ses forfaits, et qui peut si facilement les dévoiler.

J'eus, peu de jours après, un entretien avec Léonore. Elle m'annonça que le comte étoit parti pour Madrid, et qu'elle croyoit qu'il ne reviendroit plus. Je respirai. Léonore parut flattée de la joie que je lui exprimai de me retrouver sous sa seule autorité. En tout, depuis l'époque où elle a défendu et sauvé ma vie, j'ai remarqué en elle beaucoup moins de rudesse : même, en plusieurs

occasions, elle m'a montré une sorte d'intérêt qui m'a donné souvent l'espoir d'obtenir ma liberté; mais elle a toujours rejeté avec aigreur mes supplications à cet égard. Si je l'eusse vue seulement tentée d'y céder, j'aurois osé sur-le-champ, pour achever de la déterminer, lui confier mon secret. Je voyois, au contraire, que sa conscience, tranquillisée par le service inappréciable qu'elle m'avoit rendu, la disposoit moins que jamais à compromettre son repos. Elle régnoit dans ce château; elle y jouissoit d'une grande opulence, et par sa pension, et par les dépenses dont elle étoit chargée, et sur lesquelles une personne sans principes pouvoit gagner beaucoup, avec un maître d'une richesse immense, et qu'il étoit facile de tromper à cet égard, parce que, malgré sa cupidité, il manquoit absolument d'ordre et d'économie. D'ailleurs, la pension de Léonore n'étoit point assurée. Le comte lui laissoit l'espoir de lui faire, avec le temps, un contrat de cette rente viagère. En

dénonçant le comte, Léonore perdoit un état très-lucratif, et des espérances qui lui paroissoient très-fondées; en même temps, elle étoit forcée d'avouer une complicité de plusieurs années; elle se persuadoit que l'on commenceroit par l'arrêter, pour connoître tous les détails de cette affaire; qu'elle languiroit long-temps en prison, que ma famille la persécuteroit, que je l'abandonnerois, et qu'elle mourroit déshonorée et dans la misère. En me délivrant elle-même, en ne se séparant point de moi, en me conduisant, comme ma libératrice, dans un pays étranger, elle risquoit moins. Mais il falloit faire de grandes avances d'argent, sans aucune sûreté sur le remboursement et sur la récompense. Il étoit absolument impossible qu'un caractère tel que le sien ne fût pas épouvanté d'un tel projet. Toutes ces réflexions m'ôtèrent entièrement la foible espérance que j'avois conservée jusqu'alors; mais j'obtins d'ailleurs de Léonore beaucoup de graces qu'elle

m'avoit souvent refusées. Entre autres choses, elle me donna un petit chien que je desirois vivement pour Alphonsine ; car rien ne pouvoit la consoler de la perte d'Azor. Elle reçut de moi ce présent avec une joie extrême. Je fus attaquée sur la fin de cette année d'un rhumatisme sur les reins, qui me fit souffrir des douleurs inouies. J'attribuai ce mal, si peu commun à vingt-trois ans, au séjour (souvent prolongé durant la nuit) que j'avois fait dans le caveau de la fontaine. Pour préserver ma fille de cette maladie si douloureuse, je l'accoutumai dès-lors à ne porter dans les temps froids que des chemises de laine que me fournit Léonore, et que j'arrangeai presque toutes pour elle. Avec ces précautions, un exercice continuel, et un excellent régime, je parvins à conserver la santé de mon enfant. Tous les jours où l'on m'apportoit ma nourriture, je la menois, après le départ de Léonore, jusqu'au guichet, persuadée qu'on respiroit là un peu d'air

extérieur, qui, en passant par la première porte et par le guichet, devoit se répandre dans cette partie de la caverne. A mesure qu'Alphonsine avançoit en âge, elle multiplioit ses questions. Je lui avois donné, dès sa première enfance, l'utile habitude, sur-tout dans ma sition, de ne jamais les pousser plus loin que je ne voulois, et de se contenter de cette réponse: L'explication que tu demandes, est au-dessus de ton âge, tu ne la comprendrois pas. Elle n'insistoit jamais, et même elle n'y pensoit plus. A ses questions sur nos alimens, je répondois que Dieu nous les donnoit, et que je les trouvois dans un certain endroit de la caverne, où une enfant ne pouvoit aller sans danger. Je lui avois donné aussi l'habitude de la plus parfaite obéissance, et je n'eus aucune peine à la lui faire prendre: elle est dans mon unique dépendance, et dans tous les momens de sa vie. Non-seulement elle n'aime que moi, mais elle ne connoît que moi; sa reconnoissance, son res-

pect, sa tendresse n'ont jamais été partagés. Elle admire d'autant plus ma supériorité sur elle, qu'elle ne peut la comparer à rien; n'ayant pas une idée qu'elle ne me doive, elle adopte naturellement et sans examen toutes mes opinions. Je suis à ses yeux la seule dépositaire des préceptes religieux, de la révélation, de la science, de la morale, de l'industrie humaine. Je suis souveraine absolue du monde qu'elle habite. Tous les sentimens de gratitude, d'attachement, de confiance, d'admiration, de soumission, qu'on ne peut éprouver dans le monde que pour différens objets, se trouvent pour moi réunis dans son cœur, et portés au plus haut degré d'exaltation. La piété filiale est bien véritablement un culte pour elle; elle n'est pas plus tentée de s'opposer à mes volontés qu'on ne peut l'être de résister à l'absolue nécessité la mieux reconnue; elle s'attache à mes pas, et s'unit à moi par ses pensées et par ses sentimens, comme à son appui nécessaire; contente

de son sort, embelli par mes soins et par mon amour, elle me révère et me chérit, comme la Providence qui la gouverne et qui n'agit que pour elle.... J'ai pu peindre sa tendrese; mais comment me seroit-il possible de donner une idée de la mienne?.... Dans une situation ordinaire, je l'eusse préférée à tout; que dois-je donc éprouver?..... Ah! si je ne songeois qu'à moi, je ne me plaindrois pas de ma destinée; il me suffiroit pour la bénir, de penser que jamais une mère n'a été aimée comme je le suis.... Mais que suis-je? Qu'importe mon propre destin? je n'ai plus que celui d'Alphonsine; je ne puis désormais espérer et souffrir que pour elle et par elle. Que nous aurions été heureuses, si j'avois pu lui donner chaque jour de la lumière pendant quelques heures, avec l'assurance de n'en point manquer! Quelle idée, je me fais du plaisir de la regarder, de fixer mes yeux sur les siens, d'étudier l'expression de sa physionomie, de lire sur son charmant vi-

sage tout ce qui se passe dans son cœur !... Je ne sais si j'aurois eu le courage de ne pas lui rendre la faculté de voir, si j'avois eu la possibilité de lui fournir de la lumière pendant deux ou trois ans ; mais je n'en ai jamais possédé qu'une provision qui se fut épuisée en deux ou trois mois, en m'en servant tous les ours huit ou neuf heures ; d'ailleurs, il falloit nécessairement en réserver une partie pour les besoins imprévus. Ma prudence, à cet égard, a toujours été forcée ; une véritable tentation étoit impossible, à moins d'une extrême folie.

Dix-huit mois s'étoient écoulés depuis la mort de don Sanche. J'ai dit que j'avois serré un porte-feuille qu'il perdit dans la caverne le jour de sa mort. Je n'avois jamais eu la force de l'ouvrir ; enfin, un soir, je m'y décidai, j'y trouvai d'abord un petit paquet cacheté, sur lequel étoient écrits ces mots: *Mon testament.* Je ne le décachetai point. Ce porte-feuille contient d'ailleurs une tren-

taine de petites pages, formant une espèce de livre, et sur lesquelles don Sanche écrivoit, sans ordre et sans liaisons, ses pensées. Je regardai les dernières pages, datées de la veille et du jour de sa mort; j'y lus ce qui suit :

« Elle a bouleversé mon existence et « toutes mes pensées ! Qu'étois-je avant « de la connoître ? J'ignorois qu'il « fût possible de trouver sur la terre « une digne récompense de la vertu !... « Misérable ! Falloit-il ne l'apprendre « que souillé de crimes !... *Point de « libre arbitre, l'homme n'est qu'une « machine.* Je l'ai dit, je l'ai répété, « j'ai voulu me le persuader ; mais dès « qu'elle a paru, mon cœur aussitôt a « démenti ce langage.

« Si je puis admirer et mépriser, je « dois pouvoir choisir ; cependant, je « suis entraîné dans une route affreuse, « que je hais. Est-il donc vrai que pour « résister au torrent des passions, nous « ayons besoin d'implorer un secours « suprême ? Est-il vrai que notre vo-

« lonté ne soit efficace et constante,
« qu'avec l'aide d'un appui tout puis-
« sant ?...

« Oh ! que j'abhorre le passé !.. Mes
« souvenirs me tuent !..... Une grande,
« une parfaite réputation l'eût séduite...
« Une femme si jeune, si timide, si
« délicate, montrer cette fermeté, cette
« inébranlable patience, ce courage hé-
« roïque !... tandis que je suis balloté,
« tourmenté, déchiré, par tant de réso-
« lutions incertaines, tant de projets
« violens et bizarres, tant de sentimens
« contraires !... Insensé !... quel étoit
« mon dessein ? Quand j'en aurois la
« possibilité, voudrois-je la pervertir ?
« voudrois-je lui ôter sa noble cons-
« tance ? voudrois-je que Diana devînt
« une femme vulgaire ? Non, non ; ce
« seroit pour moi retomber dans le
« néant !

« Elle auroit pu m'aimer !... et malgré
« mes égaremens, mes forfaits et ses
« souffrances, l'excès de mon amour
« a triomphé de ses ressentimens !... et

« peut-être de son cœur!... ô que ne
« puis-je, abusé par son angélique
« douceur, croire en effet qu'elle
« m'aime en secret, non pour espérer
« d'en obtenir l'aveu, mais pour l'ad-
« mirer davantage, pour trouver sa
« résistance plus sublime!

« Oui, la crainte de la dernière vio-
« lence pourra seule arracher et légiti-
« mer son consentement, et la conduire
« à l'autel!... Elle me haïra!... néan-
« moins, elle sera mon épouse; alors
« je lui dirai: J'aurois pu te poignar-
« der avec moi; mais profaner l'objet
« d'une telle adoration: ah! penses-y,
« tu ne le croiras pas. Et je lui mon-
« trerai cet écrit.....

« Quelle nuit j'ai passée!... Quelles
« images funestes durant ces instans
« rapides d'un pénible sommeil!.... Si
« je dors, quels songes affreux! et quand
« je veille, quel délire!.....

« Je vais donc la revoir!... et c'est
« pour l'épouvanter!... Quelle est cette
« main invisible, cette main de fer, qui

« m'entraîne malgré moi depuis quatre « ans ? Ne puis-je donc lui résister ?... « Non. Je suis devenu aussi lâche que « féroce !... je vais la revoir, et la mort « est dans mon cœur !... Il me semble « que le fardeau terrible de toutes les « vengeances célestes pèse sur ma tête « criminelle !... »

La lecture de cet écrit me fit une impression si extraordinaire, que je refermai sur-le-champ ce fatal porte-feuille, arrosé de mes pleurs : je ne l'ai jamais rouvert depuis.

Une époque intéressante et chère vint me distraire de la profonde tristesse que m'avoit causée un si triste souvenir. Ma fille venoit d'atteindre sa sixième année ; ce jour fut délicieux pour moi. Alphonsine, comme je l'ai dit, ne m'avoit jamais entendu chanter ni jouer de la guitare ; elle ignoroit entièrement qu'il existe un art qu'on appelle la musique. Le matin je lui donnai une instruction chrétienne plus étendue qu'à l'ordinaire, et nous fîmes ensem-

ble des prières plus longues que de coutume : elle avoit cette piété tendre, si naturelle, sur-tout dans les cœurs dont rien encore n'a pu altérer la parfaite pureté ; elle m'avoit écoutée avec attendrissement ; elle prioit avec la plus vive ferveur. Quand je l'eus ainsi disposée, je la menai dans mon oratoire, que nous appelions notre chapelle ou notre église. Aussitôt que nous y fûmes, elle se mit à genoux devant le crucifix ; elle savoit qu'il étoit placé à côté de la fontaine ; alors je chantai une espèce de cantique espagnol, que j'accompagnai de la guitare. Alphonsine fit un cri de surprise et de joie ; la sensation qu'elle éprouva fut si vive, qu'elle fondit en larmes, en s'écriant : Ah ! c'est Dieu qui nous parle !... Elle se jeta éperdue dans mes bras ; je lui fis toucher ma guitare ; je lui expliquai en peu de mots ce prétendu prodige. Elle me conjura de continuer ; je repris ma guitare, et je chantai un long cantique.

Quand j'eus fini, Alphonsine, trans-

portée, embrassa mes genoux, et caressa ma guitare; car elle ne pouvoit se persuader que cet instrument ne fût pas un être animé. Elle me demanda avec instance de recommencer, et je chantai des hymnes et des cantiques pendant plus d'une heure.

Durant toute cette journée, il ne fut question que de musique; je vis avec un plaisir extrême qu'Alphonsine auroit un goût passionné pour cet art, dont l'idée s'unissoit intimement, dans son imagination et dans son cœur, à des sentimens religieux. Je lui dis qu'on n'avoit inventé la musique que pour honorer Dieu, en célébrant ses louanges et ses bienfaits avec plus d'éclat. Elle me conjura de lui apprendre à chanter, et à jouer de la guitare, et je lui donnai ce jour même les premières leçons de musique. Depuis cette époque, Alphonsine a toujours été endormie et réveillée par un cantique, et nous n'avons jamais manqué d'aller, tous les matins et tous les soirs, chan-

ter dans mon oratoire quelques-uns des hymnes de l'église, traduits en espagnol.

J'avois obtenu de don Sanche une seconde guitare plus petite que la mienne, des castagnettes, et un tambourin de basque. Alphonsine apprit promptement à jouer de ces deux instrumens ; elle avoit beaucoup d'oreille, et m'accompagnoit quand je jouois de la guitare sans chanter. Cet amusement, qui la ravissoit, lui donnoit une vivacité qui jusqu'alors lui avoit été tout-à-fait étrangère. Quand nous avions fini notre petit concert, elle m'embrassoit avec transport, en répétant qu'elle étoit heureuse. Ces paroles dans sa bouche me charmoient et m'attendrissoient !... Hélas ! de tous les biens de la vie ; elle ne possède qu'une tendre mère ; elle est privée d'ailleurs de tout ce qui compose le bonheur ; néanmoins il est vrai, qu'elle a toujours été plus heureuse que la plus grande partie des enfans auxquels la fortune a tout donné. Non-seulement j'ai rendu toutes ses sensations ver-

tueuses, mais je les ai ménagées. J'ai suspendu l'usage de ses facultés, afin de lui préparer de vrais plaisirs. Tous les enfans blasés par l'habitude ne jouissent de rien; ils connoissent tout, avant de pouvoir apprécier et sentir; c'est sur-tout de la surprise que naît l'admiration. Nous sommes tellement entourés, dès notre berceau, des prodiges de la nature et de l'art, qu'ils ne nous touchent plus quand nous pourrions en être frappés et les juger; nul de nous ne peut se souvenir d'avoir, pour la première fois vu, lu, ou entendu une belle chose. La musique ne peut causer à aucun enfant l'impression qu'elle produit sur Alphonsine, qui d'ailleurs croit plaire à Dieu en étudiant et en exerçant cet art que nous consacrons à son culte. Il me fallut beaucoup de patience pour la lui enseigner; car dans ces profondes ténèbres, elle ne pouvoit l'apprendre que d'oreille et de routine; mais sa voix est si pure et si juste, elle a tant d'adresse et d'in-

telligence, qu'au bout de sept ou huit mois, elle commençoit à chanter en duo avec moi, en s'accompagnant de la guitare. Cette occupation répandit un charme inexprimable dans notre intérieur; Alphonsine ne se lassoit point de m'entendre; de mon côté, j'éprouvois une sensation délicieuse en écoutant cette voix enfantine et pure s'élever, retentir sous ces voûtes, en formant des sons éclatans et mélodieux, pour louer et bénir le Créateur. Comme je ne voulois pas risquer qu'on pût l'entendre du guichet, je ne lui permettois de chanter que dans ma chambre, pour apprendre; et dans l'oratoire, pour honorer Dieu. Je lui dis que la musique ne devant servir qu'au culte divin, il n'étoit pas convenable de la mêler à des amusemens profanes; ainsi, elle n'étoit jamais tentée de chanter durant nos longues promenades. Alors, nous causions, ou je lui contois de petites histoires. Rentrée dans ma chambre, je mêlois à mes leçons de musique, de calcul, d'instruc-

tions religieuses et de langue françoise, différens petits jeux que j'avois inventés pour elle ; je ne lui voyois pas un seul moment d'ennui ; elle avoit une mélancolie habituelle, mais qui, depuis un an sur-tout, paroissoit tenir davantage à son extrême sensibilité qu'à notre situation.... Elle ne rioit point ; elle soupiroit souvent ; elle parloit peu, mais elle ne pleuroit jamais que d'attendrissement ; les larmes n'étoient plus pour elle que la touchante expression de la reconnoissance et de la tendresse. Nous nous embrassions après avoir prié ensemble, en remerciant Dieu de nous avoir donné l'une à l'autre, et toujours, dans cet embrassement, j'ai senti quelques larmes sur son visage. Je lui avois enseigné de la religion tout ce que je pouvois lui en dire sans l'éclairer sur notre situation. Elle ignore l'existence des hommes, mais elle sait que Dieu créa deux créatures innocentes qu'il plaça dans un lieu de délices ; que ces deux êtres lui désobéirent, et que depuis

ce temps la vie n'est qu'un passage et qu'un temps d'épreuves. Je lui ai parlé de la rédemption et des principaux dogmes, sur-tout de la félicité des anges et des élus. Elle me demande souvent de lui donner une idée du ciel, je lui réponds que nous sommes trop foibles et trop imparfaits pour nous représenter le bonheur que Dieu destine dans l'éternité à ceux qui l'ont fidèlement servi, à ceux qu'il aime, et que la mort seule pourra nous l'apprendre. Je m'attache à lui peindre le ravissement qu'éprouvera l'ame du juste, lorsque, dégagée de sa dépouille mortelle, elle s'élancera dans le sein de son Créateur, et j'ajoute toujours : Nous ne sommes ici, mon Alphonsine, que pour attendre avec humilité, avec amour, ce grand jour où nous commencerons l'une et l'autre une vie éternelle, remplie de bonheur et de gloire, dans laquelle nous serons toujours ensemble, et toujours souverainement heureuses. Rien n'affoiblit dans l'imagination d'Alphonsine

l'impression salutaire de ces grandes vérités, elle en est profondément émue et pénétrée. Persuadée que Dieu est toujours avec nous, et que les anges veillent sur nous, quand je la quitte pour aller au guichet, elle me regrette; mais elle ne se croit pas seule; et durant tout ce temps, elle se tient avec un profond respect en la présence de Dieu; elle le prie; et souvent, quand je reviens, je l'entends chanter des cantiques. C'est toujours alors avec une ferveur et une expression particulière d'amour et de piété.

Quand elle m'a demandé si le monde où nous sommes est l'univers tout entier, je lui ai répondu qu'il y a encore d'autres parties du monde habitées par d'autres créatures, mais qu'il ne nous est pas possible de communiquer avec ces êtres semblables à nous, parce qu'ils sont trop éloignés de notre monde.

Je lui ai fait prendre par degrés, dès l'âge de cinq ans, l'habitude de marcher sans me tenir par la main; je lui

donnois de petites commissions, en lui indiquant le nombre de pas qu'elle avoit à faire; elle a fini par aller toute seule avec facilité dans le caveau de la fontaine. Après ces petites courses, dans lesquelles je la suivois toujours, souvent à son insu, quand elle revenoit, elle se jetoit dans mes bras. Je sentois son cœur palpiter avec violence, et nous éprouvions l'une et l'autre toute la joie que peut causer un heureux retour après une longue absence.

Je n'avois jamais fait de musique dans ma chambre, afin qu'Alphonsine ne m'entendît pas, et j'ignorois que l'on pût entendre de cette grande chambre un écho très-remarquable, qui répétoit trois fois un mot de plusieurs syllabes (*). Cet écho venoit du caveau du puits, qui avoit une espèce de porte fermée par une petite barrière de bois,

(*) On sait qu'il y a beaucoup d'échos plus surprenans encore. Voyez le *Dictionnaire de Bomare*.

et recouverte par un pan de tapisserie. Il falloit pour l'entendre que la porte fût ouverte. Un jour, qu'il faisoit extrêmement chaud, je traînai mon fauteuil de ce côté; et pour jouir de la fraîcheur du caveau, j'ouvris la porte, je relevai le pan de tapisserie; ensuite je pris Alphosine sur mes genoux, et je lui dis de chanter la dernière strophe d'une ode qu'elle ne savoit pas bien. Elle obéit. Cette strophe finissoit par ces mots : *Gloire à Dieu!* et lorsqu'Alphonsine eut chanté, elle entendit une douce voix qui sortoit du caveau, et qui répéta trois fois *Gloire à Dieu!*..... Alphonsine tressaille, en s'écriant : Un ange chante aussi!... L'écho répéta *Aussi*. Dieu! dit-elle, l'ange me répond!.... et elle se jeta à genoux.... J'étois moi-même aussi surprise qu'émue... Cependant, prenant la parole : Non, mon enfant, lui dis-je, ce n'est point un ange; sans doute ces esprits célestes nous protègent dans tous les instans, mais nous ne sommes point assez par-

faites pour que Dieu leur permette de nous parler. Eh bien ! reprit Alphonsine, c'est donc une créature humaine qui a pu venir jusqu'à nous?.... Alors je tâchai de lui expliquer ce que c'est qu'un écho. Elle me croit toujours sans hésiter; je la dissuadai dans l'instant; mais cette explication accrut sa surprise; elle répétoit toujours : Comment une pierre peut-elle parler? Elle eût trouvé bien simple, et plus facile à croire, qu'un ange eût loué Dieu, et même qu'il nous eût parlé. Sa foi, que rien n'a pu combattre, est si vive, qu'un miracle lui causeroit beaucoup plus de reconnoissance que d'étonnement.

Cet écho ajouta beaucoup au bonheur d'Alphonsine ; elle lui dit tout ce qu'elle peut imaginer de plus tendre pour moi, et tous les soirs nous lui faisons répéter tour-à-tour *Gloire à Dieu*.....

Alphonsine, dans sa huitième année, parloit si parfaitement bien l'espagnol et le françois, elle savoit par cœur tant

de vers dans ces deux langues, que je commençai à lui apprendre l'anglois. Son application, sa docilité, sa tendresse, faisoient le charme de ma vie; mais j'étois plus que jamais tourmentée du desir de la voir; je la regardois toujours, tous les deux ou trois mois, durant son sommeil; mais je ne pouvois que l'entrevoir, et un instant. J'ignorois la couleur de ses yeux; le beau blond de ses cheveux me fait supposer qu'ils sont bleus; je peux juger, par le tact, qu'ils sont grands, et que son nez, que me cache toujours le bandeau qui le couvre, est de la forme la plus parfaite et la plus délicate. Qu'elle doit être belle! quel plaisir j'aurois à la voir debout, et à la parer avec une élégante simplicité!.... J'ai coupé une boucle de ses cheveux que je porte toujours dans mon sein; et quand la nuit je travaille pour elle dans mon oratoire, je pose devant moi cette boucle chérie; je ne me lasse point de contempler ces cheveux plus fins que la soie, d'une couleur si douce et si

pure..... Si du moins j'avois son portrait!.... J'ai dessiné d'idée sa figure endormie, avec ce bandeau qui me dérobe la moitié de son visage : il y a de la ressemblance dans ce dessin ; mais ce n'est qu'une grossière ébauche ; on n'y peut voir la fraîcheur et la beauté singulière de cette peau d'albâtre, dont le soleil et le hâle n'ont jamais altéré la finesse et terni l'éclatante blancheur.

Tous les matins, après avoir habillé ma fille, je me plais à parer sa tête comme si je pouvois la voir!... J'arrange ses longs cheveux de mille manières, je les orne de rubans, et durant le reste du jour je me la représente ainsi parée ; d'après ce que j'ai vu de son visage, je me fais une idée précise de sa physionomie ; et cette idée est si peu vague, qu'elle ne change point, et que mon imagination ne pourroit plus s'en former une autre. Quand elle me parle, je la vois, d'après ce qu'elle m'a dit, ou sourire, ou s'attendrir. Il me semble que son regard (que jamais rien n'a

fixé) ne doit avoir qu'une expression angélique de calme, d'innocence et de sérénité. Je ne puis me le représenter attaché sur moi; mon imagination même me refuse la douceur de le rencontrer; je le vois errant avec indifférence; cette pensée m'attriste!... Un des grands plaisirs d'Alphonsine, est aussi de peigner et de natter mes cheveux, ce qu'elle fait avec lenteur, mais avec beaucoup d'adresse: je les ai laissé croître, pour lui procurer cet amusement. Quand elle a fini de me coiffer, elle ne manque jamais, pour examiner et pour juger son ouvrage, de passer à plusieurs reprises ses deux mains sur ma tête; alors, au lieu de dire *Cela est joli*, elle dit *Cela est bon*, ou *Cela est bien*.

Depuis long-temps Léonore ne venoit plus au guichet qu'une fois par semaine; mais ce jour-là elle apportoit deux corbeilles au lieu d'une; et dans tous les temps elle m'a toujours donné ma nourriture journalière, indépen-

damment des provisions, avec une telle abondance, que des restes de nos repas nous aurions pu nourrir encore une troisième personne.

Tout-à-coup Léonore vint deux fois par jour m'apporter d'énormes provisions : comme je n'allois plus que tous les huit jours au guichet, je ne m'en apercevois pas. Le cinquième jour, elle me sonna, je courus au guichet, j'y trouvai vingt corbeilles remplies de comestibles de toute espèce, et une infinité de petits paquets de choses du même genre, que Léonore avoit apportés dans ses poches. Elle me troubla beaucoup, en me disant qu'elle seroit vraisemblablement forcée de faire un voyage à Madrid : elle ajouta qu'elle ne seroit absente qu'un mois ou six semaines, tout au plus. Ce voyage m'inquiéta et m'affligea. Elle ne voulut point me dire quel en étoit le motif, je ne l'ai jamais su ; mais elle me donna une grande consolation, en me protestant qu'elle profiteroit de cette occasion

pour déposer secrètement à Madrid son testament, chez un notaire fameux qu'elle y connoissoit. Pendant les quinze jours qui suivirent, elle ne cessa de nous apporter des provisions avec la même profusion. Je lui demandai d'y ajouter, pour suppléer au pain, du riz, des pommes de terre, et des châtaignes; je la conjurai de me donner tout ce qu'il falloit pour faire cuire dans de l'eau ces diverses choses sur un réchaud à l'esprit-de-vin. Elle fit de grandes difficultés; néanmoins elle finit par se laisser fléchir. Je la remerciai si tendrement, que d'elle-même elle ajouta à ma reconnoissance, en me promettant deux ou trois bouteilles d'huiles, et quelques livres de chandelle, ce qui me fit d'autant plus de plaisir, que je n'avois presque plus de bougie. Peu de temps après, Léonore m'annonça qu'elle partiroit le lendemain. Les larmes me vinrent aux yeux quand je lui dis adieu. Nous lui devions la vie, et elle venoit de m'accorder tant de graces! Je

ne pouvois m'acquitter qu'en l'aimant.

Je fus plus triste que de coutume durant les premiers jours de l'absence de Léonore; j'étois effrayée de l'idée qu'il n'y avoit plus dans le château que deux servantes, qui ignoroient mon existence: l'absence de Léonore me laissoit dans un abandon qui frappoit mon imagination. Cependant nous avions des provisions, tant anciennes que nouvelles, pour plus de huit mois.

Je me gardai bien de prodiguer la chandelle et l'huile précieuse que Léonore m'avoit données; je n'employai que l'esprit-de-vin, la clarté du réchaud allumé me suffisoit parfaitement; et tandis que notre riz et nos pommes de terre cuisoient, je travaillois pour ma fille; car je faisois cette espèce de cuisine la nuit, hors de ma chambre, durant le sommeil d'Alphonsine.

Léonore fut deux mois absente. Elle étoit partie dans les dispositions les plus favorables pour moi; je la trouvai très-changée à son retour. Ce n'est pas qu'elle

eût varié dans la résolution de protéger et de défendre ma vie ; mais elle avoit plus de sécheresse et plus d'humeur que jamais ; elle ne m'en cacha pas la cause. Elle m'apprit qu'elle avoit porté à Madrid une grande partie des présens que je lui avois faits, pour les vendre à des Juifs ; mais que dans la route, des voleurs avoient arrêté et pillé la petite voiture où elle étoit, et qu'elle avoit tout perdu. Ainsi, ajouta-t-elle d'un ton de reproche, tous les présens que vous avez cru me faire se réduisent à rien. Cette réflexion me fit une peine excessive; je vis que dans l'opinion de Léonore, cet accident m'enlevoit presque tout le mérite de mes dons, et la refroidissoit beaucoup pour moi. Je m'en inquiétai vivement. En réfléchissant à ce que je pourrois faire pour plaire à Léonore, je me rappelai que j'avois encore le beau coffre et la cassolette d'or que m'avoit donnés le malheureux don Sanche; les incrustations de ce coffre étoient si riches et si précieusement travaillées,

que je me flattai que Léonore l'accepteroit, sinon comme un dédommagement de ce qu'elle avoit perdu, du moins comme un présent très-agréable, d'autant mieux, qu'elle ne s'attendoit pas à le recevoir, car elle ne le connoissoit même pas. Je laissai passer quelques temps; j'attendis que sa mauvaise humeur fût un peu calmée, et je lui annonçai ce présent inattendu. Elle me répondit, avec ce ton foible et radouci qu'elle a toujours quand elle refuse, qu'elle ne vouloit pas me priver d'une si jolie chose. Il ne me fut pas difficile de lui persuader que dans ma situation elle ne m'étoit bonne à rien, et le lendemain je donnai le coffre et la cassolette d'or. J'eus dans la semaine, pour ma récompense, une petite bouteille d'huile, et des mèches de lampe que Léonore me donna d'elle-même, et que je n'aurois certainement pas osé lui demander. Deux ou trois mois après, Léonore, un jour, à propos de rien, se mit à me parler de don Sanche, dont

elle fit l'éloge, en répétant, avec affectation, qu'il étoit extrêmement généreux. Je compris qu'elle vouloit savoir si, outre le coffre, il m'avoit fait d'autres présens; et sans avoir l'air de deviner sa pensée, je lui dis, ce qui étoit vrai, qu'il ne m'avoit donné d'ailleurs qu'une petite pendule et une montre, et j'ajoutai que la pendule étant dérangée ne me servoit plus; que je possédois une ancienne montre fort belle, qui m'étoit devenue inutile, et que j'avois toujours oublié d'offrir à Léonore. Deux jours après, je donnai cette montre et la pendule, et Léonore reprit toute sa bonté pour moi. La première fois qu'elle revint au guichet, elle me sonna sous un prétexte très-frivole; ensuite elle causa, ce qui lui arrivoit bien rarement. Elle me dit tout-à-coup qu'elle avoit réfléchi que, si la montre qui me restoit se dérangeoit, il ne lui seroit pas possible de la faire raccommoder, parce que l'on pourroit reconnoître qu'elle avoit appartenu à don Sanche, et que par

cette raison elle n'oseroit jamais la donner à un horloger. Je sentis ce que cela signifioit ; je portois toujours sur moi cette excellente montre, et, quoiqu'à regret je la donnai sur-le-champ. Je reçus en échange une grosse montre de cuivre à sonnerie, malheureusement très-mauvaise ; elle se dérange souvent, de sorte que je passe continuellement cinq à six jours de suite sans montre, ce qui est une grande privation pour moi. Mais je ferois bien d'autres sacrifices pour conserver la bienveillance de Léonore. J'en eus besoin, et j'en ressentis les effets l'été suivant. Ma fille avoit huit ans et demi, et jusqu'à ce moment j'avois éloigné d'elle toute espèce de parfums. De toutes les odeurs agréables, elle ne connoissoit que celles des oranges, des citrons, des fraises et des pommes. Ces odeurs la ravissoient tellement, qu'elle s'en frottoit les mains, et qu'elle conservoit toujours quelques-uns de ces fruits, uniquement pour les sentir.

Je demandai à Léonore un rosier

fleuri, dans un petit pot de terre. J'avois souvent parlé à ma fille de fleurs, en lui disant qu'elles naissent naturellement dans la terre, qu'elles sont l'ouvrage charmant de Dieu, qui les produit pour notre agrément, mais dans une seule saison de l'année. J'avois surtout vanté à ma fille la plus belle des fleurs, la rose, sans oublier de lui parler de ses épines, et de l'avertir qu'il falloit la cueillir avec précaution pour ne pas se blesser, parceque sa tige étoit remplie d'aiguillons qui piquoient comme des pointes d'épingles. Alphonsine étoit bien fâchée qu'il ne vînt pas de fleurs dans notre monde. Je la consolois en l'assurant qu'il y en avoit eu; je lui dis que Dieu, maître de ses dons, pouvoit les reprendre, et suspendre ses bienfaits, qu'il falloit se soumettre sans murmure à ses volontés, et qu'avec le temps, il nous donneroit des fleurs. Alphonsine l'espéroit et le desiroit vivement, souvent même elle se panchoit et cherchoit à terre, hors de notre

chambre, se flattant toujours de trouver et de pouvoir cueillir une fleur. Le soir où je reçus le rosier, je creusai en terre, dans mon oratoire, à vingt pas de la fontaine, un trou assez profond pour contenir le petit pot de fleurs, dont je recouvris les bords avec de la terre. Ensuite j'eus la patience d'ôter avec soin, des tiges du rosier, toutes les épines, et j'admirai en soupirant la fraîcheur et l'éclat des cinq roses épanouies qu'il portoit, en pensant que ma chère Alphonsine ne les verroit pas!... Mais je me couchai heureuse; j'avois la certitude qu'elle éprouveroit le lendemain la joie la plus vive. Je me réveillai de meilleure heure qu'à l'ordinaire; un quart d'heure après, ma fille m'appela; je me hâtai de la lever, et, remplie de la plus douce émotion, je la conduisis dans notre oratoire. A peine y eut-elle fait vingt pas, qu'elle sentit l'odeur des roses. Par respect, nous ne parlions point ordinairement dans cette grotte, où j'avais formé une espèce

d'autel. Alphonsine me serra la main en disant tout bas : Maman, sentez-vous cette odeur délicieuse? Oui, répondis-je; c'est l'odeur des roses..... — Des roses! O ciel! il en est donc venu ici? — Oui, je le crois; mais allons d'abord prier Dieu, ensuite nous chercherons les roses. A ces mots, Alphonsine, déja transportée, précipita sa marche. A mesure que nous approchions, l'odeur devenoit plus forte et plus agréable; Alphonsine me serroit la main, et je lui dis tout bas, Surement nous trouverons des roses. A cette assurance positive, je sentis sa petite main tressaillir. Ah! dit-elle, comme je vais remercier Dieu, qui nous les donne!.. Elle s'élança vers la fontaine, en se précipitant à genoux, et après avoir chanté nos hymnes et nos cantiques, Alphonsine se releva, en me prenant par la main. Je la conduisis au rosier, je portai sa main sur les roses, que je lui fit toucher, ainsi que les feuillages. Elle étoit tremblante de saisissement et de joie..... Cueille ces

charmantes fleurs, lui-dis-je, afin d'en jouir toute la journée..... — Maman, j'ai peur des épines..... — Elles n'en ont point. — Ah! maman, c'est vous qui les avez ôtées, j'en suis sûre. — Puissé-je ainsi te garantir de toutes les peines de la vie!.... Cueille hardiment.... Tiens, touche ces longues tiges; ne sont-elles pas unies? — O ma tendre mère!...... En disant ces paroles, Alphonsine, oubliant le rosier, se jeta sur mon sein, et saisissant mes mains, ces mains chéries, disoit-elle, qui avoient arraché toutes les épines, elle touchoit mes doigts les uns après les autres, pour connoître si je ne m'étois pas piquée; et comme elle a un tact d'une finesse extraordinaire, elle découvrit plusieurs écorchures faites en effet par les aiguillons des roses. Elle baisa mille fois, en pleurant, ces légères blessures. Je la ranimai, en lui disant qu'elle devoit, en cueillant ces fleurs, me faire jouir de la petite peine que j'avois prise. Eh bien, dit-elle, il y a cinq roses; j'en

cueillerai trois, j'en mettrai une au pied du crucifix, sur notre autel; la seconde sera pour maman, et la troisième pour moi : nous en laisserons deux sur le rosier, pour embaumer notre église. J'augmentai le bonheur d'Alphonsine, en lui faisant toucher des boutons prêts à s'ouvrir, et qui devoient devenir de belles roses. Rentrées dans notre chambre, je plaçai la rose que j'avois reçue dans les cheveux d'Alphonsine, et elle garda la sienne dans ses mains, pour la sentir et l'examiner par le tact. Il ne nous manquoit que des fleurs, dit-elle; à présent, nous n'avons plus rien à desirer. O que Dieu est bon, d'avoir fait des choses si agréables, seulement pour notre plaisir! Quand la vie ne seroit pas si douce, nous ne pourrions pas nous plaindre, puisqu'elle doit finir, et que nous irons dans le ciel, où nous serons parfaitement heureuses pour toujours; mais il y a tant de bonheur et de plaisir dans le monde! O que Dieu est bon!..... Tandis qu'elle parloit ainsi,

avec toute l'effusion de la reconnoissance, je pensois qu'il existoit sur la terre une multitude de personnes, comblées des dons de la fortune, qui se plaignoient amèrement de leur sort!...

Alphonsine cessa de parler, mais non de sentir sa rose; elle la retournoit, la touchoit dans tous les sens, et à toute minute elle en respiroit le parfum. Après un long silence, je lui demandai à quoi elle pensoit; contre sa coutume elle hésita à répondre : j'insistai; et, avec un peu d'embarras, elle m'avoua qu'elle avoit envie de manger sa rose. Cette fantaisie, qui d'abord me parut bizarre, étoit cependant très-naturelle, car elle avoit toujours mangé les seules choses qui jusque-là eussent flatté son odorat; et il lui sembloit qu'une odeur suave annonçoit un mets exquis. Je l'engageai à faire cette expérience, dont elle ne fut point du tout satisfaite. Elle convint que les roses n'étoient bonnes qu'à sentir et à toucher, mais elle m'assura qu'elle ne les en

aimeroit pas moins; qu'après ce que j'avois fait pour qu'elle les pût cueillir sans danger, elle les préfèreroit toujours à toutes les autres fleurs; et qu'enfin elle ne sentiroit jamais ce doux parfum sans se rappeler ma tendresse et ma bonté.

Le surlendemain, Alphonsine trouva sur le rosier quatre roses nouvelles, et elle eut le plaisir d'arroser elle-même ce petit arbuste. La semaine d'ensuite, je plaçai sur son passage, à l'une de nos promenades, cinq petits pots de réséda, que j'avois de même enfoncés dans la terre. Quand le réséda fut fané, je le remplaçai par du basilique et de la marjolaine. Alphonsine admiroit l'étonnante diversité de toutes ces odeurs, et la variété ravissante des bienfaits de Dieu : elle avoit déja fait depuis long-temps une partie de ces réflexions, en mangeant des fruits, quoiqu'elle n'en connût que sept ou huit espèces.

Faut-il que la magnificence avec laquelle Dieu nous prodigue ses dons

nous empêche d'en sentir le prix ! n'ai-je point été coupable de cette inconcevable ingratitude ? J'ai respiré un air libre et pur, j'ai marché sur des gazons fleuris, j'ai pu contempler les beautés majestueuses des cieux, des forêts et des mers ; les astres du jour et de la nuit ont brillé sur ma tête, et guidé mes pas ; j'ai joui de tous les trésors de la nature, de toutes les superfluités du luxe et des arts ; et, plaintive alors, et toujours mécontente, j'étois bien loin de me trouver heureuse !.. et cet enfant, privée de la lumière, enfermée dans un souterrain, s'applaudit de vivre, et dans tous les instans bénit son Créateur !...

Les fleurs que nous rencontrions de temps en temps dans la caverne rendirent cet été particulièrement agréable à ma fille. Lorsqu'il n'y eut plus de fleurs, j'obtins de Léonore plusieurs grosses bottes de lavande et de serpolet ; Alphonsine s'amusa à les égrainer et à en faire des espèces de sachets,

dans des morceaux de grosse toile, fermés par des rubans qu'elle enlaçoit autour.

Nous célébrions les quatre grandes fêtes de l'année. J'avois précieusement conservé des parfums que don Sanche m'avoit donnés, et un petit flacon d'essence de roses ; le jour de Noël, je répandis quelques gouttes de cette essence sur le chapelet d'Alphonsine : elle me questionna vivement là-dessus ; je lui persuadai que, voyant son goût particulier pour les roses, j'étois parvenu, à force de soins, à extraire et à recueillir leur suc, et qu'enfin j'avois fait cette essence. Je mis le comble à sa joie et à sa reconnoissance, en lui donnant le petit flacon d'essence.

Sur la fin de cet hiver, j'appris avec effroi, par Léonore, que le comte étoit établi dans le château ; que le roi, l'ayant exilé dans cette terre, il ne la quitteroit plus. Léonore me rassura un peu, en me disant que la comtesse étoit avec lui, qu'il y avoit beaucoup de domesti-

ques, et que le comte auroit moins que jamais la possibilité d'employer contre moi la violence, puisqu'elle étoit toujours décidée à veiller sur mes jours. Je ne pus savoir ni si la comtesse étoit heureuse, ni quelle étoit la cause de la disgrace du comte.

Léonore, qui jusques-là m'avoit donné de loin en loin un peu de lumière, me déclara positivement qu'elle ne m'en donneroit plus, parce que le comte lui en avoit formellement renouvelé la défense. Il se relève souvent la nuit, poursuivit-elle; il rôde dans le jardin, et autour de mon logement, tantôt à une heure, tantôt à une autre. Il pourroit fort bien me rencontrer quand je viens ici, s'aviser d'examiner mon panier, même mes poches; et s'il y trouvoit de l'huile ou de la chandelle, tout seroit perdu. Je veux bien m'exposer pour vous sauver la vie, mais non pas pour vous procurer de la lumière. Vous devez être contente de ce que je fais pour vous, il ne faut pas non plus abuser...

Oh, non, ma chère Léonore, repris-je; mais vous me donnerez toujours des fleurs l'été prochain, c'est ma seule consolation. Soyez sûre, répondit-elle, que s'il le savoit il le défendroit. Mais s'il me rencontroit avec un petit pot de fleurs, je nierois que ce fût pour vous; je dirois que je le porte dans mon petit jardin, qui est tout près du souterrain: ainsi je puis vous faire ce plaisir. De votre côté, ne soyez pas si exigeante; il faut de la raison. Je rapporte ses propres expressions: la réflexion m'y fait trouver du ridicule; mais quand Léonore me parle ainsi, elle me persuade, je réponds de bonne foi, et ma soumission n'a rien d'affecté. Je suis si pénétrée du soin qu'elle prend de ma vie, que ce n'est jamais qu'avec timidité que j'ose lui demander autre chose. Il me semble, comme elle le dit, que j'abuse de sa bonté. Je ne dois plus me souvenir qu'elle fût complice de mon persécuteur; sans elle mon Alphonsine auroit bu le lait empoisonné qui fit pé-

rir Azor... Je dois regarder Léonore, non comme ma geolière, mais comme ma bienfaitrice. Serois-je excusable de ne pas sentir ce qu'elle fait pour moi, parce qu'elle pourroit faire davantage? En ménageant bien ce qui me restoit pour m'éclairer, j'en avois encore pour six ou sept mois. Pour épargner cette provision, devenue si précieuse, et même pour la remplacer, j'imaginai un moyen qui me réussit. J'avois beaucoup de papier, et en outre une cinquantaine de volumes de romans; je possédois trois pots de vieux beurre; je fis des mèches de coton, que j'entortillai de papier enduit de beurre; cette espèce de chandelle se tenoit droite dans un bougeoir; et, longue d'un quart, elle brûloit pendant vingt-deux minutes, en éclairant assez bien. Cette invention me combla de joie. Comme j'avois une grande quantité d'allumettes et d'amadou, elle m'assuroit la possibilité de continuer une fois la semaine mon blanchissage, et mes autres petits tra-

vaux pour ma fille pendant près de deux ans.

Alphonsine attendoit le printemps avec impatience ; elle espéroit retrouver des fleurs, et, grace à Léonore, elle n'en manqua pas ; elle fit connoissance avec la violette et le muguet, que je semai sous ses pas pendant plus d'un mois. Le plaisir nouveau de faire des bouquets occupa agréablement tous ses loisirs, ensuite elle retrouva avec délice des roses *sans épines* dans l'oratoire. Sur la fin d'août, je plantai dans divers endroits de la caverne une grande quantité de branches d'orangers chargés de fleurs et de fruits. Tous ces petits artifices produisirent l'effet que j'en attendois ; ils firent pour Alphonsine un lieu enchanté de la caverne.

Cependant Alphonsine entroit dans sa onzième année ; les jours de son enfance étoient presque entièrement écoulés, dès-lors une pensée terrible vint souvent troubler ma tranquillité ; je gémissois malgré moi, en songeant que rien ne

m'annonçoit ma prochaine délivrance, et que les années brillantes de la jeunesse de ma fille pouvoient se passer dans cette caverne. Léonore, et même le comte, étant beaucoup plus âgés que moi, je pouvois espérer de leur survivre, et de recouvrer un jour ma liberté; mais il étoit possible qu'elle ne me fût rendue que dans vingt-cinq ou trente ans. Hélas! peut-être ne reverrai-je ma fille que lorsque le temps aura flétri sa fraîcheur et ses traits! A! si je ne puis jouir de ses beaux jours, j'aurai vieilli doublement.... Cet enfant, si chère, si digne de l'être, a surpassé mon attente et toute mon ambition maternelle: elle me paroît si au-dessus de son âge par l'esprit et par le caractère, que je suis persuadée qu'elle doit une partie des progrès qu'elle a pu faire à la privation de toute clarté. Une aveugle-née, à laquelle la nature a refusé de l'esprit et de l'ame ne peut être qu'une automate, mais celle qui est parfaitement organisée doit penser davantage, dans l'âge où l'on

réfléchit si rarement, parce que ses idées ne s'offrent jamais sous des formes matérielles, ses pensées sont toujours distinctes, une image ne sauroit lui tenir lieu d'un raisonnement ou d'un sentiment. Quand Alphonsine pense à moi, ne pouvant se représenter ma figure, elle ne peut penser qu'à ma tendresse et à mes soins.

La vue remplit l'imagination de tableaux; mais loin d'agrandir nos pensées, elle nous empêche de les étendre en nous trompant toujours. Rien par elle ne nous donne l'idée véritable de l'infini; tout à nos yeux a des limites; l'horizon est celle de la mer; l'onde à son tour, et les forêts et les montagnes paroissent couper les cieux; mais les ombres uniformes d'une profonde nuit n'ont point de bornes.

Alphonsine a profité de toutes mes leçons; nulle de mes instructions n'a été perdue; on n'a pu les contredire; de mauvais conseils, de pernicieux exemples, et les séductions de l'orgueil, n'ont

pu les combattre. Avec quel fruit on instruit ainsi !...

Dans le cours de cet hiver, mon cruel persécuteur fit encore quelques tentatives contre mes jours !.... Je fus avertie par Léonore. Elle me dit, peu de temps après que ses noirs attentats ne se renouvelleroient plus. Elle ajouta que la santé du comte étoit tout-à-fait détruite. Cette nouvelle me causa une joie secrète qui me fit horreur, et sur-le-champ je priai Léonore de ne plus me parler de lui. Depuis cette époque je n'ai pas entendu prononcer son nom. Je prie Dieu pour lui, et j'écarte d'ailleurs son souvenir autant qu'il m'est possible. Je présumai que sa santé donnoit toujours les mêmes inquiétudes ; car, trois ou quatre mois après, Léonore osa me faire présent d'une petite bouteille d'huile, en me promettant de m'en donner autant tous les mois. Ma chère Léonore, lui dis-je en la recevant, soyez sûre que si jamais je revois le jour, vous serez beaucoup mieux récompensée par moi

que par votre maître. Je fus, tout le printemps suivant et tout l'été, dans l'attente d'un grand événement. Cependant le temps s'écoule; je suis depuis près de treize ans dans cette caverne. Mon Alphonsine a douze ans, et nous sommes toujours captives...... Grand Dieu! mon barbare oppresseur souffrira-t-il que je lui survive!... Que n'emploiera-t-il pas pour corrompre Léonore! Sur le bord de la tombe, l'or et les promesses ne lui coûteront rien...... Mais depuis huit ans, Léonore me protège et me défend..... J'ai de violens battemens de cœur qui me réveillent la nuit; mes jambes et mes mains sont plus tremblantes que jamais. Alphonsine s'en aperçoit et s'en inquiète. Elle me fait quelquefois des questions déchirantes; elle sait qu'on vieillit, et que, parvenu à la décrépitude, on meurt. Elle me demanda, il y a quelques jours, si j'étois toujours bien jeune? Tu sais bien, lui répondis-je, qu'on peut vivre plus de cent ans, et que je n'en ai que vingt-

neuf. — C'est que je sais des vers qui disent : *La tremblante vieillesse*..... — Ce tremblement que j'ai depuis quelque temps est un mal qui me prend souvent; cela passera. — J'ai douze ans; ainsi, maman, vous avez dix-sept ans plus que moi... — Oui. — Heureusement que l'on meurt à tout âge. — Pourquoi dis-tu *heureusement* ? — Je pensois à moi. — Si je mourois, mon enfant, ce ne seroit qu'une absence.... — Oui, bien courte, puisqu'on peut mourir de douleur. — Chère enfant ! il faudroit se soumettre à la volonté de Dieu. — Oh je le bénirois ! vous seriez plus heureuse dans son sein qu'avec votre Alphonsine Mais je suis bien triste quand vous me quittez pour aller chercher notre nourriture; quand vous restez plus d'une demi-heure je pleure; comment pourrois-je vivre sans vous un jour entier, deux jours ?..— N'es-tu pas sûre que si tu me perdois, Dieu te donneroit l'intelligence qui te seroit nécessaire ?.... — Qu'en ferois-je ? vous n'employez la

vôtre que pour moi. — J'ai été seule dans le monde, et j'ai vécu. — Vous ne regrettiez pas celle que vous aimiez. — Ne t'ai-je pas dit que j'ai eu une mère ? — Ah ! maman, votre mère ne vous aimoit pas comme vous m'aimez !...

Je n'ai jamais dit à Alphonsine qu'il y eût des méchans dans le monde, et il y a long-temps que les dogmes religieux le lui ont fait deviner. Puisque Dieu créa l'enfer, dit-elle, il existe donc des créatures méchantes ? Elle a fait là-dessus une réflexion touchante : elle pense que ces êtres méchans ont sûrement vécu dès leur enfance avec d'autres personnes que leur mère ; car, ajoute-t-elle, une mère et une fille qui vivront toujours seules ensemble seront toujours bonnes. Elle remercie le ciel de ne l'avoir pas fait naître dans ces pays si peuplés, où l'on voit peut-être, dit-elle, une douzaine de personnes rassemblées à-la-fois.... La voilà, cette enfant, unique sur la terre par son innocence et par sa sensibilité ! cet être an-

gélique, dont les sens sont aussi purs que le cœur, dont toutes les sensations sont intimement unies à des sentimens vertueux! Elevée entre Dieu et celle qui lui donna la vie, son oreille n'a jamais entendu que les louanges de son Créateur et les douces instructions d'une mère, sa bouche n'a jamais proféré un mensonge ou une médisance; elle ne connoît l'orgueil que par l'histoire des anges rebelles; elle n'a pas l'idée de la vanité, de l'envie, de la jalousie, de la moquerie, de la colère.... O mon Dieu! si cette enfant que vous me donnâtes dans l'immensité de votre amour, et que vous m'avez conservée si miraculeusement; si cette enfant chérie doit perdre hors de cette enceinte ses vertus et sa pureté, laissez-nous mourir ici; que je sois à jamais privée du bonheur de la voir et d'entendre faire son éloge; qu'elle achève de croître dans les ténèbres, et qu'elle vieillisse sous ces voûtes!... Mais si je ne m'abuse point dans mes projets et dans mes espérances; si je puis terminer avec

succès son éducation sur la terre; ah! rendez-lui la clarté céleste, et dévoilez à ses regards enchantés toutes les merveilles de la création!....

Fin de l'histoire de dona Diana.

CHAPITRE XXIV.

La lecture de ce manuscrit, qui fut arrosée des larmes de la comtesse, redoubla sa tendre amitié pour l'intéressante victime d'un amour effréné et d'une vengeance atroce. Elle sentit mieux que jamais que la piété est véritablement un don céleste, puisqu'il n'est point de malheur qu'elle n'adoucisse. Cette histoire lui fit connoître encore combien les passions, de quelque genre qu'elles soient, ont besoin de frein, puisque l'amour de don Sanche avoit été aussi funeste à Diana que la haine et la cupidité du comte; car don Sanche, avec une ame naturellement sensible et généreuse, étoit devenu le complice du plus vil scélérat, tandis que Léonore, retenue par quelques principes religieux, malgré la bassesse de ses sentimens, malgré la dureté de son cœur, et son insatiable avidité, avoit tout-à-coup pro-

tégé Diana, avec un courage et une constance estimable. La comtesse brûloit de savoir le détail des premières impressions de Diana et d'Alphonsine au moment de leur délivrance. Elle en parla à Diana, qui lui promit de satisfaire sa curiosité. Don Alvar étoit parti pour Madrid, Diana et sa fille dînoient toujours seules ensemble, comme l'avoit desiré Diana ; mais une heure après son dîner, Diana fit avertir la comtesse, qui se rendit aussitôt chez elle avec Inès. Alors, en présence d'Alphonsine, dont elle ne s'étoit pas encore séparée un seul instant, Diana, cédant aux instances de la comtesse, fit le récit suivant, en adressant la parole à la comtesse.

Ce jour, le plus beau de ma vie, ne me fut annoncé par aucun pressentiment; au contraire, je me sentis une tristesse extraordinaire en me levant. J'avois, depuis deux jours, des idées noires dont je ne pouvois me distraire, et sur-tout une défiance de Léonore, dont il m'étoit impossible de me rendre

raison, et que je prenois pour un avertissement du ciel. Lorsqu'elle me sonna, je frémis, persuadée que j'allois apprendre quelque chose de sinistre. Quand j'approchai du guichet, elle m'entendit, et frappa trois coups. A la proposition qu'elle me fit de boire sur-le-champ le vin qu'elle me donnoit, quoique j'en eusse une provision, je pensai que ce vin étoit un breuvage empoisonné........ Mais comment peindre la révolution qui se fit soudainement dans mes idées, dans mon imagination, quand j'entendis le son ravissant d'une voix inconnue, d'une voix nouvelle, et qu'ensuite je reconnus la vôtre!..... Je recouvrai, dans ce rapide instant, ma liberté, le bonheur; je vis la lumière, les cieux! La nature entière me fut rendue; je reçus le prix de treize ans de souffrances!....... Je me jetai à genoux, devant cette porte que j'allois franchir; mon cœur tout entier s'élança vers le bienfaiteur suprême, je le remerciai par mes pleurs. Nulle prière, nul langage ne pouvoit

exprimer ce que je sentois !.... Je volai vers ma fille. Ma reconnoissance et ma joie n'avoient qu'elle pour objet..... Je la pris dans mes bras, en l'entraînant vers le guichet, et en m'écriant : O mon Alphonsine, nous allons être heureuse !.... Tu vas connoître un bonheur dont tu ne peux te faire une idée....... Quoi donc ! dit-elle, irons-nous aujourd'hui dans le ciel : allons-nous mourir ensemble !...... Je ne pus répondre, mes pleurs me suffoquoient; et malgré l'obscurité, je marchois d'une vîtesse extrême, j'avois des ailes..... Je sentois Alphonsine trembler dans mes bras; ses larmes couloient sur mon visage....... Nous approchions, et j'entendis qu'on démolissoit la porte. O mon enfant, dis-je, remercions Dieu !... Je m'arrêtai, et nous nous prosternâmes. Alphonsine se confirma dans l'idée que nous allions mourir. J'avois à peine ma tête ; j'étois hors d'état de répondre à ses étranges discours. D'ailleurs, le bruit redoublant, nous ne nous entendions plus. Alphonsine passa ses deux bras

autour de mon cou; elle me serroit étroitement...... Tout-à-coup le bruit redouble, ô moment enchanteur!..... La porte s'ouvre avec fracas. J'aperçois des flambeaux..... Je regarde ma fille; elle met ses mains sur ses yeux, en poussant un cri qui retentit jusqu'au fond de mon ame; sa tête tomba sur mon sein; l'effroi le plus douloureux succéda dans mon cœur à l'enivrement de la joie, et je perdis l'usage de mes sens.....

Quand je repris connoissance, je me retrouvai libre, et mon Alphonsine étoit à côté de moi; mais elle étoit encore évanouie!.... Le médecin eût beau me rassurer, ce moment fut affreux!... Enfin ses yeux s'ouvrirent, et le docteur se cacha derrière le rideau. Je vous avois renvoyé tous; je lui parlai.... Elle me regarda avec ravissement. O maman! me dit-elle, nous sommes dans le ciel!.... Il me fut impossible de lui ôter cette idée; elle avoit pris son évanouissement pour la mort; et la jouissance de la vue, qui lui causoit une

sensation inexprimable, lui persuadoit que nous étions devenus d'autres êtres.... L'apparition des flambeaux dans la caverne ne lui avoit fait qu'une impression très-douloureuse. En apercevant cette vive lumière, il lui sembla, m'a-t-elle dit depuis, qu'elle reçut *un grand coup de couteau dans les yeux*. Elle crut mourir de cette prétendue blessure, quand le saisissement et la surprise la firent évanouir. Aussitôt que mon Alphonsine, couchée dans ce lit avec moi, rouvrit les yeux, et qu'elle entendit ma voix, elle tâta mon visage, en me regardant. Quoi, c'est vous! me disoit-elle; c'est vous, ma mère! ma Diana! Vous avez conservé votre doux son de voix!... Nous serons toujours ensemble dans l'éternité!.... Sentez-vous ce que j'éprouve? O quel nom donner à cette faculté céleste, que nous n'avions pas durant la vie, et qui nous vient des yeux!.... Je vous touche, et mes yeux vous touchent aussi; ils m'instruisent mieux que le tact!.... Voilà votre main

que je presee...... Je retire la mienne, et je sais encore que votre main est là ! O quel enchantement ! quelle félicité !.... En parlant ainsi, elle pleuroit, elle sanglotoit; elle remercioit Dieu, et m'embrassoit avec des transports inconcevables. Pour la première fois, elle ne m'obéissoit pas ; elle étoit hors d'état de m'écouter. Enfin, je mis ma main sur sa bouche pour la faire taire, et je lui dis : Tais-toi, tu m'affliges..... Elle parut très-surprise, et resta immobile. Oui, repris-je, tu m'affliges, parce que tu t'abuses; alors je lui expliquai en peu de mots la vérité ; mais je m'aperçus qu'elle ne m'entendoit plus. Épuisée par des secousses si violentes, je vis qu'elle pâlissoit, et qu'elle alloit se trouver mal. J'appelai le docteur, qui lui fit avaler quelques gouttes d'éther, et respirer des sels : elle se ranima ; mais en apercevant le docteur, elle fut extrêmement effrayée..... Il se hâta de se cacher..... Je voulus reprendre mes instructions. Elle recommença à répéter

tout ce qu'elle m'avoit déja dit; elle examinoit tous mes traits; elle les nommoit les uns après les autres en les touchant; elle baignoit mon visage de larmes, et quand je voulois lui imposer silence, elle m'embrassoit. Cet état dura plus de deux heures. Au bout de ce temps, elle eut soif; Inès parut, et lui donna un verre d'orgeat. Elle tressaillit en voyant Inès, et me dit : *C'est un ange !*.... Quand elle eut bu, je lui dis qu'on ne boit pas dans le ciel. Cette réflexion la frappa, et je parvins à me faire écouter, mais non à la persuader entièrement; car elle ne concevoit pas que des créatures mortelles pussent jouir d'une faculté si précieuse. Elle ne dormit presque pas durant la nuit. Quand ses yeux se fermoient, elle croyoit se retrouver dans la caverne; elle se réveilloit en sursaut, en m'appelant. On lui fit prendre plusieurs potions calmantes et rafraîchissantes, et vers le matin elle dormit paisiblement trois ou quatre heures. Pendant ce temps, avec quel délice je

veillois! Je la voyois enfin sans bandeau ; et quoique notre alcôve fût très-obscure, je distinguois parfaitement ses traits. Ah! que mon imagination me l'avoit mal représentée!.... Que j'étois loin de me faire une idée de la douceur touchante de sa physionomie!.. C'est une peine pour moi de penser que pendant douze ans j'ai chéri une image idéale, une image qui n'étoit pas la sienne!.... Ici Alphonsine interrompit Diana pour l'embrasser,... et Diana reprenant aussitôt son récit, Le lendemain, dit-elle, je restai seule avec ma fille. Quand nous fûmes levées, Alphonsine eût de nouveaux sujets d'étonnement. Si je m'éloignois d'elle de quelques pas, Dieu! disoit-elle en étendant le bras, je ne puis vous toucher; et cependant, sans vous entendre, je ne vous perds pas, je suis toujours avec vous! Je n'ai pas besoin de vous demander, *maman, êtes-vous là!* J'ai le sentiment de votre forme et de vos traits; je vous conserve en portant mes yeux sur vous;.... je vous atteins

sans vous approcher;.... je connois ce que vous faites sans rien deviner..... Ah! des anges seuls peuvent avoir reçu de tels dons, et sentir tout ce que j'éprouve!.... Je pris la parole; ma fille m'écouta, et me comprit enfin. Sans entrer dans le détail de mes malheurs, je lui ai dit qu'on m'avoit renfermée dans une caverne; que je lui avois caché mon infortune, afin qu'elle en souffrît moins; que nous étions délivrées, et qu'elle alloit connoître le véritable monde que Dieu avoit formé pour les créatures humaines. Je lui expliquai l'usage de la vue, de ce sens merveilleux dont je l'avois empêchée de jouir si long-temps, pour lui épargner des regrets douloureux, et un ennui dont je n'aurois pu la distraire. Alphonsine, charmée, me fit cent question. Il me fut impossible de satisfaire pleinement sa curiosité, parce qu'elle me demandoit beaucoup de choses, dont l'explication seroit au-dessus de son intelligence. Elle examinoit tout ce qui étoit dans la chambre, touchant toujours

à tout ce qu'elle regardoit, et trouvant tout charmant jusqu'à la tenture de toile bleue de cet appartement. Quoique la clarté qui nous éclaire soit beaucoup plus foible que celle d'un clair de lune; elle discerne parfaitement tous les objets, et je suis certaine que ses yeux ne soutiendront de long-temps un jour plus fort. Quand on nous servit à dîner, elle admira long-temps, avant de manger, tout ce qui étoit sur la table, les porcelaines, les crystaux, l'argenterie; elle répétoit qu'elle s'applaudissoit sur-tout de voir toutes ces belles choses, parce qu'elles lui faisoient mieux connoître la bonté de Dieu. Que nous réserve-t-il donc dans le ciel? ajouta-t-elle. J'augmentois son admiration et sa reconnoissance, en lui disant qu'elle ne voyoit que le produit de l'industrie humaine, et que les ouvrages de Dieu, qu'elle ne connoissoit pas, étoient bien supérieurs à toutes ces merveilles des arts. Elle n'avoit aucune idée des distances; elle étendoit le bras, pour prendre une chose qui étoit à l'extrémité

de la chambre, et jamais elle ne reconnoissoit à la simple vue les objets qui lui étoient le plus familiers par le tact. J'ai remarqué que depuis qu'elle voit, elle n'est plus ni réfléchie ni appliquée. Nous avons repris nos leçons, et elle y porte une distraction invincible. Tout la distrait. Pour recueillir ses idées, elle est obligée de fermer les yeux; ce n'est qu'ainsi qu'elle peut m'écouter avec quelque attention. Mais elle reprendra bientôt son caractère; le bonheur doit achever de perfectionner sa raison et une ame telle que la sienne.

Fin du Tome second.